

**L'Exécuteur
[049] – Echec à
la Mafia**

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

Gérard De Villiers
PRESENTE
L'EXECUTEUR



Echec à la Mafia

PAR DON PERDOLÉON

PLON  **HUNTER**

DON PENDLETON

L'EXECUTEUR

Echec à la Mafia

CHAPITRE PREMIER

La grande bâtisse était enveloppée dans une nappe de totale obscurité.

Le black-out.

Des ténèbres glaciales malgré la moiteur qui subsistait de la journée orageuse et qui imprégnait encore les lieux.

L'Exécuteur se tenait tapi dans l'enceinte du parc. Son visage avait été passé au maquillage de combat. Il avait revêtu sa combinaison noire qui lui faisait comme une seconde peau, sur laquelle était fixée une double ceinture de cuir bardée de munitions de gros calibre. Un Colt Commando pendait en sautoir sur sa poitrine. Le légendaire AutoMag était fixé à sa hanche droite et son sinistre Beretta silencieux lui barrait le pectoral gauche, glissé dans un holster spécial.

À la main, il tenait un gros lance-grenades M-203, le canon reposant sur son avant-bras gauche replié, dans l'attente de cracher la mort.

Mack Bolan attendait, observait. Chaque fibre de son être était en alerte ; ses sens aiguisés sondaient les lieux avec l'efficacité d'un scanner.

Un oiseau de nuit hulula à faible distance. Comme en réponse à un signal, Bolan se redressa et commença à marcher lentement vers la maison.

Lorsqu'il était arrivé au contact, quarante minutes auparavant, il s'était d'abord étonné de l'absence de surveillance dans le parc ; il n'avait aperçu aucune des sentinelles que la mafia dispose habituellement dans les lieux qu'elle investit. C'était anormal, d'autant plus qu'une douzaine de personnes au moins occupaient les lieux depuis la veille. Bolan les avait observées. Il les avait vues arriver à bord de grosses caisses rutilantes : des types à la stature d'armoire à glace qui avaient précédé Giani « Deep Water » Caravalla, le responsable financier délégué par les grosses légumes de Manhattan pour superviser l'opération en cours.

Si l'informateur de Bolan ne lui avait pas menti, une énorme somme d'argent noir devait changer de main au cours de la nuit, destinée à alimenter une nouvelle combine de l'autre côté de l'Atlantique. L'Exécuteur n'avait nullement l'intention de laisser opérer la tractation. Son plan initial était simple. Il allait déclencher son attaque avec toute la puissance et la rapidité d'une petite armée résumée à un seul homme, briser la nouvelle filière en éliminant la vermine entassée à quelque deux cents mètres de sa position et

s'emparer des fonds illégaux qui viendraient grossir son butin de guerre. Mais aussi, parallèlement, il avait un sauvetage à réaliser. Une âme à tirer du cloaque de la Cosa Nostra.

Seulement, voilà... la situation ne se présentait pas exactement comme on le lui avait laissé entendre. C'était un coup tordu. Il en avait une notion beaucoup plus instinctive que réfléchie.

Il s'immobilisa à l'abri d'un taillis à une centaine de mètres de la maison dont il étudia encore les abords, la façade et le toit. Au bout de quelques minutes, un sourire froid se dessina sur ses lèvres. Il avait repéré la lueur fugitive et étouffée d'une allumette tenue entre des mains, derrière une fenêtre. Puis le faible rougeoiement d'une cigarette. Décidément, la mafia était incorrigible ; elle recrutait certains de ses hommes parmi les amateurs.

Un instant plus tard, un léger mouvement attira l'attention de Bolan. Un type au moins était posté sur le toit. Il distinguait son buste qui dépassait de l'angle d'une cheminée.

On l'attendait. Ou on attendait quelqu'un d'autre. En tout cas, le résultat était le même, l'Exécuteur allait devoir improviser.

Giani Caravalla tendit une main caressante vers la cuisse de la fille blonde et plantureuse allongée sur le divan à côté de lui. Lui-même était installé dans un rocking-chair et se balançait mollement, les yeux fermés, les traits légèrement tendus. La fille gloussa, se tortilla un peu sur le divan et saisit la main tendue pour la placer sur une partie plus intime de sa personne. Le responsable des finances de la mafia émit un bruit de bouche agacé, se dégagea de l'étreinte pour saisir un verre disposé à sa portée sur une table basse. Il aspira une gorgée de whisky qu'il fit tourner plusieurs fois dans sa bouche avant de l'avaler et respira profondément. La blonde gloussa encore.

— Dis, Giani... pourquoi est-ce qu'on ferait pas l'amour ?

— Fous-moi la paix, Sonia. C'est pas le moment.

Elle resta muette durant quelques secondes, poussa un petit gémissement langoureux, puis questionna :

— Je comprends pas ce que tu veux exactement. Je pensais que tu m'avais fait venir ici pour... enfin, quoi ! pour baiser. Pourquoi est-ce que toutes les lumières sont éteintes ?

Giani Caravalla paraissait ne pas avoir entendu. Il avait fait cesser son balancement dans le rocking-chair et demeurait immobile, le verre d'alcool reposant sur un de ses genoux.

— Qu'est-ce qu'ils maquillent, tous ces types qui sont avec toi ? insista la fille en se tournant vers lui dans l'obscurité. Rien qu'à les regarder, ils me foutent la trouille. Ça t'ennuierait de me laisser partir ?

Les traits du mafioso se durcirent.

— Tu partiras quand je te le dirai. Maintenant, ferme ta gueule et fous-moi la paix. T'as compris ?

Elle grogna un vague acquiescement, se retourna sur le ventre et s'enferma dans le mutisme. Caravalla posa son verre et se leva. Il traversa à tâtons le salon obscur, poussa une porte et entendit aussitôt des chuchotements prononcés sur un ton acerbe. Trois silhouettes se tenaient en retrait d'une baie vitrée. L'une d'elles se détacha du groupe pour venir à la rencontre de Caravalla. C'était un homme aux épaules immenses, au cou de taureau supportant une tête allongée et plate.

— Qu'est-ce qui se passe, Buffalo ? fit Caravalla.

L'autre désigna l'un des deux types près de la baie.

— Ce con a allumé une cigarette !

— Quelqu'un de chez nous ?

— Sûr que non. Nos soldats se tiennent à carreau. Il fait partie des extras qu'on a engagés. Heu... tu crois vraiment que le fumier va se pointer ? Il est déjà près de minuit...

— Il viendra, te casse pas la tête.

— Je voudrais bien en être aussi sûr que toi, répliqua le chef d'équipe. Je continue de penser qu'on aurait dû placer quelques gars en planque dans le parc. Et j'dis aussi qu'on n'est pas beaucoup.

Caravalla se racla la gorge, grimaça dans l'obscurité.

— Balance des mecs dehors en sentinelles et tu retrouveras leurs cadavres ! Ce serait jouer son jeu, il le connaît par cœur. Il a fait ses classes dans la jungle, cet enfoiré. Et puis, il est pas question de lui donner l'éveil. Il faut qu'il s'imagine que c'est du tout cuit, qu'il va pouvoir entrer tranquillement dans la baraque, tomber sur des mecs endormis qu'il pourra buter sans risques. C'est ça, l'astuce. Tout le monde pionce, personne ne se doute officiellement qu'il va ramener sa grande gueule. Seulement... au dernier moment, on lève le rideau, on allume les flashes et puis... Bon, tu connais la suite, merde ! Je vois pas pourquoi on revient là-dessus.

Caravalla avait au préalable minutieusement examiné et revu les détails de l'opération avec son chef d'équipe. En fait, il en parlait beaucoup plus pour se rassurer lui-même que pour apaiser les inquiétudes de Jo « Buffalo » Vizzini. Ce dernier insista encore de sa voix rauque et sifflante :

— Tu penses que l'appât est suffisant ? Qu'est-ce qu'il a à foutre d'une gonze paumée ?

Le délégué de Manhattan eut un ricanement étouffé.

— Où t'as fait tes classe » ? On sait beaucoup de choses sur lui. Entre autres qu'il peut pas s'empêcher de jouer les Don Quichotte quand une nana se met à gueuler au secours. C'est du moins ce qu'il a entendu dire. En plus de ça, il a appris qu'on a un beau paquet de

pognon ici. Ça Va toujours fait bander de piquer de l'oseille à l'organisation.

Vizzini ricana à son tour.

— Comment elle se défendait au plumard, la gosse ? Excuse-moi si ça te paraît indiscret...

— Tu parles ! Comme une petite reine, mec !... À croire qu'elle a fait ça depuis sa naissance.

— Quand tu l'as eue, elle était pucelle ?

— Faut quand même pas pousser. Maintenant, les gonzesses commencent à se faire tripoter à la maternelle. Elle m'a raconté qu'elle s'était fait taper dans la lune par des petits copains qui l'ont complètement ratée.

— En fait, tu l'as révélée, quoi !... souffla Buffalo avec une nuance hypocrite d'admiration dans la voix.

— Ben oui !...

Caravalla ajouta sur un ton modeste :

— C'était pas bien difficile.

— Tu ne crois pas que c'est un peu du gâchis de l'avoir envoyée faire de l'abattage ?

— Faut bien récupérer l'investissement, sourit Caravalla. Bon, dis donc... qui est-ce qui est au poste de contrôle de sécurité ?

— Nat. Tout est tranquille pour l'instant.

Buffalo gonfla son énorme poitrine, poussa un soupir qui ressemblait à une mini-éruption volcanique.

— J'vais aller voir si les gars roupillent pas, annonça-t-il.

Il pivota pour s'éloigner, entra dans une pièce donnant sur l'arrière de la maison et dans laquelle un homme était assis à califourchon sur une chaise, le canon d'un pistolet-mitrailleur appuyé sur le dossier.

— Ça va ? souffla Vizzini.

L'homme répondit sans détourner la tête :

— Ça irait mieux si on m'avait filé une pute pour passer le temps. Je pense que...

— Pense plutôt à te servir de ton flingue quand ça va commencer à péter, coupa sèchement Buffalo.

— Bon !... Je blaguais, quoi. À ton avis, on en a encore pour longtemps ?

Buffalo ne répondit pas. Il venait de se raidir, sa longue face plate levée vers le plafond.

— T'as entendu ? fit-il au bout d'un moment.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— Ta gueule ! Écoute...

Un infime bruit de raclement leur parvint, venant d'une direction située en hauteur. Le soldat mafioso se leva silencieusement de sa chaise, tenant son P.M. braqué devant lui. Il tendit l'oreille, mais le

bruit avait cessé.

— Ça peut être que Frankie, supposa-t-il.

Depuis des heures qu'il est sur le toit, il doit plutôt avoir des fourmis dans les pattes.

Vizzini tira d'une poche de sa veste un mini-émetteur-récepteur qu'il plaça devant sa bouche et chuchota :

— Jack !

Une voix atténuée filtra presque tout de suite en réponse :

— *J't'écoute, Jo.*

— Va jeter un coup d'œil sur le toit, je veux savoir ce que Frankie maquette. Passe par la lucarne et en sourdine, hein ?

— *Okay, t'inquiète pas.*

Vizzini avait à peine commencé à ranger l'appareil radio que celui-ci émit une modulation discrète.

— Ouais ! chuinta-t-il dans l'appareil.

— *C'est Nat... J'ai un problème ici. Le panneau de contrôle s'est éteint.*

— Comment ça, éteint ?

— *Ben oui, quoi. On dirait qu'il est en panne. Les voyants sont...*

— Merde ! éructa Buffalo. Depuis combien de temps ?

— *Je sais pas exactement, une ou deux minutes au maximum.*

— Quelle est la connerie que tu essaies de me dire ?

— *J'étais allé pisser, Jo. Faut comprendre, merde !*

— Pauvre con ! Tu pouvais pas te faire remplacer ? Bouge pas d'où tu es ou je te fais ravalier ta pisse !

Il enchaîna d'une voix rauque et précipitée :

— Attention à tous ! On a un problème technique. C'est sans doute pas grave, mais faites gaffe.

Divers accusés de réception lui parvinrent et il rempocha l'appareil radio, puis se dirigea vers le hall d'entrée, changea l'idée en cours de trajet pour finalement hâter le pas en direction de la cuisine. Celle-ci était enchâssée au centre de la maison, sans aucune ouverture donnant sur l'extérieur. Dès qu'il eut refermé la porte derrière lui, il actionna l'interrupteur électrique, jura aussitôt dans le noir puis manipula encore le bouton d'un doigt nerveux.

— Jo ! appela la voix tendue de Giani Caravalla à travers la porte.

Buffalo ouvrit le battant, faillit buter sur le « Délégué ».

— C'est pas seulement le système de contrôle qui est en panne, expliqua-t-il. Y a plus de courant dans cette baraque.

— Putain ! Les détecteurs UV... C'est devenu une vraie passoire...

— Et les projecteurs du parc ! C'est peut-être le disjoncteur ou un fusible général.

— Peut-être, répliqua Giani « Deep Water » d'une voix soudain altérée. Jo... Est-ce que tu penses à ce que je pense ?

— Ça se pourrait... Enfin, pas vraiment. Faut d'abord vérifier le

compteur.

En s'acheminant dans le salon, Vizzini actionna sa radio portative :

— Freddy ! Va regarder les fusibles dans l'entrée et tout le bastringue. Magne-toi... Nat ?

— *Ouais. Les voyants de contrôle sont toujours éteints.*

— Est-ce qu'il y a une batterie de secours pour les photopiles ?

— *Négatif. J'ai vérifié en arrivant. C'est un système qui a été monté à la va-vite.*

— On va essayer de rétablir le jus... À tous : ouvrez l'œil et tenez-vous prêts, mais ne balancez pas le potage sur une fausse alerte, bon Dieu !

Conservant le mini-transmetteur en main, Vizzini prit position sur le côté d'une fenêtre, le regard dirigé dans l'obscurité du parc.

— T'approche pas des ouvertures, conseilla-t-il à Caravalla qui l'avait rejoint. Bordel ! Qu'est-ce qu'il fait sombre ! On croirait qu'il y a des kilomètres de nuages au-dessus de nous. On voit pas à dix mètres...

La radio grésilla. Il la plaça près de son oreille, entendit ;

— *C'est Sammy. J'entends Jack qui redescend du toit.*

— T'es branché, Jack ? fit Vizzini. Comment ça se passe, là-haut ?

L'appareil resta muet.

— Qu'est-ce que tu fous ?... Sammy, dis à ce crétin d'allumer son transmetteur.

Sammy se tenait dans une pièce sur l'arrière de la bâtisse et contiguë au couloir au fond duquel une échelle métallique avait été dressée jusqu'à la trappe d'accès au toit. Il s'y dirigea lentement en laissant glisser une main contre le mur, presque en aveugle, et crut distinguer la vague silhouette de Jack dont les pieds avaient pris contact avec le sol carrelé.

— Hé ! fit-il sourdement. Tout va bien, là-haut ? Jo attend des nouvelles.

Il sentit la présence de la silhouette maintenant toute proche de lui, s'étonna de ne plus entendre ses pas.

— Qu'est-ce que tu branles ? Où t'es ?

— Ici, chuchota une voix à peine audible à quelques centimètres de son oreille.

Il perçut une sorte de cliquetis métallique, s'apprêta à poser une nouvelle question lorsque dix-huit centimètres d'acier s'enfoncèrent silencieusement dans sa poitrine. Sammy mourut sans une plainte. Retenu par deux bras puissants, il glissa sur le carrelage du couloir et un flot de sang chaud jaillit de sa blessure quand le poignard de commando s'en retira avec un affreux bruit de succion.

Dans le salon, Giani « Deep Water » Caravalla fit claquer sa langue contre son palais dans un signe d'agacement.

— Tu devrais aller voir ce qui se passe, dit-il à Vizzini. J'ai pas une très bonne impression...

Vizzini faillit dire à Caravalla qu'il était en fait mort de trouille, mais se retint à temps. Il est des choses qui ne se font pas entre mafiosi de rangs différents. « Deep Water » était selon lui un minus, un planqué de la nouvelle vague, mais il avait la caution de la *Commissione*. Vizzini était hiérarchiquement sous ses ordres. Aussi ravala-t-il ses sarcasmes pour s'engager à travers la pièce vers le hall d'entrée. Il avait presque atteint la porte lorsque celle-ci pivota violemment sur ses gonds et il entendit un choc sourd sur la moquette. L'instant d'après, une lueur blanche insoutenable inonda le salon, lui brûlant la rétine et lui arrachant un hurlement de douleur et d'effroi. Une voix angoissée fusa de son transmetteur radio, lançant des questions précipitées. Puis il y eut des appels, des interpellations en provenance de divers points de la bâtisse. Une rafale crépita, des coups de feu plus espacés furent tirés par deux armes différentes, une odeur suffocante de poudre brûlée emplit brusquement l'atmosphère.

L'enfer venait de tomber du ciel.

CHAPITRE II

Mack Bolan avait contourné la position. Un large arc de cercle l'avait amené près du poste de transformation électrique jouxtant la propriété. Sans hâte aucune, il avait sectionné le fil d'amenée du courant à la maison, puis rejoint celle-ci par l'arrière. Le câble téléphonique avait subi le même sort.

Dès le début, il avait soupçonné l'existence d'un système d'alarme électronique ; il en avait eu confirmation durant son attente en observation lorsqu'un papillon de nuit était devenu brusquement luminescent à quelques mètres de sa position. Une barrière d'ultraviolets, avait-il estimé. La bestiole avait franchi un faisceau de lumière noire invisible. Et il y en avait sans aucun doute d'autres disposés en cordon de sécurité autour de la maison. Voilà qui expliquait l'absence de sentinelles. Mais le type armé d'un pistolet-mitrailleur, sur le toit, était de trop pour qu'il fût possible d'envisager une classique occupation de routine des lieux. Personne ne dormait dans la baraque. Bolan devinait des visages tendus, des doigts prêts à se crispier sur des détente, des murmures et des imprécations d'impatience étouffées.

À une distance d'environ cinquante mètres, il pointa son Beretta dont il appuya la crosse sur sa paume gauche et visa posément. Ses yeux étaient bien accoutumés à l'obscurité. Il ne distinguait pourtant que les contours flous du guetteur allongé près de la cheminée, mais c'était suffisant.

Un soupir rauque fusa de l'automatique qui se cabra dans son poing, sans aucun dégagement visible, le gros silencieux faisant également office de pare-flamme. Il doubla puis tripla. À une fraction de seconde d'intervalle, trois balles expansives de 9 mm filèrent en direction de leur cible. Le corps du type s'arc-bouta. Il se détendit ensuite tandis que son P.M. glissait sur la pente du toit, raclant les tuiles, pour s'arrêter finalement contre le berceau de la gouttière.

Tout de suite après, l'Exécuteur avait bondi sur ses pieds, s'élançant vers la maison dans un axe de visibilité nulle. Il s'adossa à la façade, tendit l'oreille un instant avant de commencer à se hisser sur le toit en s'aidant d'un barbecue en briques qu'il utilisa comme escalier sommaire, à l'angle des murs. Son équipement de combat pesait lourd, plus d'une quarantaine de kilos, et il fallait à tout prix éviter les heurts du métal sur les tuiles.

Il fit un rétablissement souple, gagna doucement l'arête faîtière sur laquelle le corps du guetteur reposait dans une position cassée. Il

repéra la trappe d'accès qu'il vit presque aussitôt s'ouvrir sur une silhouette massive. Le type était de dos, son buste dépassant par l'ouverture. Il s'enquit d'une voix curieusement fluette :

— Frankie... Ça va ?

En guise de réponse, il sentit quelque chose de mince et de froid s'enrouler autour de son cou, leva instinctivement les mains pour se protéger la gorge. Bolan accentua son effort sur le garrot tout en tirant le corps hors de l'orifice, le plaqua sur les tuiles en lui appuyant un genou dans le dos. Il l'avait pris en fin d'expiration et l'asphyxie commença à intervenir au bout de quelques secondes seulement. Se libérant une main, il lui passa un bras sous le menton puis tira sèchement en arrière. Les vertèbres cervicales du mafioso craquèrent distinctement.

Délaissant les deux cadavres pantelants, Bolan se glissa dans l'ouverture, descendit lentement les échelons métalliques. Quelqu'un se dirigeait prudemment vers lui alors qu'il prenait contact avec le sol, posant une question inquiète. Dans le noir presque absolu, il s'orienta sur la respiration, répondit à la seconde question par un mot bref à peine murmuré et plongea la lame acérée de son poignard de commando dans la poitrine du soldat, l'enfonçant sous le sternum pour remonter d'une puis-santé poussée jusqu'au cœur. Respiration coupée net, le type devint immédiatement flasque et l'Exécuteur dut accompagner le glissement de son corps pour éviter le bruit de la chute. Ensuite, il s'achemina vers une pièce d'où lui parvenait une discussion à voix basse.

— Tu devrais aller voir ce qui se passe, fit une voix mal assurée. J'ai pas une très bonne impression...

Bolan décrocha de sa ceinture une grenade aveuglante MY-52 G qu'il activa, balança un violent coup de pied dans la porte qui s'ouvrit à la volée, puis projeta son engin et se replia sans attendre la sourde déflagration qui correspondait simultanément à une intense lueur semblable à une centaine de flashes éclatant en même temps.

Le Colt Commando braqué devant lui, il progressa dans le couloir central, entendit une porte s'ouvrir, puis un martèlement de pas. Il expédia une courte rafale au jugé, eut la satisfaction d'entendre un cri d'agonie alors que déjà quelqu'un survenait en courant dans son dos. Bolan s'accroupit. Deux coups de feu claquèrent, des balles arrachèrent des gravats au mur, au-dessus de lui. Visant l'emplacement où il avait noté les deux courtes flammes, il envoya en diagonale une nouvelle giclée de balles de .223. Il y eut le bruit métallique d'une arme tombant sur le carrelage, puis l'impact mou d'un corps précédé d'une plainte sifflante. Un hurlement de femme retentit derrière une cloison ; trois détonations tonnèrent à cadence rapide, suivies d'une longue rafale tirée dans le hall d'entrée.

Quelqu'un beugla, invisible :

— Bordel de merde ! Faites pas les cons ! On va tous s'entre-tuer...

— Y a un mec ici ! lâcha précipitamment un autre sur un ton hystérique. C'est le fumier !

— Quoi ? T'as trouvé ça tout seul ? tenta d'ironiser un type à la voix grave.

Quelques secondes s'égrenèrent dans un silence angoissant. Puis la première voix reprit :

— Bougez pas, les gars ! Planquez-vous, on va l'avoir à l'usure. Il est fait comme un rat !... Jo !... Où t'es ?

Bolan avait enregistré les provenances des divers appels. Il s'était silencieusement déplacé dans le couloir et se tenait plaqué près d'une porte derrière laquelle il avait entendu la seconde voix. Dégoupillant une grenade aveuglante, il la projeta silencieusement vers le hall d'entrée, attendit l'impact, ferma les yeux juste avant la déflagration puis poussa la porte contiguë et se coula dans une chambre obscure. Il fut tout de suite accueilli par l'aboiement teigneux d'une arme de poing. En ombre chinoise devant une fenêtre, un type vidait son flingue au petit bonheur. Il le cisailla d'une rafale brûlante, éjecta son chargeur vide pour en placer un nouveau sous le boîtier de culasse et ressortit en deux bonds rapides qui l'amènèrent près du hall.

Il arrosa l'espace devant lui, perçut quelques cris de douleur et des bruits de chute. Le terrain lui sembla dégagé jusqu'à la pièce dans laquelle il avait entendu un hurlement de femme. Il s'y rendit en quelques enjambées et alluma un bref instant une mini-torche électrique dont le faisceau effleura une chevelure blonde ébouriffée, un visage crispé aux yeux agrandis par la terreur.

Il attrapa la fille par un bras.

— Où est Giani « Deep Water » ? souffla-t-il près de son oreille.

D'après les informations de Bolan, le responsable mafioso n'était pas homme à s'exposer à des coups de feu.

Il entendit la respiration saccadée de la fille, sentit qu'elle était prête à hurler de nouveau.

— Vous n'avez rien à craindre, assura-t-il. Où est Giani ?

— À côté... Il est à côté, réussit-elle à chuchoter en haletant.

C'était la pièce dans laquelle il avait balancé sa première grenade. Il la poussa devant lui, appuya brièvement sur le bouton de sa mini-torche dont le pinceau lumineux éclaira une porte de communication entrebâillée qu'il poussa doucement.

Caravalla était à plat ventre sur la moquette. Encore commotionné par l'impact de la grenade aveuglante, il tentait vaguement de ramper dans la direction approximative de la porte communiquant avec le hall. Bolan l'éclaira une seconde, questionna à voix basse :

— C'est lui ?

La fille ne répondit pas, mais elle secoua nerveusement la tête.

— Ouvrez cette fenêtre, lui intima-t-il en désignant la baie vitrée.

Il souleva le mafioso, le chargea sur son épaule et rejoignit la blonde qui avait dégagé un battant de la baie.

— Sortez dans le parc. Sans bruit.

Elle enjamba l'appui de fenêtre. Bolan la suivit, fit une vingtaine de pas avant de s'arrêter et de déposer son fardeau humain dans l'herbe humide. Puis il fit glisser de son épaule la bretelle du M-203 qu'il arma en le pointant vers la façade. La détonation de départ se confondit pratiquement avec l'explosion de la grenade de 40 mm qui pulvérisa la pièce qu'ils venaient de quitter. Un second projectile de mort s'engouffra à travers une fenêtre dans une détonation assourdissante, ravagea une chambre et en expulsa un homme dont le corps désarticulé atterrit à plusieurs mètres au-delà de la façade. Puis Bolan se déplaça et envoya un troisième projectile explosif dans la porte principale qui se démantela en un centième de seconde. Après quoi, il rechargea le M-203 avec trois grenades incendiaires qu'il tira successivement par les brèches ouvertes.

L'effet fut immédiat. Des langues de feu crépitantes jaillirent de la maison comme si une forge géante y était installée, des vitres explosèrent en une multitude d'éclats tintant et rebondissant. L'ombre noire de Bolan se découpa loin derrière lui, mouvante et sinistre.

La blonde était restée immobile à côté de lui et serrait ses poings sur son visage, horrifiée.

— Avancez ! fit Bolan en lui désignant de la tête la sortie du parc.

Giani Caravalla s'était dressé sur ses mains et ses genoux, hochait la tête comme un boxeur sonné. Bolan le remit sur ses pieds en l'attrapant par le col de sa veste et lui appuya le canon du Beretta contre la gorge.

— Ou tu marches ou tu crèves, Deep Water. Choisis vite.

Le mafioso roula des yeux effarés, resta interdit devant le spectacle mouvant de l'incendie, puis son menton s'agita de soubresauts et il déglutit bruyamment.

— Je-je vais marcher.

Il trébucha pendant les premiers pas, mais se ressaisit très vite lorsque le gros bulbe noir du silencieux se releva vers sa tête.

Ils atteignirent le portail de la propriété à l'instant où une camionnette Ford Econoline stoppait en dérapant dans l'allée de graviers. Menaçant toujours le mafioso avec son Beretta, Bolan le fit monter à l'arrière du véhicule et tira à lui la fille qui pleurnichait et reniflait bruyamment.

Au volant, Herman « Gadgets » Schwarz se retourna un instant, pouce levé, et lança :

— Super, ton feu d'artifice ! Ça s'est déroulé comme prévu ?

— Pas exactement, répliqua Bolan en se passant la main sur l'avant-bras où coulait un peu de sang d'une blessure légère en séton.

Schwarz avait déjà démarré en trombe.

— Les dés étaient pipés, poursuivit Bolan. La fille n'est pas la bonne et on m'attendait.

Schwarz grogna quelque chose d'indistinct. Il quitta l'allée et tourna sur une route goudronnée en direction de Worcester, tournant le dos à Boston.

Une voix électronique retentit dans l'habitacle, depuis un transceiver HF fixé sous le tableau de bord. Bolan identifia Rosario Blancanales, le second membre survivant de la Death Squad :

— *Fox-trot pour Zébra ! Attention...*

— Vas-y, Fox-trot, répondit Gadgets en s'emparant du micro.

— *On a des bandits en approche rapide. Trois caisses pleines à craquer sur voie parallèle en direction de la grosse lumière.*

— Bien reçu. Surveillance et transmet !

Le compteur de l'Econoline monta à cent dix km/h. L'Exécuteur braqua son regard sur « Deep Water » qui s'était recroquevillé dans l'angle arrière de la camionnette, le front couvert de sueur.

— C'est le moment, annonça Bolan d'une voix glaciale. Comment tu la veux, Giani, dans le caisson ou dans la tête ?

Malgré le bruit du moteur, il perçut le grincement des dents du mafioso. Celui-ci émit de petits halètements, prenant son élan pour lâcher en bégayant :

— Je veux pas mourir comme ça ! C'est trop con...

— Tu as une meilleure proposition ?

— On pourrait parler ?...

Le ricanement arctique de Bolan lui fit courir un frisson le long de l'échine.

— T'as quelque chose à échanger contre ta peau ?

La fille s'était assise sur une banquette latérale. Elle ne pleurnichait plus et fixait « Deep Water » avec mépris.

La radio de bord émit une tonalité d'appel.

— Ouais, fit Schwarz.

Rosario Blancanales annonça avec un débit rapide :

— *Les bandits viennent de se diviser. Une unité suit le même axe, les deux autres foncent pleins pots vers la voie d'accès privée.*

— Penses-tu qu'ils nous aient repérés ?

— *Négatif. Je vois vos feux rouges d'où je suis, mais ça leur est impossible, la route est trop encaissée. Consigne ?*

Gadgets tourna à demi la tête vers Bolan qui lui lança :

— On décroche. Politicien reste en couverture tant qu'ils roulent et nous rejoint ensuite.

Gadgets transmit les consignes puis concentra son attention sur la

route. Bolan n'avait pas cessé de braquer son Beretta sur le mafiosio.

— Je t'écoute, bonhomme. Tâche d'être convaincant.

Caravalla se racla la gorge et déglutit :

— Vous ne m'avez pas tué tout de suite, vous aviez l'intention d'obtenir de moi des renseignements, non ?

— Tout dépend de ce que tu as à dire.

— Posez-moi des questions, j'essaierai d'y répondre...

— Tu gâches tes chances, Giani. Tu vides ton sac en vitesse ou tu cesses de vivre. Cherche quelque chose qui peut m'intéresser.

Les yeux du mafiosio se relevèrent, accrochèrent ceux de Bolan et dévièrent aussitôt. Il se passa la langue sur ses lèvres desséchées.

— D'accord, fit-il d'une voix sourde. On vous attendait. Quelqu'un était au courant que vous alliez vous pointer.

— Qui ?

— Je peux pas dire exactement. Quelqu'un du Conseil...

L'Exécuteur releva lentement le chien du Beretta. Le sinistre cliquetis d'armement fit tressaillir Caravalla qui parut vouloir s'assimiler à la paroi métallique, les yeux exorbités.

— Qui t'a passé l'information ?

— C'est Walt qui a voulu monter ce coup. Moi, j'ai fait que marcher aux ordres.

— Walter Rosa ?

— Ben, oui.

— Continue.

— Walt était certain que vous alliez marcher dans le coup. Il disait qu'un beau tas de billets verts vous ferait radiner en salivant. Moi, je pense pas que vous faites ça pour le pognon. Je pensais avant de vous voir, mais maintenant...

Gadgets Schwarz rigola sans se détourner :

— Dans quelques instants, ce mec va faire son acte de contrition, Mack. Tu veux un mouchoir, Giani ?

Caravalla eut une lueur mauvaise dans le regard. Ses yeux se fixèrent pendant une seconde sur un râtelier d'armes à mi-hauteur de la paroi opposée de la camionnette. Bolan y avait déposé le Colt Commando et le lance-grenades.

— Écoutez, Bolan, vous avez peut-être raison de faire ce que vous faites. Peut-être aussi que moi je me suis gouré depuis le début. J'en sais trop rien, vraiment. On choisit pas son milieu. Quand un même débarque dans la chiasse, est-ce que c'est de sa faute ? Faut bien survivre et c'est pas les gros pleins de pèze qui vont vous tendre la main. Alors, on est refoulé dans le caniveau et on doit s'y démerder, casser la gueule des autres ou se la faire casser. Qu'est-ce qu'on y peut, hein ? Et quand on est pris en main par une équipe, on est bien content d'y rester et faut marcher avec eux. On peut plus ripper...

— Il est attendrissant ! railla Gadgets.

Une nouvelle fois, la radio de bord s'intercala en crépitant :

— *De Fox-Trot à Zébra !... Fin d'alerte. Les vilains sont tous autour du barbecue.*

— OK ! renvoya Schwarz. Rejoins-nous. On est toujours dans l'axe prévu. On dévie à l'embranchement de Bravo Trois et on pique plein sud vers secteur Charlie Dix-sept. Roger ?

— Roger ! confirma Blancanales. *Pleins pots !*

Caravalla semblait avoir repris du poil de la bête. Il se redressa et dit d'un air concentré :

— Qu'est-ce vous allez faire de moi maintenant, Bolan ? J'ai dit ce que vous vouliez entendre.

— Pas tout à fait, répliqua l'Exécuteur d'une voix très basse en fixant « Deep Water », entre les deux yeux. Patricia Moorehead...

— Ah ! Heu, Patty...

— Ouais.

Le responsable mafioso jeta un bref coup d'œil latéral à la blonde qui à présent ne cessait de l'observer dans la pénombre du véhicule.

— Eh ben, on a été ensemble pendant quelque temps. Elle s'était accrochée à moi parce que j'avais la possibilité de lui filer un coup de main côté show-biz. Je lui ai fait faire quelques galas, mais elle voyait grand. Elle a tout plaqué d'un seul coup. Je sais pas où elle est...

Nouveau coup d'œil nerveux vers la fille blonde qui eut une moue écœurée. Caravalla la désigna du menton :

— Sonia a peut-être de ses nouvelles, elles étaient très copines toutes les deux.

— C'est vrai, confirma-t-elle. J'aimais bien Patty.

Sa bouche pulpeuse se tordit dans une grimace amère puis elle poursuivit :

— Ce que cet ignoble porc voudrait, c'est que je lui sauve la mise, il s' imagine que je suis morte de frousse rien qu'à penser à ce que l'organisation me fera... Je sais pas où ce salaud a envoyé Patty, mais j'ai entendu ce qu'il a dit à un type qu'il appelle Buffalo... Il l'a expédiée faire de l'abattage. Vous comprenez ce que ça signifie ?... C'est le sort que le Syndicat réserve aux filles qui ont fait des conneries. Et je vous jure pourtant qu'elle n'avait rien fait pour mériter ça. C'était une pauvre môme... Elle était complètement toquée de cette ordure !...

Caravalla roulait des yeux fous. Il brandit son poing en direction de la blonde.

— Salope ! cracha-t-il. Elle raconte que des merdes, la croyez pas, Bolan ! J vous jure qu'elle ment... Moi qui ai toujours tout fait pour la sortir de sa crotte !...

Un cahot de la route fit tanguer la camionnette dans un virage. Le

mafioso parut perdre l'équilibre et se retint à la cloison opposée. La suite se déroula très vite. Passant un bras autour du cou de la fille, il décrocha le Colt Commando qu'il braqua sur Bolan.

— J'vais vous buter la gueule ! hurla-t-il. Tu t'imaginais déjà que t'avais gagné hein ? Bolan la Pute ! Le dur des durs !...

Bolan était resté immobile, le Beretta pendant au bout de son bras.

— Gadgets, garde le cap, dit-il d'une voix très calme.

Caravalla éclata d'un rire dément, puis grasseilla :

— Tu veux crever en toute dignité, hein ? T'as raison de conseiller à ton pote de pas déconner. De toute façon, ce truc arrosera tout l'intérieur du bahut ! Alors, comment tu la veux, enfoiré ? Dans la tête ou dans le caisson ? Avant de te voir crever, je veux que t'entendes ça, Bolan : je te pisse à la raie. T'entends ?...

— T'es pas assez grand pour faire ça, Deep Water.

Le visage congestionné du mafioso se crispa soudain dans un rictus de haine et son index se replia sur la détente du fusil d'assaut. Le seul résultat fut le cliquetis insignifiant du percuteur frappant à vide. Caravalla comprit avec une seconde de retard, repoussa violemment la fille pour armer la culasse et pressa de nouveau la détente qui produisit le même déclic horripilant.

— Ton numéro est terminé, laissa tomber Bolan d'une voix d'outre-tombe en relevant le mufle du Beretta.

— Non !... hurla Caravalla qui jeta le Colt Commando à ses pieds et écarta les mains de son corps. Je... je vais vous dire où elle est. Bon Dieu, ne tirez pas... sans moi, vous ne pourrez jamais la retrouver.

— C'est trop tard, vieux.

— Attendez !... Je veux vous dire... Vous pouvez pas faire ça ! C'est Walt Rosa qui l'a fait plonger à Paris... à la Goutte d'Or... Putain, tirez pas, Bolan, je vous en supplie !... Elle est chez Freddy l'Antillais. Il est pas encore trop tard...

— Si, murmura lugubrement Bolan.

En une seconde, une étrange métamorphose venait de s'opérer devant le mafioso suppliant. Bolan semblait avoir grandi de quelques centimètres encore. Imperceptiblement, ses traits avaient pris la rigidité de l'acier. Un masque s'était plaqué sur son visage. Celui de la mort. Rien d'autre. Ses yeux aussi étaient ceux de la mort.

Son index, mu par une pulsion à la fois douloureuse et irrésistible, se crispa sur la détente du Beretta qui vomit en un fulgurant éclair son infernale charge parabellum en furie. La tête de Giani « Deep Water » Caravalla se désintégra. Son beau visage de play-boy se transforma instantanément en un abominable magma de chair sanguinolente, de fragments d'os éclatés et d'humeurs qui se plaquèrent en de multiples souillures sur les cloisons du véhicule.

La blonde se mordit les lèvres jusqu'au sang. Elle eut un regard

affolé vers la grande silhouette noire qui demeurait immobile au milieu de la carlingue en mouvement, qui continuait étrangement de pointer son arme horrible sur une cible qui avait déjà cessé d'exister. Puis elle eut un hoquet, sanglota et se tassa sur la banquette de la Ford Econoline.

Mack Bolan conserva la position quelques secondes encore. Il semblait s'être intégré dans un univers où le temps et l'espace avaient perdu toute signification humaine. Enfin, son bras s'abaissa et il parut reprendre vie. Sa main libre glissa dans une poche de sa sinistre combinaison, en retira un chargeur de trente cartouches de calibre .223 qu'il fit sauter négligemment dans sa paume.

Depuis le départ du coup de feu atténué, Gadgets n'avait pas prononcé une seule parole. Il savait le drame qui venait de s'opérer à une fulgurante vitesse dans l'esprit de cette machine à tuer qu'était devenu Mack Samuel Bolan. Une horreur sans nom. Une image indélébile que jamais tout le sang de la mafia ne saurait effacer.

Cindy.

La petite sœur de Mack crucifiée sur l'autel de l'ignominie, offrant son corps impudiquement pour racheter ce que l'Honorable Société avait indûment décidé de faire payer à son père.

Johnny Bolan, le frère de Mack, baignant dans une mare de sang. Son père et sa mère... Une tragédie qu'il était impossible d'oublier malgré toutes ces années écoulées.

Et maintenant, un voyou anobli par la mafia lui crachait en pleine face : *Walt Rosa l'a fait plonger à la Goutte d'Or.*

Elle s'appelait Patricia Moorehead. Elle aurait pu se nommer Cindy. Où était la différence ?

Mack Bolan glissa comme un fantôme à l'avant de la cabine et s'appuya sur la console près de Schwarz.

— Pointe le capot de cette caisse sur Charlie Dix-sept, Gadgets. J'ai besoin de faire le point.

— On y est presque, Mack. C'est facile. C'est après que ça va devenir plutôt dur... Je veux dire, là-bas, en Europe.

— Qu'est-ce que tu déconnes ? fit Bolan en pensant à autre chose. Occupe-toi plutôt de trouver un endroit pour débarquer la charogne qu'on trimbale à l'arrière.

— Je déconne pas, mec. Tu vas avoir besoin d'une assistance technique, non ?

L'Exécuteur ne répondit pas. Il allait avoir besoin beaucoup plus que d'une assistance technique. D'un miracle. Devant lui, il reniflait l'odeur de la pourriture. Et il avait une âme innocente à sortir du cloaque.

CHAPITRE III

Effondré dans un immense fauteuil de cuir, l'ex-général Wayne Moorehead donnait l'impression que la vie à n'importe quel moment allait s'échapper de son corps. Longiforme, maigre, les joues creuses, il ne s'était pas rasé depuis au moins vingt-quatre heures et son regard bleu très clair restait obstinément fixé sur l'extrémité de ses chaussures.

Il fut un temps où Wayne Moorehead avait été un grand soldat, un chef admiré et respecté de ses hommes qui l'avaient surnommé « Big Thunder », le grand tonnerre. Il avait été de très nombreuses fois décoré durant la guerre du Viêt-nam, période au cours de laquelle Mack Bolan l'avait connu. Malgré la différence de grade, les deux hommes avaient sympathisé et s'étaient immédiatement voué un respect réciproque. À cette époque, Bolan faisait partie d'*Able Team* et opérait sous les ordres du général Moorehead des missions de pénétration en territoire ennemi. Une fois, Big Thunder avait tenu à participer personnellement à l'une de ces opérations ; il avait accompagné *Able Team* dans la jungle putride où s'étaient retranchés des Viêt-congs qui venaient d'assassiner la quasi-totalité des habitants d'un village. Les Viêts avaient tendu un piège sur leur itinéraire de replis. Ils avaient sacrifié quelques fanatiques qui s'étaient jetés comme des kamikazes sur les Marines du commando. Bolan avait l'habitude de ce genre de réaction à la désespérée. Il s'y était plus ou moins attendu et avait pu à cette occasion sauver la vie du général en s'élançant tout seul contre la meute des fanatiques vociférant et ivres de haine, déchargeant son M-16 avec une efficacité et une violence spontanée inouïes. C'était la vieille technique « action-réaction-immédiate » que tous les Marines avaient apprise au cours de leur entraînement. Seulement, Mack Bolan avait réagi avec quelques dixièmes de seconde d'avance sur les autres membres de l'équipe, décimant et liquidant la demi-douzaine d'assaillants avant même que ceux-ci se fussent aperçu que leur attaque surprise avait été déjouée. Moorehead était en tête du commando. De toute évidence, il aurait été le premier touché, d'autant plus que la consigne formelle des communistes de l'armée d'occupation était avant tout d'abattre les gradés.

Le général avait eu un simple regard de reconnaissance vers Bolan. C'était suffisant, ils s'étaient compris. Ensuite, Moorehead toujours en tête du commando, ils étaient parvenus au contact de l'ennemi qu'ils avaient vaincu et contraint à la reddition. Oui, vraiment, les hommes

de Big Thunder l'aimaient et le respectaient.

Mais à présent, le Grand Tonnerre avait perdu son auréole. Il était sans voix. Il ne distribuait plus d'ordres d'assaut tonitruants, il n'avait plus dans le regard cette flamme insoutenable qui irritait parfois les autres hauts gradés de l'état-major et terrorisait ses ennemis.

Replié sur lui-même, le regard inexpressif, il donnait le triste spectacle d'un vieillard sénile.

Le vieux lion indomptable s'était subitement transformé en chien famélique.

Bolan faisait face à une fenêtre de la grande maison de plain-pied assise sur la petite falaise qui surplombait l'océan... À l'ouest, il apercevait les lumières de New Bedford et de l'autre côté celles de la petite ville de Chatham. Cette presqu'île, avancée extrême de l'Etat du Massachusetts, constituait pour le vieux guerrier un endroit idyllique de retraite. Une drôle de retraite, en l'occurrence. Un abandon. Un largage, au sens technique du terme, du passé glorieux.

Il y avait dans la grande pièce un relent de déconfiture. Des miasmes indéniables planaient dans l'atmosphère.

Bolan pivota lentement, observa d'un air peiné l'homme prostré à quelques mètres de lui et dit d'une voix lasse :

— Comment avez-vous pu marcher dans cette combine ?

Moorehead parut faire un effort énorme pour relever la tête et soutenir son regard. Puis ses yeux dévièrent et il hocha lentement la tête.

— Vous êtes en droit de m'en vouloir à mort, Bolan, fit-il tristement. Ce que j'ai fait mérite une balle dans la tête. Si c'est votre intention, allez-y mais faites-le vite.

— Taisez-vous, Wayne, gronda Bolan. Ne dites pas n'importe quoi. Racontez-moi plutôt exactement comment ça s'est passé.

L'ex-général leva doucement sa longue carcasse maigre. Il s'approcha d'un meuble-bar dont il tira une bouteille de whisky, puis la reposa avec une moue d'écœurement. De dos, il entama :

— Je n'ai même pas eu le temps de vraiment réaliser. Tout ce que j'ai vu, c'est que la vie de la petite était en jeu. Ils sont venus m'annoncer froidement qu'ils la tueraient si je ne faisais pas exactement ce qu'ils exigeaient de moi : vous passer l'information et les prévenir dès que ce serait fait... Lâche et stupide de ma part, hein ? J'aurais dû comprendre que cela ne changerait rien pour Patricia.

— Quand avez-vous compris que votre fille était amoureuse de la mafia ?

— Il y a à peu près un mois. Carnwall, je veux dire Caravalla, était venu me trouver pour me demander d'intervenir auprès de l'Office des Affaires étrangères. Il avait besoin d'obtenir des visas spéciaux pour

certaines de ses relations d'affaires en Europe, il invoquait la lenteur administrative. Officiellement, il est directeur d'une fabrique de jouets qui sous-traite et vend en France et en Italie. Je n'ai eu aucun soupçon. Je lui ai rendu ce service... Seulement, huit jours plus tard, j'ai eu un appel téléphonique du service de recherches du Bureau fédéral. L'un des types à qui j'avais servi de caution venait d'être pris en descendant d'un avion en provenance de Paris avec deux kilos d'héroïne pure dans ses bagages. Le visa spécial ne lui avait servi à rien, il était dans le collimateur de la police française bien avant son départ. Dans l'heure qui a suivi, Caravalla s'est présenté ici. Il s'est brutalement découvert et m'a menacé de représailles immédiates sur ma fille si je mentionnais son nom au FBI...

Il marqua une pause, se retourna en s'appuyant des deux mains sur le bar. Bolan alluma une cigarette, en offrit une au vieux guerrier.

— Il y a eu une enquête, j'ai été interrogé et évidemment je n'ai rien dit. J'ai prétendu que j'avais rendu ce service à un vieil ami de passage aux States et qui vit actuellement en Europe. J'ai donné un faux nom et l'adresse d'un hôtel parisien. Bref, j'ai lancé les flics du Bureau fédéral sur une piste bidon. Mon intention était de gagner du temps pour me permettre de récupérer Patricia et de tout avouer ensuite.

Mais voilà... Il y a trois jours de cela, Caravalla s'est de nouveau manifesté. Oh, il a été prudent, il se doutait bien que je suis plus ou moins sous surveillance et il m'a abordé au club où je me rends chaque samedi. C'est là qu'il a exigé que je vous contacte et que je vous informe qu'un transfert de fonds devait s'opérer à partir de cette maison et qu'ils étaient en train de monter une grosse affaire outre-atlantique. Il a ricané en me disant que par la même occasion je pouvais vous avertir que ma fille y serait également. La suite, vous la connaissez... Je savais où joindre Rosario Blancanales qui vous a aussitôt contacté.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas mis au courant ?

— J'y ai bien pensé. Pendant une journée entière, je n'ai pas arrêté d'y réfléchir. Puis j'ai eu trop peur pour Patricia. J'en étais malade.

— Depuis combien de temps était-elle avec Caravalla ?

— Environ trois mois. Elle m'a dit qu'elle avait fait la connaissance de Caravalla dans un club de tennis. Elle a vingt-deux ans, elle est libre et de toute façon, je ne pouvais pas me méfier...

Bolan tira une longue bouffée de sa cigarette, songeur.

— Je ne voudrais pas retourner le couteau dans la plaie, Wayne, mais en agissant de la sorte vous l'avez fourrée dans un très sale pétrin.

Avez-vous une idée de l'endroit où elle se trouve actuellement ?

Les yeux de Moorehead devinrent brillants. Bolan y distingua des

larmes prêtes à poindre. Il vit aussi la gorge du vieux lion se crisper, incapable temporairement d'émettre le moindre son.

— Patricia a été expédiée comme une marchandise en France, poursuit Bolan. À Paris précisément et dans un quartier qui n'a pas précisément bonne réputation. Vous imaginez comment ils vont l'utiliser ? Ils n'en ont plus besoin maintenant... Je ne vous donne pas cette information par plaisir sadique mais uniquement pour que vous preniez conscience de la réalité. Ressaisissez-vous, Big Thunder. Serrez les dents et tout ce que vous pouvez. Parlez-moi des contacts que vous avez eus avec Caravalla, faites un effort pour vous souvenir du plus petit détail qui pourrait m'être utile, donnez-moi des noms, des éléments d'appréciation...

— Vous... vous avez l'intention d'aller là-bas ? balbutia Moorehead. En France ?

— En souvenir du passé du formidable combattant que j'ai connu, oui. Et j'en profiterai pour voir quel genre de magouille la mafia a montée sur place... Quand avez-vous eu des nouvelles de votre fille pour la dernière fois ? Je veux dire des nouvelles certaines de sa présence ici...

Cette fois, le regard de Moorehead croisa celui de Bolan et y resta accroché. Ses yeux bleus avaient repris de l'assurance.

— Je l'ai vue lorsque Caravalla m'a contacté à mon club. Il m'a conseillé de tourner la tête en direction d'une voiture stationnée dans l'avenue. Patricia était assise entre deux types à l'arrière d'un véhicule. C'était samedi.

— Bon. Ça nous laisse un espoir d'intervenir à temps. Je suppose d'autre part que vous avez cherché à vous renseigner quand vous avez appris de quelle façon on avait utilisé les visas spéciaux.

— Ça a été quasiment automatique. J'ai d'abord pensé à faire intervenir un détective privé, mais c'était trop risqué. Je... J'ai demandé à un ami qu'il fasse une démarche officielle auprès du Bureau fédéral pour récupérer des informations. Il occupe un poste important à la Division des Plans de la CIA. Il a pu faire pression sur le service des recherches du FBI, mais ça ne m'a pas servi à grand-chose, j'avais toujours présent à l'esprit les menaces de représailles sur ma fille. Heu... vous n'êtes pas au courant, Mack, mais Patricia est une enfant adoptée. Elle nous a été confiée à ma femme et à moi sans que l'administration puisse nous fournir le moindre renseignement sur ses vrais parents. Toute jeune, c'était une gosse nerveuse et instable. Elle avait constamment besoin d'une grande affection. Lorsque mon épouse est décédée, elle avait dix-sept ans. Ça lui a occasionné un choc terrible. Elle a fait plusieurs dépressions nerveuses, puis elle a tenté de se suicider et ensuite elle a été comme prise d'une sorte de frénésie sexuelle. Elle... elle s'achetait en cachette des revues érotiques et

s'enfermait des heures durant dans sa chambre. Je suppose qu'elle s'adonnait à l'onanisme. Je vous dis ça pour que vous compreniez mieux ce qui l'a jetée dans les bras de ce Caravalla. Au début de sa liaison, elle était rayonnante, elle paraissait avoir repris goût à la vie. Moi, je ne pensais qu'à son bonheur. Et quand j'ai su ce qu'il en était réellement de ce type, j'ai eu peur pour elle, ce qui explique la lâcheté de ma conduite. Je tiens à cette gosse au-delà de toute mesure. Vous pouvez comprendre cela, Mack ?

— Vous n'avez pas besoin de chercher des excuses. Les faits me suffisent. Maintenant, installez-vous devant une feuille de papier et mentionnez tout ce que vous savez. N'omettez rien, pas même un détail qui pourrait vous paraître insignifiant. Imaginez qu'Able Team existe toujours et que nous sommes en train de préparer un raid de pénétration en territoire ennemi, Wayne. Allez-y, bon Dieu. Okay ?

Moorehead s'installa derrière un bureau, tira d'un tiroir un bloc-notes et un stylo et commença à tracer des lignes d'écritures. À mesure qu'il écrivait, son visage se raffermissait ; ses lèvres s'étaient un peu crispées dans une expression de froide détermination et la lueur nouvelle dans ses yeux était celle de l'espoir.

Quand il le quitta, Bolan avait en poche trois feuillets manuscrits où étaient mentionnés des noms, des adresses et des numéros de téléphone, suivis d'appréciations ou de suggestions sur les occupations présumées des personnages incriminés.

L'ébauche d'un programme d'action à partir de l'État du Massachusetts. Un dossier supra-confidentiel déjà virtuellement couvert de sang.

Quelques instants plus tard, Rosario Blancanales alors en attente dans un hôtel de Fall River reçut un appel téléphonique local :

— Politicien ? C'est moi... Tu as obtenu des informations intéressantes de la fille ?

— Faudra faire un tri, renvoya Blancanales en identifiant la voix de Bolan. Des noms de comparses, des adresses, rien de bien excitant à part qu'elle a entendu dire que la combine, outre-Atlantique ne s'arrête pas à Paris. Il paraît que ça continuerait dans le sud de la France et même au-delà. Tu veux des données tout de suite ?

— On en reparlera plus tard. Tu t'es occupé d'elle ?

— J'ai passé un coup de fil à Léo. Il envoie quelqu'un pour la prendre en charge et la planquer.

Léo Turrin était l'ami de toujours de Mack Bolan. Ce dernier avait fait sa connaissance lors de l'épisode sanglant qui avait marqué le début de sa croisade contre la mafia. Il avait d'abord failli tuer le petit Italien qui alors tenait une place active, à Pittsfield, dans le milieu de Cosa Nostra. Mais Turrin s'était in extremis révélé être un flic, un agent du FBI qui avait infiltré le milieu. Depuis, ils s'étaient sauvé

mutuellement la vie et Bolan avait profité d'innombrables fois des renseignements qu'il avait pu secrètement lui faire passer. Maintenant, son ami avait quitté les rangs de la mafia et émargeait officiellement au budget d'une section spéciale de police dépendant uniquement du pouvoir exécutif.

Le sort de Sonia la prostituée était temporairement réglé. Bolan émit un petit soupir, réfléchissant un instant, et reprit :

— Dès que c'est fait, occupe-toi du matériel technique, Politicien. Tiens-le prêt. Je vais voir pour le transfert... Dis-moi...

— Ouais ?

— Gadgets et toi, vous restez en couverture ici.

— Qu'est-ce que ça veut dire, en couverture ?...

Bolan resta deux secondes silencieux.

— T'es là, Stricker ? fit Blancanales.

— Il n'est pas question de t'exposer, répliqua enfin l'Exécuteur. Nous en avons déjà parlé.

— Merde ! Ça va, la tête ? Tu ne pourrais pas mener cette mission en commando isolé, bon Dieu ! Un *one-man-show* là-bas, ce ne sera pas possible, tu connais mal le terrain. Tu vas avoir besoin d'un appui pour le renseignement et la coordination opérationnelle.

— Ça ira bien.

— Mes fesses ! explosa Blancanales. Ne commence pas à faire ta crise de conscience, mec ! Tu nous décolleras pas. Gadgets est d'accord, il pense comme moi que tu n'as pas le droit de nous lâcher.

— Bon, OK ! dit finalement Bolan avec un nouveau soupir. On maintient la liaison par radio sur le canal vingt-deux et en code.

— Programme ?

— Les informations viendront en cours de route. Ciao, Politicien.

Bolan raccrocha. Il avait un programme préliminaire à mettre en œuvre rapidement. D'abord trouver un moyen discret d'acheminement vers l'Europe. Après, tout de suite après, quelques visites éclair au sein de l'organisation locale...

CHAPITRE IV

Tony Rivalone dormait d'un sommeil agité en bavant sur ses draps. La veille, il avait avalé des tonneaux de whisky en compagnie de Rock Zappy, le trésorier de l'équipe de Charlie. Au bout du septième verre, il avait été incapable ensuite de dire combien il en avait bu d'autres. Le seul souvenir à peu près cohérent qui lui était resté, pendant qu'on le raccompagnait dans son appartement minable de Long Island, était de s'être fait plus ou moins escroquer par ce salaud de Zappy. Avec ce mec, c'était toujours la même chose : la picole. Tout le monde s'en méfiait, du moins au départ, puis chacun se faisait baiser. En toute amitié.

Tony Rivalone, donc, mouillait ses draps tandis que son subconscient lui inventait des visions oniriques fortement modulées par l'alcool qui circulait dans ses veines. Penché sur lui, Zappy le fumier lui montrait un gros paquet de billets verts qu'il lui avait soustraits quelques heures plus tôt et ricanait sans vergogne. Le rêve était tellement insistant et désagréable que Tony eut un geste incertain dans son sommeil et murmura quelques mots graveleux. Il se retourna sur le dos et envoya un soupir chargé de relents éthyliques.

— Fais pas chier, Zappy ! grogna-t-il indistinctement en remontant les draps sur sa poitrine maigre.

Filtrée par la brume de l'alcool, une voix d'outre-tombe atteignit difficilement son cerveau.

— *C'est pas Zappy, connard. Emerge, ou tu plonges pour de bon.*

Rivalone émit un bruit de cochon qui renifle une truffe. Sa main agrippa le drap et il respira profondément en reniflant.

— T'es qui, marmonna-t-il indistinctement en s'efforçant d'ouvrir un œil dans ce qu'il croyait être l'obscurité.

Il avait oublié d'éteindre la lumière de sa chambre. Un contact atrocement froid et dur s'établit sous son menton. D'un seul coup ses yeux s'ouvrirent. Glauques, d'abord, puis ses paupières se rétrécirent et il dut faire un effort dementiel pour comprendre ce qui lui arrivait. Une grande silhouette noire était penchée sur lui. Un flingue démesurément long lui martyrisait le menton.

Tony Rivalone déglutit une salive épaisse qu'il lui parut impossible de faire rentrer à l'intérieur de lui-même.

Ouais. Il y avait bien un grand fumier penché sur lui. Un sale connard qui le braquait avec des yeux encore plus mauvais que la gueule sombre et sinistre de l'automatique serré dans sa grande pogne.

Des yeux de glace. De mort. Deux meurtrières dans un visage de

pierre issu d'un autre monde.

Ce fut la première vision qu'il eut de la situation. Deux syllabes se formèrent, ensuite, sur ses lèvres desséchées :

Bolan.

Bolan la Pute, se dit-il tout de suite après par un automatisme quasi professionnel. Puis il se réveilla complètement. Le silencieux de l'automatique s'était déplacé et s'appuyait à présent sur sa bouche. Un frémissement incontrôlable lui parcourut l'échine jusqu'à la nuque.

— T'as branché tes fusibles ? fit Bolan d'une voix sourde sans remuer les lèvres.

Les paupières de Tony Rivalone s'abaissèrent plusieurs fois en signe d'acquiescement.

— Ecoute, bonhomme. Je ne suis pas venu pour te tuer, à moins que tu fasses quelque chose qui ne me plaise pas. Pigé ?

Les yeux embués du petit mafioso roulèrent et il eut un imperceptible signe de tête. Le Beretta s'éloigna de quelques millimètres.

— Vous... vous voulez des renseignements ? C'est ça, hein ?...

Bolan ricana. Rivalone le fixa sans comprendre, son regard glissant sur la combinaison noire et moulante sous laquelle des muscles puissants saillaient. Un holster spécial en cuir fauve dépassait de sous son aisselle gauche et un autre étui était fixé contre sa hanche par un ceinturon comportant des logements garnis de chargeurs. Tel qu'il se présentait, ce type aurait pu sortir d'une bande dessinée, mais en l'instant, il ne prêtait guère à la critique ni à la plaisanterie.

Il était tout simplement terrifiant. Et Rivalone eut une révélation éclair. Il venait soudain de comprendre pourquoi ses congénères lui vouaient une telle haine et une telle crainte. Cet enfoiré se plaçait largement au-delà de sa sinistre légende. Il n'avait rien du dingue dont Tony avait souvent entendu parler, il suggérait un respect morbide.

Il était le jugement dernier. Il était la Mort.

Mais il ne paraissait pourtant pas en vouloir aux jours de Tony. Il ne semblait pas non plus être venu chercher des renseignements. Alors pourquoi lui pointait-il en pleine gueule cet ignoble flingue ?

— J'ai pas besoin d'informations, cracha Bolan. Je les ai déjà. Je sais d'où vient le coup. Je veux seulement que tu fasses passer un message, ouvre bien tes antennes, Tony. Tu vas aller dire à Jack Canetti et à Bill Decca que je suis au courant de leur magouille locale. Je sais ce qu'ils font et je les ai dans mon collimateur. T'as entendu ? Répète !

Rivalone ouvrit plusieurs fois la bouche comme s'il voulait happer l'air, puis répéta le message avec quelques difficultés.

— Dis-leur aussi que quelqu'un de haut placé a vendu la mèche. Quelqu'un de Manhattan, à la Commissionne.

— Je pige pas... Qui pourrait ?...

— Ils comprendront, insista Bolan. J'étais informé qu'on m'avait préparé un comité d'accueil et celui qui m'a passé le mot avait envisagé exactement ce qui s'est produit.

— Vous voulez dire qu'on a un vendu chez nous ? s'étonna le mafioso.

Bolan eut un nouveau ricanement qui glaça le sang de Tony Rivalone.

— Tu peux dire une grosse poignée de vendus. Ils pensent que les équipes de Canetti et Decca n'ont plus de raison d'exister. Elles sont devenues dangereuses.

— Mais, heu... Pourquoi est-ce que vous voulez que je passe ce message ? Il paraît que d'habitude vous faites pas de détail...

Bolan se redressa sans cesser de le tenir en joue et fit quelques pas en arrière.

— Je me fous de Canetti et de Decca, mec. Ce sont des pions merdiques. C'est les autres que je veux, les gros. Que ces deux-là planquent leurs culs et me laissent le champ libre, leurs petites combines ne m'intéressent pas. Maintenant, fous-toi la tête sous le robinet et va les avertir. Okay ?

Rivalone opina de la tête et se retrouva brusquement dans l'obscurité. La grande silhouette noire s'était glissée près de l'interrupteur et l'avait actionné sans qu'il s'en aperçoive.

Il laissa écouler quelques secondes dans une angoisse incontrôlable, puis rejeta d'un seul coup les draps et tendit la main pour allumer une lampe de chevet. La lumière diffuse se répandit parcimonieusement dans la chambre.

Bolan la Pute n'y était plus. Il avait quitté les lieux aussi silencieusement qu'un serpent.

Pris d'une rage subite, Rivalone sauta du lit et faillit s'étaler de tout son long sur la moquette miteuse. Il attendit la fin de son étourdissement, se força à respirer calmement et s'approcha du téléphone dont il décrocha le combiné.

— Merde ! lâcha-t-il au bout d'un moment en s'apercevant qu'il n'y avait pas de tonalité sur la ligne.

Il ramena le fil à lui, grimaça en voyant ce qui lui restait dans la main : une extrémité sectionnée. Le salaud s'était donné le temps de prendre du large.

Il s'engagea d'un pas incertain vers la salle de bains, se plaça la tête sous le robinet d'eau froide qu'il ouvrit en grand.

Quelle nuit ! D'abord Zappy qui l'avait probablement volé de la moitié de sa paye, puis la combinaison noire qui débarquait chez lui et lui annonçait tranquillement : « fais passer un message aux copains !... »

Tout ça était dingue. Incroyable. Pourtant, Tony n'avait pas rêvé. Complètement dessoufflé, il commençait à entrevoir que les prochains événements allaient prendre une sale tournure. Il y avait du souffre dans l'air.

Rosario Blancanales tendit la main pour débloquer la sécurité de la portière de la Ford Econoline. La silhouette de Mack Bolan se coula doucement sur le siège passager. Les deux hommes échangèrent un coup d'œil entendu dans l'ombre.

— Comment ça se présente ? demanda Bolan.

Blancanales sourit brièvement.

— Le petit Tony Rivalone est arrivé il y a à peine cinq minutes. Auparavant, il a passé un coup de fil, probablement d'une cabine publique. Gadgets a intercepté la communication, il s'est branché sur les fils d'arrivée de ligne.

— Il leur a déballé l'histoire ?

— Pas au téléphone. Il a simplement précisé qu'il y avait un gros caca à l'horizon et qu'il préférerait leur parler de visu.

— Bon, attendons.

Bolan étira ses jambes sous le tableau de bord et ferma les yeux. L'attente fut de courte durée. L'émetteur-récepteur de la cabine émit une tonalité d'appel et tout de suite la voix de Schwarz passa sur les ondes :

— *Ton idée était bonne, Stricker. Quelqu'un de la maison vient d'appeler un certain Bertie qui a un numéro à sept chiffres. Ça pourrait être à Manhattan...*

— Tu as fait un enregistrement ? demanda Bolan.

— *Bien sûr. Je te le passe...*

Quelques cliquetis retentirent dans la radio, puis une voix nasillarde :

« *Bertie ?... Excuse-moi de te réveiller en pleine nuit, il faut que je te parle.* »

Une seconde voix ensommeillée donna la réplique :

« *Qu'est-ce qui se passe, Jack ? J'espère que tu as de bonnes raisons d'appeler à cette heure ?* » « *Je peux pas te parler en clair dans cette connerie d'appareil. Faut qu'on se rencontre.* » « *Quand ?* »

« *Tout de suite.* »

« *Bon Dieu, tu sais quelle heure il est ?* »

« *Je sais parfaitement qu'il est quatre heures et demie du matin, Bertie. Je te dis que ça urge...* » « *Essaye de me dire de quoi il retourne ?* » « *Pas question. Fixe-moi un point de rencontre, de façon à ce qu'on n'ait pas trop de route à faire l'un et l'autre.* »

« *Bon, d'accord. À St. Patricks, c'est à la sortie du tunnel Queens Midtown.* »

« Je connais. Dans une demi-heure, ça ira ? »

« Ça colle. Me fais pas attendre. »

Il y eut un déclic de coupure, puis la voix de Gadgets prit le relais :

— C'est ce que tu attendais, Stricker ?

— Jusqu'ici, oui. Reste en écoute et stand-bye.

Bolan reposa le micro, tira le Beretta de son étui pour en vérifier le chargement et demanda à Blancanales :

— Pas de problèmes avec le matériel ?

— Aucun. J'ai réuni tout ce que tu as demandé. Brognola s'est d'abord fait tirer l'oreille et il a poussé des hurlements en disant que tu le plaçais dans une position invraisemblable, mais il a fini par accepter... Il a précisé aussi que ce serait la dernière fois qu'il te rendrait ce genre de service, qu'il ne fallait plus compter sur lui et que tu pouvais aller au diable. T'es complètement fâché avec lui, Mack ?

— Al Brognola s'est fait salement taper sur les doigts par tout le monde, depuis certaines personnes du Pentagone jusqu'aux pontes du Security Committee. Et la Maison Blanche n'accepte plus de le cautionner, du moins officiellement. Je ne voudrais pas être à sa place, Politicien.

— Moi, c'est à la tienne que je ne voudrais pas être, répartit Blancanales avec un sourire d'amitié. Tu prends trop de risques. J'ai vaguement l'impression que tu voudrais en finir une bonne fois. Non ?

— Le plus tard possible, sourit Bolan à son tour.

— Et en faisant le plus de mal possible à la mafia, hein ?

Ils interrompirent brusquement leur dialogue. Deux voitures quittaient la villa à une centaine de mètres d'eux, les phares en veilleuse, et s'engageaient doucement sur la chaussée.

— Gadgets, fit Bolan dans le micro.

— Ouais, Stricker.

— Ça y est. Les amis viennent de sortir. Ils suivent un axe ouest. Laisse tomber ton matériel et accroche-toi derrière eux à bonne distance. Je rejoins parallèlement le point de jonction.

— OK ! répliqua laconiquement Schwarz.

Bolan posa une main sur l'avant-bras de Blancanales.

— Ne bouge pas avant qu'ils nous aient dépassés, Politicien. Ensuite, tu fonces pleins pots en contournant leur direction. Je veux qu'on soit sur place avant eux.

Il passa rapidement à l'arrière de la cabine et décrocha le Colt Commando de son râtelier, puis il reprit place à l'avant, à temps pour apercevoir les deux limousines qui passaient à allure modérée à une quinzaine de mètres du parking où Blancanales avait dissimulé l'Econoline.

— Cinq types dans la première caisse et trois dans la seconde, annonça Politicien. C'est ce que tu as compté ?

Bolan grommela un acquiescement et pointa son pouce vers la sortie du parking. Blancanales lança le moteur du véhicule.

Jack Canetti se rongea les ongles, assis sur la banquette arrière de la Mercedes. À côté de lui, Bill Decca paraissait plus calme et réfléchissait, le front légèrement plissé. À moins de vingt mètres devant eux, la Continental de l'équipe de protection roulait régulièrement, ses phares maintenant en code.

Canetti respira bruyamment.

— Bon Dieu ! J'aime vraiment pas ça, grogna-t-il en croisant ses doigts pour les faire craquer. Je voudrais déjà qu'on se soit expliqué avec Bertie, merde !

— Moi, je me demande si tu ne précipites pas un peu trop les événements, répartit Decca. Je crois que le grand fumier est en train de nous préparer un coup bien vicieux à sa manière.

— C'est justement ce qu'il faut savoir. Comment expliques-tu que ce mec ait pu être au courant qu'on avait tout mis en place pour le piéger là-bas ?

— C'est ce qu'il prétend...

— Il s'en est sorti, non ? C'est pas une preuve, ja ? Et non seulement il s'en est sorti, mais il a bousillé tout le monde.

— On pourrait penser que Moorehead lui a balancé le morceau.

Canetti hocha nerveusement la tête.

— Non. Ça tient pas. Le vieux con chait dans son froc rien qu'à la pensée qu'on aurait foutu une baffa à sa fille. Et s'il avait vraiment été capable d'une réaction, il aurait carrément alerté la flicaille. C'est pas son genre de faire confiance à un type comme Bolan avec tous les risques qu'il aurait pu faire courir à sa pisseuse.

— Tu penses vraiment qu'on nous fait une embrouille de l'autre côté...

— Ouais. J' sais pas encore exactement quoi et pourquoi, mais c'est pas bon.

— Alors, si tu ne te trompes pas, fit Decca, je dis qu'on a tort de rencontrer Bertie comme ça. Y a de gros risques.

— Moi, je vois qu'il y a une bombe à désamorcer. On peut s'entendre avec lui, n'oublie pas qu'il nous a toujours soutenus devant la Commissione. Il nous dira ce que les grosses têtes maquillent. Bon... On arrive.

Déjà, la voiture de tête ralentissait dans une rue parallèle à Newton Creek, et le chef de l'équipe de protection lançait un appel par radio :

— *Jack ?*

— Oui, renvoya brièvement Canetti, dans le transceiver de la Mercedes.

— *Les autres sont déjà sur place. Je vois deux voitures en attente.*

— Dis à Fredo qu'il s'arrête à une cinquantaine de mètres d'eux. Que les hommes se tiennent prêts s'il y avait quelque chose d'anormal.

La Continental et la Mercedes s'immobilisèrent lentement contre le trottoir. Canetti reprit le micro :

— Fais-leur un appel de phares et éteint tout, je vais descendre. Attends... Essaie de communiquer avec eux par radio, appelle-les et dis à Bertie qu'on devrait sortir tous les deux ensemble et se rencontrer à mi-chemin.

— *D'accord*, renvoya le chef d'équipe.

Ce fut à cet instant précis que les premiers coups de feu retentirent. L'un des phares de la Continental vola en miettes. Le verre triplex du pare-brise se constella d'impacts et le chauffeur fut brutalement repoussé sur le dossier de son siège par une nuée de balles brûlantes. Une fraction de seconde plus tard, la tête du chef d'équipe se transforma instantanément en un magma pourpre qui éclaboussa les trois hommes assis à l'arrière. Quelqu'un hurla des imprécations tandis que l'infernal staccato d'une arme automatique continuait de transformer la Continental en passoire.

Dans la Mercedes, Canetti roulait des yeux effarés et sa bouche s'était démesurément ouverte sur une question muette et indignée.

— C'est une embuscade ! lâcha Bill Decca en tentant de contrôler sa voix sans y parvenir.

Il agrippa l'épaule du chauffeur et le secoua.

— Fais marche arrière, bon Dieu, fonce !...

L'homme au volant passa un rapport et fit rugir le moteur de la Mercedes qui bondit à reculons, les pneus crissant contre la bordure du trottoir. Presque aussitôt, d'autres coups de feu intervinrent et des impacts martelèrent le coffre arrière.

— Putain ! cracha Canetti. Y a des mecs en planque partout.

— Je te l'avais dit, couina Decca qui s'était tassé entre le dossier avant et son siège. Cet enculé de Bertie...

— Mais qu'est-ce que foutent nos hommes, merde ?...

Il hurla dans l'habitacle :

— Tirez-leur sur la gueule, à ces salauds. Qu'est-ce que vous branlez, connards ?

Les trois hommes encore valides dans la Continental avaient déjà commencé à riposter au feu ennemi. L'un s'était éjecté par une portière et canardait droit devant lui, allongé sur le trottoir. Un autre avait préféré rester à l'abri de l'habitacle et tirait à travers le pare-brise pendant que le troisième rampait le long de la grosse caisse pour trouver une meilleure position de défense.

Des coups de feu tonnaient depuis les véhicules du clan opposé. Des silhouettes tentaient de s'en dégager dans un chaos invraisemblable.

Blancanales et Bolan étaient arrivés sur les lieux à peine une

minute avant que surviennent les deux voitures en provenance de Manhattan. Ils avaient garé la Ford Econoline dans une zone obscure et Bolan avait sauté à terre puis s'était dissimulé sous le porche d'une maison, le Colt Commando prêt à servir. Et il avait commencé à lui faire vomir la mort dès l'arrêt de la Continental, environ trois minutes plus tard.

L'arme automatique comportait un gros pare-flamme au bout de son canon, ce qui rendait toute localisation impossible. Il commença par arroser la calandre et le pare-brise de la Continental, fit ensuite pivoter le mini-fusil d'assaut vers les véhicules des premiers arrivants auxquels il délégua plusieurs courtes rafales, éjecta le chargeur vide pour regarnir la culasse et se tint immobile à observer la suite des événements.

Des types giclaient des deux premières voitures. Des coups de feu sporadiques claquaient depuis la Continental.

Bolan ne tenait pas à ce que les deux équipes s'anéantissent mutuellement. Il lui fallait un ou deux survivants et il préférait que ceux-ci fussent du clan Canetti-Decca. Mais l'avantage avait plutôt tendance à être du côté du groupe de Bertie, plus nombreux et possédant à l'évidence une capacité de feu supérieure. Un tireur embusqué derrière la malle arrière d'une énorme Cadillac faisait crépiter une mitraillette en direction de la Mercedes qui tentait de prendre la fuite à reculons. Bolan l'ajusta et le cisaila brutalement en pointillé. Puis une autre rafale se fit entendre du côté opposé de la rue. Gadgets entraînait en action, coupant la route aux fuyards.

Deux autres silhouettes qui se protégeaient contre le flanc d'une Buick Riviera prirent presque simultanément une overdose de calibre .223 qui les fit tressauter et les laissèrent pantelants sur la chaussée, baignant dans une double mare de sang. Depuis la Continental, quelqu'un réussit à faire mouche avec un revolver sur un type qui venait de se placer à découvert pour tirer avec un fusil de chasse à canon scié.

Bolan jugea que le moment était venu de disparaître. Comme une ombre parmi les autres, dans la confusion des derniers coups de feu, il se glissa le long de l'immeuble, parcourut silencieusement environ trois cents mètres et s'inséra à l'avant de l'Econoline. Blancanales avait légèrement sursauté.

— Merde. Je ne t'ai même pas entendu arriver... Quelle fête, hein ?

Bolan grogna une réponse, rangea le Colt Commando sous son siège et fit signe à Blancanales qu'il pouvait démarrer.

Tout s'était déroulé selon ses prévisions.

Son message était passé. Complètement. Restait à savoir si la mafia allait en comprendre la véritable signification.

L'Exécuteur y comptait bien. Il allait risquer sa peau sur cette

première donne truquée.

CHAPITRE V

Malgré les difficultés que lui faisaient certaines grosses têtes de l'administration et du *Security Committee*, Harold Brognola avait pu résoudre au mieux le problème posé abruptement par un certain Mack Samuel Bolan. Il avait bien fait les choses. Non seulement il avait été en mesure de fournir le matériel réclamé, mais encore il avait obtenu une couverture diplomatique temporaire. Ce qui fit que l'Exécuter ne connut aucune complication pour passer en territoire européen une douzaine d'heures seulement après l'embuscade de Newton Creek, dans Long Island.

Avec le décalage horaire, il était sept heures du soir quand Bolan débarqua à l'aéroport de Roissy-en-France avec Schwarz et Blancanales. Il avait loué un charter à New York, dont le pilote lui avait été recommandé par Jack Grimaldi comme un type sûr. Bolan avait sacrifié une part importante de ses fonds de guerre pour la rémunération du pilote et la location de l'appareil, un Boeing 707 en fin de potentiel mais néanmoins toujours capable d'effectuer la traversée atlantique dans le temps normal.

Ils avaient voyagé seuls. Mack Bolan avait exigé du pilote qu'il soit le seul membre d'équipage, et celui-ci n'avait pas protesté, surtout lorsqu'il avait empoché un gros matelas de dollars pour le voyage, plus une prime conséquente pour la discrétion.

La grosse malle contenant le « matériel technique » avait été sortie du 707 et chargée dans un véhicule de location, une fourgonnette Renault dans laquelle les trois hommes avaient pris place, Blancanales au volant. Ils avaient montré leurs passeports diplomatiques à un garde en uniforme, à la sortie de la zone de fret, puis s'étaient dirigés sans hâte vers la capitale française.

— Je ne pensais pas que ce serait aussi facile, rigola Schwarz assis sur la malle, à l'arrière de l'Estafette. On aurait carrément pu passer une bombe atomique à la barbe de l'administration de ce pays. Ils sont toujours aussi peu méfiants, les bouffeurs de grenouilles ?

Blancanales tourna le volant pour passer sur l'autoroute.

— Je crois en fait qu'ils se méfient de tout le monde, y compris d'eux-mêmes. Ça a été facile parce qu'on a ces papiers remplis de tampons officiels. Mais si tu te pointes comme n'importe quel quidam, t'en as pour près d'une heure à poireauter devant les guichets de la douane et de la police. On pourrait croire qu'ils font exprès d'emmerder les étrangers, surtout nous les Américains, comme si on leur avait fait la pire des vacheries.

— Peut-être qu'ils font un complexe de pognon, dit Schwarz.

— Comment ça ?

— Il paraît qu'ils n'ont toujours pas payé leurs dettes de la dernière guerre, qu'ils nous doivent encore quelques millions de dollars. J'ai aussi entendu dire que pour éviter d'avoir à le faire, ils avaient foutu les troupes de l'OTAN à la porte et brûlé nos drapeaux à l'époque de De Gaulle.

— Y a du vrai, acquiesça Blancanales. Faut les comprendre, ils ont eu peur de se faire coloniser par l'Oncle Sam.

— Ils feraient mieux de mater salement du côté des Soviets. L'ours a ouvert toute grande sa gueule pour les engloutir. Et ils ont même eu des ministres communistes dans leur gouvernement... Je crois qu'ils sont en train de se tartiner eux-mêmes de sauce tartare pour mieux se faire bouffer. Ces mecs rouges sont de drôles de boulimiques.

— À ton avis, Mack, qu'est-ce qui est le plus dangereux ? Les Soviets ou les *amici* ?...

Bolan, qui était resté silencieux depuis la sortie de l'aéroport, fit ce simple commentaire :

— Chacun est d'un bord différent, mais la technique est la même : infiltration, noyautage et mainmise sur les leviers de commandes.

— Ouais, réfléchit Schwarz. C'est un peu comme si on créait des interférences électroniques dans un ordinateur pour le détourner de sa fonction initiale.

Rosario Blancanales lâcha le volant des deux mains pour faire un geste exaspéré.

— Ça y est ! Ça faisait longtemps qu'il ne nous avait pas raconté des stupidités au sujet de ses transistors...

Schwarz leva lui aussi les mains pour singer son ami et dit comiquement en imitant sa voix :

— Quand est-ce que tu nous parles de ta dernière fiancée, Politicien ? Tout le monde sait bien qu'il ne s'écoule jamais plus d'un quart d'heure sans que le truc qui est dans ton pantalon te remonte à la cervelle.

— Si tu veux, répliqua Blancanales sur un ton de défi.

Des panneaux de signalisation indiquèrent la proximité de la capitale. Sur le siège passager, Bolan semblait s'être endormi.

— Ça remonte à environ quatre ans...

— Quoi ? Ta dernière poulette ? C'est pas croyable ! s'esclaffa Gadgets.

— Celle que j'ai eue ici, en France. Une petite Normande superbe, je l'avais rencontrée dans un supermarché. Elle ne parlait pas un mot d'anglais et moi je ne savais dire que bonjour, au revoir et je t'aime. C'était suffisant, surtout qu'on n'avait besoin que de nos mains pour s'exprimer.

— Pour ça, je te fais confiance.

— Et moi, j'aurais pas dû lui faire confiance, bon Dieu ! On s'est payé une piaule et on était dans la phase finale d'un fantastique assaut stratégique quand un mec s'est pointé et m'a coupé tous mes effets. J'ai cru tout d'abord que c'était le mari de la petite... En fait, c'était son maquereau, et il avait fait ses classes à Brooklyn. Ce con s'imaginait que je voulais lui piquer son gagne-pain. Tu pourrais croire une telle chose de moi en me voyant pour la première fois, Gadgets ?

— Peut-être pas la première fois, mais la seconde, oui ! ricana Schwarz. On t'apprécie mieux quand on te connaît. Alors, t'as acheté la fille ?

— Disons qu'on s'est un peu empoigné, son mec et moi. Bref, j'ai dû sans le faire exprès lui refiler un méchant coup et il s'est mis à afficher absent pour cause de décès... Tu crois que la fille m'a remercié pour l'avoir libérée de ce voyou ? Elle s'est jetée sur moi avec un canif pour me faire la peau. Je n'ai eu que le temps de ramasser mes fringues et de me tirer.

Schwarz éclata de rire :

— J'aurais bien payé quelques *cents* pour te voir en train de cavalier avec le zizi à l'air et une furie qui menaçait de te le couper.

— Tu crois que je raconte des blagues ?

— Non. Tu n'as pas cherché à enjoliver le tableau, ça doit être vrai. Un jour, quelqu'un te le coupera pour de bon et t'auras plus alors aucune raison de vivre.

— Parce que tu crois que je ne pense qu'à ça ?

— Quand je te regarde, je vois un satyre. T'es plus un homme, mais une machine altératrice complètement détraquée.

De nouveau, Blancanales lâcha le volant pour lui faire un bras d'honneur. Schwarz lui envoya amicalement une insulte. C'était leur façon à eux de tromper l'angoisse de l'attente avant l'ouverture des hostilités. La blague et la dérision.

Bolan, lui, semblait totalement étranger à la conversation. Parfois, sur une réplique entendue, il avait eu un léger sourire tout de suite effacé par les réflexions et les images qui s'enchaînaient en lui à haute cadence. Il terminait mentalement de mettre au point son plan d'action.

Il n'avait nullement l'intention de se livrer à une enquête, cela ne faisait pas partie de son *modus operandi* ; il allait faire la guerre. Et la technique qu'il allait employer demeurerait simple dans son efficacité :

Identification de l'ennemi.

Isolation.

Extermination.

Mais il avait cependant une mission de récupération à opérer. Ensuite, ce serait le blitz. À outrance.

Angie Bartholomew trouvait que son scotch était dégueulasse mais il ne pouvait pas le dire à Freddy l'Antillais qui le lui avait offert. Freddy n'était pas seulement une merde de métis au visage chocolat raviné par des cicatrices de vérole, c'était aussi l'un des principaux maîtres du quartier de la Goutte d'Or, un maquereau mauvais et vicieux qui avait su faire son trou et plus que son trou dans la pègre locale, à coups de surin et de revolver 11 43, aux dépens des Arabes, les anciens propriétaires de ce quartier très spécial de Barbès-Rochechouart.

Freddy l'Antillais marchait avec la mafia. Et il rapportait gros, même s'il truquait invariablement les comptes. Et puis, il faut le dire, Angie Bartholomew ne se sentait pas de taille à envoyer son verre de scotch à la gueule de Freddy. Il n'était qu'un minable informateur de Walter Rosa, le coordinateur expédié en France par l'un des *consigliere* de la Commissione. Angie était un espion, en quelque sorte ; il se plaisait à remuer dans sa tête les mots *agent secret*, qui sonnaient beaucoup mieux que « mouchard » ou « mouton ».

La classe, quoi.

Il était venu prendre des nouvelles sur la marche des affaires et hochait la tête d'un air entendu quand Freddy lui disait que le secteur tournait parfaitement rond malgré les tentatives des « Ratons » qui essayaient de temps en temps de regagner du terrain sur le territoire conquis.

— OK ! finit-il par soupirer après avoir écouté en bâillant la longue tirade lénifiante de Freddy qui venait de lui brosser un portrait idyllique du fonctionnement de son territoire. Tu prépares l'oseille ? Pitty va passer ce soir.

L'Antillais lui fit un sourire qui dévoila des chicots infects et tendit au-dessus de la table une main immense dont on pouvait penser qu'elle était constamment prête à se refermer sur une liasse de billets ou sur une gorge humaine.

Angie observa la grosse pogne ouverte d'un air écœuré, se força à sourire puis se leva en faisant un clin d'œil.

Il sortit dignement de l'arrière-salle du bar louche, bouscula deux Noirs qui discutaient avec passion ainsi qu'avec les mains et fit lui-même machinalement un écart pour laisser passer un grand type décontracté, vêtu d'un jean délavé fixé par un ceinturon de cow-boy, et d'un blouson en toile.

L'Antillais avait rejoint une pièce qui lui servait de bureau et d'entrepôt au rez-de-chaussée. Il y avait là plusieurs kilos de cannabis – du hasch et de la marijuana – un stock en transit d'héroïne traitée et prête à la consommation, plus de « l'acide » conditionné dans de petits paquets recouverts de cellophane et portant des mentions anodines.

Il venait de prendre place derrière une table bancale et ouvrait une boîte en carton contenant plusieurs milliers de francs en grosses coupures, quand la porte de communication s'ouvrit sur un grand type nonchalant qui referma le battant d'un coup de talon.

— Salut, Freddy ! fit l'arrivant avec un drôle de sourire.

Ses yeux étaient masqués par des lunettes de soleil polaroïd.

Sans autre cérémonial, il posa une fesse sur la table-bureau sans se soucier de l'air furieux de l'Antillais qu'il regarda d'un air goguenard.

— Enlève ton cul de mon bureau, fit sourdement Freddy.

L'autre ne bougea pas d'un millimètre. Il continua à l'observer avec un sourire bizarre, sans manifester aucunement l'intention d'engager un dialogue. Enfin, au bout de longues secondes d'immobilité, il se ficha une cigarette entre les lèvres, l'alluma avec désinvolture, puis laissa tomber sans desserrer les dents :

— C'est pas ton bureau, Freddy. C'est un trou merdique qu'on a bien voulu te filer.

Le type avait parlé avec un fort accent américain. Freddy faisait fonctionner sa cervelle à toute vitesse. L'intrus n'était pas un flic. Pas un concurrent non plus, ni un « dealer ». Il conclut très vite que ses amis protecteurs avaient voulu opérer une descente surprise, tout de suite après le passage de ce connard d'Angie. C'était bien dans les méthodes des *amici*, après tout. Il se força à grimacer un sourire et ouvrit les mains devant lui.

— Bon, bon, mec !... C'est un contrôle ?...

— C'est un contrôle, fit l'intrus en ôtant ses lunettes de soleil qu'il rangea dans une poche de son blouson. On se pose quelques questions, là-bas...

— Ah ouais ?...

— T'en as pas une petite idée ?

— Ben, Ça dépend. Si tu m'éclairais un peu, mec ?...

— Quelqu'un dit que tu marches à côté de tes pompes. Je suis venu voir si c'est vrai.

L'Antillais élargit son sourire.

— Hé ! Qu'est-ce que c'est que cette conne-rie ? Le business marche bien et y a pas de faux coups... Bon, heu... je suis prêt à entendre ce que tu as à dire. OK ?...

— Ça tient en un seul mot : Patty.

— Quoi ? Je pige pas...

— Continue comme ça et tes affaires vont s'arranger, assura l'indésirable visiteur. Je répète une seule fois : Patricia Moorehead. Donne-moi vite une réponse.

Freddy n'avait pas encore réussi à apercevoir les yeux de l'intrus qui paraissait continuellement fixer un point imaginaire sur la table encombrée de papiers gras et de cendriers remplis de mégots. Il

commençait à se trouver sérieusement mal à l'aise en même temps qu'une rage indéfinissable s'insinuait en lui. Il se composa un visage avenant, posa ses coudes devant lui et dit d'une voix rocailleuse :

— D'accord... C'est cette gonzesse, hein ? Y a un problème ?

— Un gros problème. Et t'es dedans jusqu'à la gorge. Quelqu'un a fait une gaffe.

— Qu'est-ce que j'en ai à foutre, moi ? coassa le maquereau. On m'a filé la nana, j'ai vu que c'est une bonne occase et c'est tout, merde. J'y peux rien s'il y a un os.

— Je veux jeter un coup d'œil sur la fille. C'est pour une identification. Il se peut que tout retombe à plat, ensuite, mais on a des craintes à son sujet.

— Ouais... S'il n'y a que ça... Dis, heu, t'as une recommandation ?

Le grand type assis sur la table eut un geste imperceptible de la main. Brusquement, Freddy l'Antillais considéra d'un regard incrédule le sinistre flingue muni d'un silencieux qui était dirigé sur son front.

— C'est ça, ma recommandation. Tu as cinq secondes. Ensuite, je quitterai cette piaule dégueulasse et tu auras cessé de répondre à côté des questions. D'accord ?

Le métis retint son souffle. Il se gonfla dubitativement les joues puis déclara d'un ton un peu trop étudié :

— Ça va !... On va pas faire des histoires pour une connasse, non ? Si tu veux vérifier que tout est régulier, va jeter un coup d'œil au Negresco.

— Qu'est-ce que c'est ?

— C'est là qu'on entraîne les chevaux de course. On les assouplit, quoi ! Tu comprends pas ?

— Aide-moi un peu.

— Je vais te faire un plan, ricana Freddy en projetant soudainement sa pogne immense vers la gorge de son visiteur.

Il avait calculé son coup depuis un certain temps. Il était sûr de son fait. Pourtant, sa main ne rencontra que le vide, exactement comme s'il n'avait eu devant lui qu'une image virtuelle de ce grand type trop décontracté. Pourtant, il eut la preuve qu'il ne s'agissait nullement d'un fantôme quand il sentit son poignet enserré dans un étau et qu'une plainte rauque fusa involontairement de ses grosses lèvres tordues par la douleur. Son avant-bras rencontra un cendrier qui se renversa, éparpillant son contenu sur la table.

— L'adresse, Freddy !

L'étreinte se relâcha légèrement. L'Antillais jura, les yeux injectés de sang, puis il accrocha pour la première fois le regard du fumier qui l'observait avec un détachement inhumain et ce fut comme s'il avait reçu une décharge électrique. Sa pomme d'Adam monta et descendit. Il débita mécaniquement quelques mots, un nom de rue et un numéro.

L'étau se relâcha. Un coup d'œil par en dessous lui apprit que le flingue était à présent tenu simplement à bout de bras, le canon dirigé vers le plancher. Le con ! La boîte en carton ne contenait pas que des billets ; le Colt .45 qui y était planqué n'attendait qu'un geste rapide pour servir. Un réflexe éduqué, un mouvement maintes fois répété. Les doigts d'étrangleur du métis se refermèrent avec une coordination parfaite sur la crosse de l'arme qu'il fit jaillir avec un sourire de soudaine jouissance. Un dixième de seconde plus tard, son sourire grimaçant fut pulvérisé par l'impact d'une balle parabellum presque silencieuse, à part un léger chuintement rauque au départ du coup de feu.

Le visage vérolé de Freddy l'Antillais se fissura, ses yeux s'agrandirent démesurément et un flot de sang lui jaillit par le nez tandis qu'il s'inclinait lentement en arrière pour finalement s'écraser avec un bruit flasque sur le parquet.

Bolan glissa le Beretta encore fumant dans son holster d'épaule, rafla l'argent éparpillé sur la table et jeta dans une corbeille à papier un objet métallique de la taille d'un bouchon de champagne. Il y eut une petite déflagration, une longue flamme rapide et un débordement d'étincelles. De multiples et minuscules particules de phosphore s'accrochèrent au mobilier rudimentaire, s'y incrustant sous l'effet d'une température de plusieurs centaines de degrés. De hautes flammes commençaient déjà à ronfler quand Bolan quitta la pièce misérable. Il franchit l'arrière-salle, s'inséra entre des consommateurs – des Noirs pour la plupart – dont certains le regardèrent avec haine et envie.

Le coup d'envoi était donné. La balle allait passer dans l'autre camp, mais il n'y avait pas d'encouragements à attendre. Seulement des cris de douleur et des hurlements d'agonie.

CHAPITRE VI

Il faisait chaud dans Paris. Des touristes se promenaient en bras de chemise dans les rues, certains déambulaient en short, d'autres dans des tenues chamarrées en une foule multicolore et grouillante. À l'approche du boulevard Barbès, la faune subissait d'un seul coup un changement d'aspect radical. Des visages bronzés et souvent moustachus constituaient une sorte de vague houleuse qui semblait s'étendre à l'infini ; des djellabas se pressaient les unes contre les autres.

Rosario Blancanales s'écarta pour laisser passer une énorme femme enturbannée qui portait un enfant en bas âge et en traînait un second par la main. Il revint se placer à côté de Bolan et fit une remarque :

— Je croyais que nous battions tous les records avec nos ghettos de Harlem et celui de Houston, mais ça, j'ai encore jamais vu ! Les Français ont du bol, ils n'ont pas besoin d'un billet d'avion pour voir l'Afrique.

Ils portaient chacun un sac en plastique à l'enseigne de « Tati », un grand magasin du quartier, dont le contenu n'avait cependant rien à voir avec les achats qu'on eût pu s'attendre à y trouver. Tous deux étaient vêtus de la même façon : jeans, chemisette sport et blouson. Les objets qu'ils avaient entassés dans leurs poches pesaient lourd et déformaient quelque peu l'étoffe.

— Il paraît que les flics n'ont même plus le droit de faire des rondes dans le quartier, dit Blancanales qui s'était renseigné pendant qu'il attendait son ami. Il y a quelques mois, les Arabes contrôlaient encore tout le coin, maintenant, ce sont les Noirs qui ont la main sur la moitié du territoire. Le bistrotier que j'ai questionné m'a parlé de la situation locale. D'après lui, c'est la super-merde. Les Français sont en train de se faire coloniser. Beaucoup d'entre eux ont voté pour les socialo-communistes en 1981 et ils s'aperçoivent seulement maintenant qu'ils auraient mieux fait de se servir de leurs bulletins de vote comme papier toilette... Tu sais, ça ne m'étonnerait pas que les *amici* aient eu la partie belle pour s'incruster tranquillement dans ce pays. Tu as une idée de ce qu'ils magouillent ?

— La même chose que chez nous, répondit distraitement Bolan en scrutant les façades lépreuses des immeubles. Un pays en difficulté devient immanquablement pour eux un lieu de prédilection pour leur pique-nique gargantuesque.

— La came, la prostitution, le racket et la corruption, énuméra Blancanales d'un air dégoûté.

— Je crois que ça va encore plus loin. Le terrain s'y prête.

Ils ralentirent à l'approche d'un immeuble aux murs constellés de graffitis obscènes et d'inscriptions en arabe. Une cohorte d'hommes de tous âges s'échelonnait sur le trottoir jusque dans l'entrée de la bâtisse.

— Tous ces mecs colorés font la queue jusque dans les étages, expliqua Blancanales. Les filles qui sont à l'intérieur vont jusqu'à faire plus de cent passes par jour. C'est ce qu'on appelle l'abattage.

Le regard de Bolan se durcit imperceptiblement. Un peu plus loin, ils rencontrèrent une autre file semblable, puis une autre encore en s'engageant dans la rue de la Goutte d'Or. Blancanales fit une grimace écoeurée.

— Quand j'étais môme, on m'a appris à l'école qu'à une certaine époque il y avait à Paris un quartier qu'on avait baptisé la Cour des Miracles. Je me demande si ça ressemblait à ça !...

Un peu de lumière filtrant de bars ou de cafés sordides éclairait la rue, suffisamment pour voir où l'on mettait les pieds et distinguer l'étrange faune qui défilait sans but apparent sur la chaussée et les trottoirs.

Quelques pas supplémentaires les amenèrent devant un porche décrépi. Un Arabe en haillons assis sur le trottoir expédia un crachat franchement ignoble qui atterrit à quelques centimètres des pieds de Bolan.

Le couloir d'accès à l'immeuble ressemblait à une bouche d'égout et sentait l'urine. Un escalier en bois jonché de papiers gras et de boîtes de conserve vides terminait le couloir.

— Tiens-toi en planque et préviens Gadgets que nous sommes sur place, souffla l'Exécuteur avant de s'élancer dans l'escalier.

Politicien continua d'avancer vers le fond du passage obscur et sortit de son blouson un mini-transceiver radio en modulation de fréquence. Bolan avait déjà disparu. Il déboucha sur le palier du premier étage pour se trouver presque nez à nez avec un Noir d'une maigreur squelettique qui étendit les bras pour lui barrer le passage.

— Qu'est-ce que tu cherches, cousin ? grinça-t-il avec un sourire qui lui transforma la bouche en une sorte d'orchidée vénéneuse.

— Casse-toi, fit Bolan sur le même ton vulgaire.

L'instant d'après, un couteau à cran d'arrêt scintilla dans la main de l'Africain. Il eut à peine le temps d'entrevoir la gueule du Beretta qui émit un soupir perfide et lui fit éclater la boîte crânienne. Bolan enjamba le corps pour ouvrir la seule porte visible sur le palier. Il pénétra dans une entrée malodorante, poussa une seconde porte qui lui donna accès à une pièce où flottait une odeur de cannabis. Une lampe de chevet sans abat-jour éclairait misérablement les lieux dans lesquels plusieurs matelas avaient été disposés en vrac. Un Noir se

tenait assis à califourchon sur une chaise et fumait un joint tandis qu'un autre était couché sur une fille rousse et la besognait sauvagement. La fille gémissait mais ses gémissements ne pouvaient, en aucun, cas s'apparenter à ceux procurés par le plaisir. Bolan vit dans la clarté anémique que ses joues étaient humides, elle portait des hématomes sur les bras et du sang coagulé lui maculait le front.

En apercevant Bolan, le type assis se leva d'un bond et plongea la main sous son blouson. Il n'eut pas le temps de saisir son arme, une balle chemisée de cuivre l'atteignit à la mâchoire et ressortit par sa nuque, le projetant sur le côté en une pirouette grotesque. Son congénère fit un bond de carpe et plongea à plusieurs mètres de là en direction de ses vêtements éparpillés sur le parquet crasseux. La seconde balle vomie par le Beretta le cueillit à la nuque et le cloua au sol. La fille s'était redressée sur ses coudes et lançait un regard effrayé en arc de cercle. Bolan lui adressa un sourire rassurant.

— Êtes-vous en état de marcher ? questionna-t-il.

Elle hocha affirmativement la tête, cherchant à comprendre la situation.

— Je suppose que vous n'êtes pas ici de votre plein gré ?

Nouveau mouvement de tête, négatif cette fois.

— Enfilez en vitesse le pantalon et la chemise de ce type, indiqua-t-il en désignant les habits près du cadavre. Magnez-vous.

Avec des mouvements encore mal assurés, elle se redressa et alla rafler les habits. Tandis qu'elle passait le pantalon trop grand pour elle, Bolan lui plaça une photographie sous le nez :

— Avez-vous déjà vu cette personne ?

L'épreuve représentait une jeune blonde souriante en train de chanter devant un micro et s'accompagnant avec une guitare. La rousse se passa la main sur les yeux, étouffa un petit sanglot, puis bredouilla :

— Je... je crois bien, oui. C'est Patty ?

— Est-elle dans cette maison ?

— Si c'est bien Patty, elle est au troisième étage, sous le toit. Oui, je pense que c'est elle, elle m'a dit qu'elle chantait... C'est une Américaine ?...

— Exact, répliqua Bolan.

— Vous allez nous faire sortir d'ici ?... Je veux dire toutes les filles ?...

— Combien êtes-vous ?

— Cinq.

Bolan étouffa un juron. Il n'avait pas prévu cette complication.

— Et combien de types dans la baraque ?

— Eh bien... J'en ai vu défiler plus d'une douzaine, mais je crois qu'il n'y en a que cinq ou six en permanence.

Elle venait de passer le blouson sur ses épaules et se baissait pour faire un revers aux jambes trop longues du pantalon. Bolan sortit son transeiver et appuya sur le bouton d'émission :

— *Politicien ?*

— *Tout est calme en bas*, répliqua la voix de Blancanales.

— Envoie le top à Gadgets, qu'il rapplique immédiatement. Qu'il prenne l'Estafette.

— *Situation ?*

— C'est bien la cible, mais j'ai un surplus sur les bras. Interdis l'accès et intercepte tout ce qui pourrait descendre et qui ne serait pas conforme. Définitivement. Vu ?

— *Pigé. Pas d'avertissement.*

— Tiens-toi prêt à larguer les fumigènes. *Over.*

— *Over*, renvoya la voix de Blancanales.

Bolan s'adressa à la fille rousse :

— Restez ici et tenez-vous prête, je vous récupère dans quelques instants.

Sans plus attendre, il quitta la pièce sordide et se lança dans l'escalier branlant. La bâtisse était un petit immeuble de conception ancienne. La porte de droite sur le palier du second desservait ce qui avait été jadis un studio avec cuisine et salle de bains et qu'on avait transformé en dépôt de marchandises de toutes sortes : téléviseurs, transistors, vêtements d'hommes et de femmes, manteaux de fourrures... Vraisemblablement le produit de « casses » ou de vol à la tire dans les voitures, destiné à être revendu au « marché aux voleurs » sous le métro aérien du boulevard Barbès.

Bolan ressortit et enfonça carrément la porte opposée d'un coup de pied qui arracha le battant à ses gonds. Le type qui se trouvait assis à même le sol dans l'entrée, un Noir massif au faciès de bouledogue, eut à peine le temps de tourner la tête et reçut un projectile qui lui entra sous le nez, transformant son visage en un horrible masque sanguinolent. Alerté par le fracas, un congénère apparut deux secondes après, un gros revolver au poing. L'Exécuteur ne lui laissa pas le temps de s'en servir. Il replia deux fois son index sur la détente du Beretta, truffant le visage stupéfait qui se disloqua comme sous l'effet de deux coups de marteau.

Bolan enjamba le cadavre, pénétra dans une pièce vide, puis dans une autre dans laquelle trois filles vêtues simplement de slips et de soutien-gorge s'étaient subitement redressées et le dévisageaient craintivement. Un seau hygiénique trônait dans un angle, des épiluchures d'oranges et de bananes jonchaient le sol, à côté de gobelets en plastique usagés. Comme au premier étage, des paillasses avaient été disposées à même le sol et il régnait également dans les lieux une odeur écœurante de cannabis.

— Essayez de vous mettre en vitesse quelque chose sur les fesses et attendez mon signal, leur lança-t-il. Je vous emmène.

Il entendit quelques exclamations stupéfaites pendant qu'il retournait sur le palier, gravit quatre à quatre les marches jusqu'au dernier étage. Une porte grande ouverte sur un taudis vide de toute présence humaine voisinait avec une seconde, fermée à clé, celle-là. Il la fit sauter et rejeta le battant devant lui.

Accroupie dans un angle de la pièce, une fille blonde complètement nue le regardait à travers le rideau de ses cheveux qui lui retombaient partiellement sur le visage. Elle poussa un petit cri en apercevant le Beretta et tenta naïvement de se protéger avec son avant-bras.

— Patricia Moorehead ? questionna Bolan.

Elle resta une seconde immobile, comme statufiée, puis rejeta ses cheveux en arrière et le fixa timidement. Il la reconnut aussitôt malgré les larges cernes de ses yeux et l'ecchymose qui lui marbraient une joue.

— N'ayez aucune crainte, Miss. On va quitter cette baraque.

Il avait parlé en anglais.

— Vous êtes... vous êtes... balbutia-t-elle.

— Un ami. Suivez-moi.

La prenant par un poignet, il la tira derrière lui jusqu'au second étage où les autres filles gesticulaient sur le palier en se partageant des vêtements arrachés à leurs geôliers.

— Tout le monde en bas ! annonça-t-il en prenant lui-même la tête de la petite troupe.

Au passage, il récupéra la rousse, descendit au rez-de-chaussée. Blancanales avait pris position dans le couloir, au niveau du porche, un P.M. Mini-Uzi dirigé vers la sortie. Il jeta un rapide coup d'œil en direction du groupe et lança :

— Gadgets vient de s'annoncer en amorce de la rue. Tout est propre, là-haut ?

Bolan hocha la tête.

— Fais-les embarquer aussitôt et ouvre l'œil, on peut s'attendre à des réactions.

Puis il repartit en courant vers le premier étage, dégoupilla deux grenades incendiaires puisées dans son sac en plastique et les expédia dans l'appartement délabré. Le second, puis le troisième niveau subirent le même sort. Enfin, il dévala les escaliers, arriva en trombe dans le couloir de plain-pied et lança :

— Y a le feu dans la taule ! Gueulez tout ce que vous pouvez !

Au même instant, ils entendirent un crissement de pneus dans la rue. Les filles se mirent à crier à pleins poumons et Bolan les poussa vers la sortie. Blancanales avait déjà pris position à l'arrière de l'Estafette dont il déverrouillait la double porte pour ensuite se tenir sur la défensive.

— Sautez dans cette caisse ! ordonna-t-il.

Au-dessus d'eux, des flammes accompagnées d'un grand dégagement de fumée commençaient à passer entre les barreaux d'acier qui garnissaient chaque fenêtre de l'immeuble.

Des exclamations jaillirent de divers points de la rue. Des visages se levèrent et des bras pointèrent en direction de l'incendie. Sur le trottoir opposé, la porte d'un bar à peine éclairé s'ouvrit brutalement, laissant apparaître deux silhouettes qui brandirent des revolvers. Blancanales leur envoya une giclée du Mini-Uzi qui les rejeta en arrière en les faisant tressauter.

— Attention ! hurla-t-il à l'intention de l'Exécuteur qui aperçut un type en train de courir dans leur direction, suivi par deux autres qui longeaient une façade.

Tous trois étaient armés et le premier tenait un riot-gun. Dès sa sortie de l'immeuble, Bolan avait troqué le Beretta silencieux contre son immense AutoMag. Il en pointa le canon en un réflexe rapide et pressa la détente ultrasensible. La grosse pièce se cabra violemment dans son poing. Au tonnerre du coup de feu correspondit l'abolement du riot-gun qui crachait ses chevrotines vers le ciel. La tête de l'assaillant n'existait pratiquement plus, à part le bas de sa mâchoire. La partie arrière de son crâne lui pendait sur la nuque. Le type avait eu un spasme de contraction nerveuse qui lui avait crispé le doigt sur la détente. Dans un horrible spectacle, il tournoya sur lui-même, le riot-gun toujours en main, et un second coup partit, pulvérisant une fenêtre.

Déjà, l'AutoMag avait vomi un second message de mort tonitruant, cassant en deux la silhouette d'un Noir qui s'élançait en hurlant et en tirant devant lui d'une façon désordonnée. Il s'effondra sur la chaussée, la gorge ouverte et libérant un gros bouillonnement de sang à l'instant où le dernier comparse recevait son compte sous forme de deux projectiles de .44 magnum qui lui arrachèrent une partie de la poitrine au niveau du cœur.

— *Go !* fit Bolan en balançant coup sur coup trois grenades fumigènes sur l'arrière de leur position.

Blancanales s'engouffra entre les portières qu'il referma vivement derrière lui, tandis que Bolan prenait place sur le siège passager avant.

Herman Schwarz embraya en faisant hurler le moteur. L'estafette démarra dans une secousse et un long crissement de pneus, cependant qu'un rideau de fumée opaque se développait en hauteur, rendant la rue brusquement impraticable.

Dans la carlingue, les filles s'étaient instinctivement assises à même le plancher et demeuraient silencieuses.

Soudainement, Schwarz aperçut une voiture qui venait de crever le rideau de fumée et accélérât dans leur direction. Un bras armé sortit

par une portière.

— Gaffe ! cria-t-il en brisant une vitre arrière avec le canon du Mini-Uzi qu'il pointa aussitôt après.

Quelque chose martela la carrosserie, faisant pousser un petit cri aigu à une fille simplement vêtue d'une chemise d'homme nouée autour de sa taille. Le Mini-Uzi entra en scène, crachotant par petites rafales et faisant éclater le pare-brise du véhicule adverse qui commença à louvoyer sur la chaussée. Des piétons enturbannés ou en djellabas couraient en tous sens, se heurtaient les uns les autres ou se piétinaient. Une dernière rafale du P.M. dut toucher mortellement le conducteur car son véhicule décrivit une violente embardée, accrocha la devanture d'un marchand de légumes et se retourna sur le toit.

Devant l'Estafette, la foule qui avait été compacte quelques instants plus tôt se désagrégeait sous l'effet du vacarme des coups de feu et du klaxon que Schwarz avait bloqué.

— Cramponnez-vous ! lança-t-il avant de tourner brusquement à angle droit dans une rue plus large et moins encombrée.

Bolan en nota le nom : rue Stephenson. Cette voie correspondait au plan de repli qu'ils avaient envisagé. Quelques secondes plus tard, l'Estafette vira à droite dans la rue J. F.-Lépine et Gadgets ralentit pour aborder la rue Marx- Dormoy dans laquelle il maintint une allure régulière et calme.

— Pschaw ! souffla bruyamment Blancanales. On peut pas dire que tout a baigné dans l'huile, hein, Mack ? Un vrai nid de vipères. Je parie que la plupart de ces mecs sont drogués à mort. Vous avez vu comment ils nous fonçaient dessus sans même s'imaginer qu'on pouvait leur faire facilement sauter le caisson ?...

Bolan se ficha une cigarette entre les lèvres, l'alluma et dit :

— Je pense qu'on a été un peu tangents sur ce coup. J'avoue que je ne m'attendais pas à une réaction aussi dure... Gadgets, envoie-moi la petite.

Blancanales fit lever Patricia Moorehead et l'aida à s'approcher de la cabine avant.

— Comment vous sentez-vous, miss Moorehead ? demanda Bolan en se retournant pour l'examiner.

Elle esquissa une ombre de sourire.

— Comment pensez-vous que je puisse me sentir après ce qu'on m'a fait ? renvoya-t-elle presque agressivement.

— On en discutera plus tard. Pour l'instant, vous restez avec nous, on va laisser vos copines devant un commissariat.

— Vous ne pouvez pas faire ça, il y a des maquereaux parmi les flics. Vous ne connaissez donc pas les méthodes de ces ordures ?

— Avez-vous une meilleure idée ?

— Aucune d'elles n'a de papiers d'identité. On nous a tout pris,

même nos fringues. Est-ce que vous, vous avez une meilleure idée, monsieur le justicier ?

Elle avança le bras et lui arracha presque la cigarette des mains pour en tirer une interminable bouffée. Puis elle grimaça, lui souffla la fumée au visage et lança avec hargne :

— Ça vous est facile de les larguer ! Vous croyez que Paris est une ville où l'on s'attendrit sur une armée de nanas débarquant en pleine rue, à moitié à poil, sans un rond et avec des bleus un peu partout. Surtout quand on s'apercevra qu'elles puent le nègre à plein nez ! Qu'est-ce que vous croyez que les flics diront ?... Allez vous rhabiller avant de repartir au tapin...

— Ce n'est pas la peine de faire une crise de nerfs, coupa Bolan. Et la vulgarité ne vous arrange pas.

Il regarda Blancanales qui s'était appuyé contre le dossier de Schwarz.

— Qu'est-ce que tu en dis, Politicien ?

— Elle a partiellement raison. Ces filles risquent de se retrouver dans une sale situation et elles ne pourront certainement pas prouver qu'elles ont été séquestrées. Ce quartier pourri est un cas très spécial. Même si les flics organisaient une descente sur les lieux, ce qui est bien improbable, ils ne pourraient pas obtenir le plus petit témoignage. Par contre... on pourrait les déposer au siège local d'Amnesty International.

Schwarz s'engagea dans une rue transversale et hocha la tête.

— C'est aussi mon avis, Mack. Ces gosses seront mieux là que partout ailleurs. Il y a un service spécial de recherches qui pourra leur obtenir de nouveaux papiers d'identité et obliger les autorités à ouvrir une enquête.

— OK, accepta Bolan. Gadgets, tu te charges de les accompagner. Politicien et moi, on continue.

— Dites... C'est mon père qui vous a prévenus ? intervint Patricia Moorehead. Vous êtes des flics américains ?

— Affirmatif en ce qui concerne votre père, confirma Bolan. Mais nous ne sommes pas exactement des flics.

Blancanales émit un petit rire. La jeune fille voulut poser une autre question, mais Schwarz fit stopper l'Estafette derrière un véhicule Range Rover à l'arrêt le long du trottoir. Bolan sauta à terre et fit sortir la jeune fille qu'il conduisit tout de suite dans le véhicule tout terrain. Il la fit asseoir à l'arrière, prit place au volant pendant que Blancanales s'asseyait à côté de lui.

Il était à peine minuit. Il fallait placer la fille en lieu sûr, vérifier les renseignements et les axes opérationnels, puis continuer d'intoxiquer l'adversaire.

CHAPITRE VII

Dès leur arrivée à Paris, Rosario Blancanales avait loué trois chambres dans un hôtel du quartier Montparnasse. Ils y étaient arrivés depuis dix minutes. Les deux hommes discutaient dans la chambre de Bolan ; Patricia Moorehead avait immédiatement demandé à prendre un bain et l'on percevait parfois un bruit d'eau derrière la porte de communication.

— J'ai peur qu'elle ait une sale réaction, après ce qui lui est arrivé, commenta Blancanales.

Bolan se laissa aller dans un fauteuil près du téléphone et s'étira.

— D'autant plus qu'elle a déjà eu des complications, ajouta-t-il en se tapotant doucement la nuque. Faudra la surveiller, Politicien.

Il tendit la main vers l'appareil, décrocha le combiné et demanda à la réception une communication longue distance. On le rappela trois minutes plus tard.

— Vous avez Washington en ligne, annonça la standardiste.

Aussitôt après, une voix amie passa dans l'écouteur.

— Salut, Léo, dit Bolan dont le Visage s'éclaira. Tu as eu mes renseignements ?

À une époque relativement lointaine, Léo Turrin avait été un agent double, à la fois important mafioso et flic fédéral. Hal Brognola avait dû le retirer du circuit à l'extrême limite de sa couverture officieuse, alors que Léo se considérait déjà comme un homme mort. Peu de temps auparavant, sentant venir le danger, il avait lui-même mis en place un fédé dans les rangs de la mafia. Un agent qui continuait de renseigner occultement le FBI et dont seuls Turrin et Brognola connaissaient l'identité. L'homme était bien placé, il était devenu une sorte de *consigliere* d'un des nouveaux *capi* siégeant à la Commissione.

— Je me demandais quand tu allais m'appeler, fit Turrin. Et je commençais à me faire des cheveux blancs...

— J'étais assez occupé..

— Je m'en doute. Bon, tu es prêt à m'écouter ?... Ce ne sont que des bruits, des paroles entendues dans les couloirs du grand immeuble à Manhattan, mais c'est plutôt inquiétant.

— Je t'écoute.

— Je suppose que tu as déjà mis le doigt sur une filière classique ? Prostitution avec éventuellement traite des blanches, drogue et le reste...

— Exact.

— Tout est bien contrôlé à partir d'ici. Ils ont une sorte

d'association en bas de l'échelle avec des Noirs. Des Antillais, des Ougandais et aussi quelques Arabes. C'est de la magouille latino-africaine, quoi... On pourrait penser qu'ils ont étendu une simple ramification en France pour augmenter leur pécule tout en se débarrassant de produits indésirables. Tu me suis ?

— Continue, fit Bolan.

— Seulement, il n'y a pas que ça. Cette filière a été mise en place pour constituer une tête de pont en vue de faire passer la grosse combine. Ils ont commencé par déléguer des petits cheffillons de rien du tout en leur promettant des territoires rentables. Ensuite, les types importants, les vrais, ont emprunté la filière pour s'établir sur place.

— Tu as une idée de la combine ?

— Assez, oui, bien que ce ne soit toujours que des bruits. Mais ça commence à me faire peur pour toi, Mack. Tu es en ce moment sur un terrain difficile et que tu ne connais pas.

— Explique-toi.

— Ici, on parle à mots couverts du grand projet européen. Ils lui ont même donné un code secret. Mon contact a prononcé le mot : « Force Dix ». D'après diverses conversations entendues, il s'agirait d'un projet d'implantation des *amici* en Europe. Mais pas uniquement dans leur système habituel.

— Tu veux parler de gros pognon ? questionna Bolan.

— Je préfère le terme *économie*. Economie internationale et aussi politique.

— Noyautage ?

— Tu connais leurs méthodes. Corruption, chantage, menaces et le toutim...

— Quelle cote accordes-tu à ces informations ?

— Je te l'ai dit, les renseignements par eux-mêmes sont éparpillés, mais je peux faire un recoupement et ça cadre assez bien avec les idées qu'avaient les vieux sur la colonisation des pays du Tiers-Monde.

— Ici, ce n'est ni l'Asie ni l'Afrique, bien qu'on pourrait croire le contraire en déambulant dans cette ville.

Bolan alluma une cigarette tout en continuant d'écouter son ami de Washington.

— Écoute, Mack, je ne crois pas me tromper en pensant que le projet a été repris à un niveau supérieur par les jeunes loups de l'actuelle génération. Pense à la façon dont sont actuellement gouvernés et administrés les pays modernes. La plupart des données économiques sont transmises et stockées par des systèmes informatiques et pratiquement n'importe qui au courant de la chose peut y avoir accès. On peut donc connaître les faiblesses d'un pays et à partir de là les retourner à son avantage quand on a suffisamment d'argent pour le faire. Et du côté où tu es, c'est en ce moment la

grande patauge. J'en ai discuté avec Hal tout à l'heure, l'Europe des Dix n'arrive pas à s'entendre. La Grande-Bretagne est plus ou moins mise au rancart, l'Espagne et le Portugal gueulent qu'ils veulent entrer dans la Communauté, les autres membres tournent le dos et se tirent mutuellement dans les pattes. Et que dire de la France qui prétend être le leader de la Communauté européenne alors que son système économique part en miettes, que ses caisses sont super-vides et que personne ne croit plus en rien ?...

— Tu ne me dis rien que je ne connais déjà, Léo. Où veux-tu en venir exactement ?

— Je crois que c'est en France que tout va démarrer. C'est par là qu'ils ont commencé à s'infiltrer.

— Tu parles toujours de *Force Dix* ?

— Oui, bien sûr.

— Comme les dix pays de la Communauté, hein ?

— Il y a une corrélation certaine.

— Je m'attendais à peu près à ce que tu viens de me dire, commenta Bolan. J'avais ressenti qu'il y avait deux clans.

— Deux clans dont l'un s'est servi de l'autre pour se développer ensuite.

— La classique tête de pont. Oui. C'est comme ça que font les fourmis pour franchir un ruisseau et s'attaquer au pique-nique des campeurs.

Turrin laissa passer quelques secondes avant de répliquer. Puis :

— Je parie que je viens de deviner ce que tu penses. Ton crâne fait un bruit d'enfer sur la ligne.

Bolan eut un petit rire :

— Ça pourrait être amusant d'utiliser la situation.

— Amusant ? Tu veux dire que c'est de la démence ! Je t'en ai parlé, Mack, tu n'es pas sur ton territoire.

— Eux non plus.

— Mais ils y sont depuis plus longtemps et ils sont déjà nombreux.

— Mais j'ai l'avantage de la surprise. Personne n'est censé savoir que je suis sur place.

— Tu parles ! Non seulement ils t'ont raté dans le Massachusetts, mais tu as mis sur la touche tous ceux qui t'attendaient. Ils ne sont pas complètement débiles, ils vont comprendre que tu es en train de remonter la filière.

— Pas forcément, objecta Bolan. J'ai fait ce qu'il fallait avant de partir pour qu'ils pensent le contraire. Je ne peux pas tout t'expliquer maintenant.

— Bon. Je veux bien croire que tu as pris tes précautions, mais fais vachement gaffe, bon Dieu. Ce qu'ils sont en train de concocter est un très, très gros morceau. Ils doivent se tenir sur le qui-vive avec le

système nerveux en pleine surexcitation.

— C'est bien ce que j'espère, Léo.

— T'es complètement givré.

— C'est pas nouveau.

— Oui, bien sûr.

Turrin marqua une nouvelle pause avant de reprendre :

— Qu'est-ce que je peux faire de mon côté ?

— Accréditer discrètement ma présence du côté de Washington. À moins que ce soit dangereux pour ton contact.

— Non, je-pense que quelques allusions passeront sans risque. Il sait comment¹ s'y prendre. C'est tout ?

— Parle-moi encore du premier groupe arrivé sur place ?

— Du menu fretin, à part quelques noms qui ont circulé durant les dernières réunions du Grand Conseil.

— Est-ce que *Rosa* évoque quelque chose pour toi ?

— Attends. Euh... Walt Rosa ?

— Oui.

— Je vais demander confirmation, mais si je ne me trompe pas, c'est un des premiers à être partis là-bas. À priori, ce n'est pas un imbécile, bien qu'il ait toujours eu une position moyenne dans l'organisation. Malheureusement, je n'ai pas d'autres renseignements à te communiquer au sujet du clan numéro un. Par contre, ça doit t'intéresser de savoir qui sont les deux meneurs de jeu de Force Dix.

— Je croyais que tu me l'avais déjà dit, plaisanta Bolan.

Il écrasa sa cigarette dans un cendrier et tendit la main pour saisir la boîte de bière que Blancanales venait de sortir du mini-bar.

Turrin laissa filtrer deux noms dans l'écouteur :

— Giovanni Minotte et Ricky Bassano.

— J'ai entendu parler du dernier.

— C'est un des chouchous du Grand Conseil, un poulain sur lequel on mise beaucoup d'argent. Quant à l'autre, il a été mis en place à cause de sa parenté avec un certain autre Minotte dont tu t'es personnellement occupé. Tu te souviens ?

— Très bien, acquiesça Bolan.

— En fait, c'est son fils. Une reconnaissance de la Commissione, en quelque sorte. Maintenant, une dernière information, sous toute réserve... Je crois que ça se passe dans le sud de la France. Je vais tenter d'avoir plus de précisions. Où pourrai-je te joindre ?

— C'est moi qui te rappellerai, Léo. Je pense que je vais devoir beaucoup bouger.

— Ça non plus, c'est pas tellement nouveau. Heu... tu es seul ?

— Pol et Gadgets sont avec moi.

— Dis-leur de ma part qu'ils te bordent bien dans ton lit, on dit que dans le coin où tu es les nuits sont fraîches.

— J'ai de quoi les réchauffer, sourit Bolan.

— Bon. Je vais te laisser, Stricker. Je pense avoir tes renseignements dans un délai de deux ou trois heures maxi. Au cas où j'aurais été obligé de m'absenter, contacte Hal, il saura à tout moment où me joindre. *Ciao...*

— *Ciao.*

Bolan raccrocha. Il but quelques gorgées de bière à même la boîte. Blancanales s'assit en face de lui sur un grand canapé.

— Il t'a dit ce que tu voulais entendre ? questionna-t-il.

— Dans une certaine mesure, oui. Ça confirme l'idée d'une occupation mixte du territoire.

— Et tu penses qu'on pourrait leur fabriquer un schisme ?

— C'est pas gagné d'avance, mais je vais essayer.

— Tu veux dire que *nous* allons essayer...

— Je vous ai fait prendre suffisamment de risques à la Goutte d'Or, à toi et à Gadgets. Il était seulement question d'une assistance technique au départ.

— Qu'est-ce qui te fait croire que ça ne nous amuse pas de prendre notre part de risques ?

Blancanales liquida sa boîte de bière, l'écrasa ensuite d'une main et l'expédia avec précision dans une corbeille, trois mètres plus loin.

— Tu oublies Toni, fit valoir Bolan.

— Ma sœur n'a rien à voir dans mes affaires personnelles. Elle a besoin de faire sa vie de son côté et moi du mien. Gadgets pense comme moi.

Bolan soupira, se leva et fit quelques pas dans la chambre.

Trois coups brefs furent frappés à la porte. Blancanales alla ouvrir. C'était Herman Schwarz.

— Ça y est, j'ai largué la cargaison, annonça-t-il. C'est une bonne femme sympa qui s'occupe de l'antenne locale d'Amnesty. Si vous aviez vu sa tête quand je lui ai amené les filles ! Elle a cru tout d'abord qu'on venait de faire une bringue à tout casser. Tout va s'arranger... J'ai discuté un peu avec ces mômes pendant le trajet. Deux sont américaines, elles ont été orientées dans ce coup depuis Boston. Tu sais par qui, Mack ?

— Deep Water ?

— Ouais. Et aussi par un autre type, Walt Rosa qui était avec lui. Ils les ont sorties un soir, ils se sont montrés charmants et leur ont donné l'adresse d'un copain à eux à Paris, un certain Andy Jackson qui travaille soi-disant dans le show-business. Elles sont comédiennes et se préparaient à passer quelques jours de vacances en France.

Schwarz tendit à Bolan un papier avec une inscription, et commenta :

— L'adresse de Jackson.

Bolan jeta un coup d'œil sur le papier, puis parut penser à autre chose.

— C'est pas tout, compléta Schwarz. D'après l'une de ces deux filles, Rosa serait actuellement à Paris. Elle l'a vu en grande discussion avec Jackson et Freddy l'Antillais dans la baraque où on les a récupérées. À mon avis, c'est plus qu'un point de départ. Qu'est-ce que tu en penses, Mack ?

— Qu'on va sans doute pouvoir aller plus vite que prévu.

— Stricker veut nous tenir en dehors du coup, intervint Blancanales. Il craint qu'on prenne froid.

— Mack n'est pas capable de nous faire ça. Hein, Pol ? Dis-lui qu'on ne prendra pas de risques idiots.

Le sourire qui s'était dessiné sur le visage de Schwarz s'était figé dans une moue d'incertitude.

— Les deux autres filles ? questionna Bolan en ignorant la question.

— Une Espagnole de Madrid et une petite Portugaise, également en vacances. Elles se sont gentiment fait tomber dessus par des rabatteurs de Jackson. Au fait, où est la fille Moorehead ?

Blancanales désigna la porte de la salle de bains.

— Elle essaye d'ôter de son corps une sale odeur de poisson.

Il y eut un bruit de ruissellement d'eau puis celui d'une baignoire en train de se vider.

— Bon, décida Blancanales, on devrait laisser Stricker seul avec ses pensées. Peut-être qu'il parviendra à de meilleures résolutions en ce qui nous concerne.

Schwarz alla ouvrir la porte palière, la maintint pour laisser passer Politicien.

— Si tu as besoin de nous, on sera en train de pousser un roupillon à côté, fit-il avec un clin d'œil en sortant.

La porte d'entrée se referma à l'instant où s'ouvrait celle de la salle d'eau. Patricia Moorehead fit son apparition, une serviette de bain enroulée autour du corps. Elle promena un regard circulaire dans la chambre, fit une petite mimique bizarre en constatant que Bolan était seul, et se dirigea vers le canapé où étaient disposés les vêtements neufs que Blancanales lui avait achetés dans un drugstore sur le trajet de l'hôtel.

La serviette de bain tomba lentement à ses pieds. Son corps nu était splendide, intégralement bronzé. Sans aucune pudeur, elle se baissa pour saisir un T-shirt qu'elle enfila, puis glissa ses jambes magnifiques dans un jean. Elle se tenait de dos par rapport à Bolan. Elle resta un assez long moment dans cette position, se passant doucement les mains dans les cheveux pour les ébouriffer, puis elle se retourna d'un bloc.

— Je vous choque ? fit-elle avec du défi dans la voix.

— Pourquoi devrais-je être choqué ? répliqua gentiment Bolan.

— Ça ne vous gêne pas que je me conduise comme une petite salope ? Je suppose que c'est bien ce que vous pensez de moi, non ?

— Je vous ai déjà vue nue une fois, il y a à peine trois heures de cela. Et vous êtes plutôt bien fichue.

— Ce n'est pas exactement ce que je voulais dire, monsieur Bolan. J'ai été la maîtresse d'un type important de la mafia. Ça devrait suffire pour me cataloguer à vos yeux.

— Qu'est-ce qui vous fait penser que je m'appelle Bolan ?

— J'ai réfléchi à ça en prenant mon bain. C'est fou ce qu'on améliore ses réflexions, une fois dans l'eau chaude. Vous n'êtes pas un flic, bien que vous pourriez en avoir la tête. Avec plus de classe, bien sûr. Vous ne faites pas partie de l'organisation, sinon vous ne m'auriez pas tirée de cette bouche d'égout où je m'étais laissé conduire comme la dernière des oies blanches. Vous semblez au contraire en vouloir particulièrement à ces gens. Alors, j'en conclus que vous êtes bien Mack Bolan. Oui, non ?... D'ailleurs, j'ai vu plusieurs fois votre portrait-robot à la télévision. Vous n'y ressemblez pas tellement, mais les expressions sont bonnes. Surtout les yeux.

Elle sourit abruptement, redevint aussitôt sérieuse.

— En vous voyant débarquer dans ce taudis, je crois que j'ai eu encore plus peur qu'avec n'importe quel autre de ces types qu'ils avaient chargé de me... de me former. On aurait dit...

Elle se laissa aller sur le canapé, replia ses jambes sous elle et poursuivit en hésitant, cherchant ses mots :

— J'ai eu l'impression... que vous n'étiez pas vraiment un homme. Je veux dire, un être humain. Vous m'avez regardée comme si vous étiez en train d'observer froidement ce que j'ai à l'intérieur du corps.

Elle frissonna.

— C'est une expérience effrayante que je ne voudrais pas recommencer. Dites... comment faites-vous pour redevenir normal ? Comme maintenant ?

Bolan se leva, l'air ennuyé. Il désigna le minibar.

— Vous devriez manger un sandwich et boire quelque chose.

— Je crois que je ne pourrai plus rien avaler de solide avant quelques siècles, dit-elle en s'approchant du petit meuble dont elle ouvrit la porte.

Elle saisit une fiole individuelle de whisky qu'elle décapsula et en versa le contenu dans un verre qu'elle vida ensuite de la moitié en fermant les yeux.

— Qu'est-ce que vous pensez de moi, en fait ? s'enquit-elle en noyant son regard dans le liquide ambré.

— Je n'ai rien à en penser. J'ai fait seulement ce que je devais faire.

— Et quand allez-vous me rendre à mon cher papa ?

— Dès que possible.
— Je vous pèse sur les bras ?
— J'aimerais mieux vous savoir ailleurs.
— Moi aussi, j'aimerais être ailleurs, assura-t-elle en levant presque hargneusement la tête pour le regarder. Je ne me sens pas très bien en compagnie d'une machine à tuer.

— Vous devrez malgré tout me supporter encore pendant quelques heures, Miss.

— Pourquoi est-ce que vous ne me jetez pas dans le premier avion en partance pour les États-Unis ? Ça résoudrait votre problème et le mien.

— C'est sans doute ce que je ferai, mais j'ai besoin de vous parler auparavant.

— Dites... Appelez-moi Patty, ça ferait plus intime, déclara-t-elle insolemment en cambrant le buste. Est-ce que vous aimez faire l'amour, Mack ?

— J'adore ça au bon moment, rétorqua-t-il sur le même ton avec une lueur amusée dans les yeux. Parlez-moi de Giani « Deep Water » Caravalla.

— Pourquoi ? fit-elle en liquidant ce qui restait dans son verre.

Elle alla aussitôt se chercher une nouvelle fiole de scotch et revint s'asseoir sur le canapé, très près de lui.

— Parce que le personnage m'intéresse.

— Vous savez où il est ?

— En ce moment, les rats et la vermine doivent être en train de s'amuser avec son cadavre.

— Vous êtes infect !

— C'est vous qui m'y obligez. Pouvez-vous essayer de vous conduire quelques instants en adulte ?

Elle le regarda fixement, puis éclata de rire, sans transition.

— Qu'est-ce que vous pensez que je tente de faire depuis pas mal de temps ? Mon père... enfin, mon père adoptif, a tout fait pour que je vive comme si j'avais encore dix ans... Patricia, conduis-toi comme une fille bien. Patricia, tu ne devrais pas t'habiller comme ça, c'est trop voyant ; ne fréquente pas ceux que tu ne connais pas bien ; ne fais pas ceci, fais cela... J'en ai eu ma claque ! Je voulais vivre ! Vous pouvez comprendre ça ?

— Évidemment, fit Bolan en se rasseyant. Je peux comprendre aussi que tout le monde sans exception a besoin de rencontrer son Waterloo.

— Vous voulez dire la défaite, le désastre ?

— À partir de là, on peut prendre un nouveau départ.

Les seins fermes de Patricia Moorehead pointaient durement à travers l'étoffe du T-shirt et elle ne faisait rien pour amortir le sex-

appel qui émanait de tout son corps. Mieux, elle commençait à se tortiller lentement en paraissant s'amuser avec les reflets dans son verre.

CHAPITRE VIII

— Mack, prononça-t-elle d'une voix soudain rauque. Si on faisait l'amour ?

Bolan conserva la même expression sur le visage. Une expression de bienveillance et d'amitié.

— Vous deviez me parler de Deep Water et de ses amis, insista-t-il.

Elle poussa un grand soupir, posa lentement son verre sur ses genoux et prit un air résigné de petite fille.

— D'accord. Je vous dois au moins ça... J'ai vraiment été amoureuse de Giani Caravalla. Au début, j'ignorais totalement qu'il faisait partie de la mafia. Il était beau, il avait de l'argent et il n'hésitait pas à en dépenser. C'était suffisant pour qu'une fille stupide comme moi lui tombe dans les bras. Peu à peu, j'ai commencé à avoir des doutes sur ses occupations professionnelles. Il m'avait dit qu'il travaillait pour une société de production de films à Hollywood, qu'il en était le représentant local pour le Massachusetts. J'ai tout gobé. Seulement, il recevait des amis avec lesquels il s'enfermait pendant de longues heures. Des gens qui ne ressemblaient en rien à ceux qu'on rencontre dans le milieu du cinéma. Ils avaient plutôt l'air de flics ou de truands. Et j'ai surpris certaines conversations sans le vouloir. Il était question de transports de drogue et de rapatriement d'argent plus ou moins légal. Bon, j'avais compris l'essentiel, mais je me suis dit que ça n'avait pas vraiment d'importance. J'étais folle de lui, voilà tout. Ce que je ne savais pas, c'est qu'il était aussi un maquereau parfaitement organisé, ça, il me l'a bien caché jusqu'au dernier moment. C'est-à-dire, quand je me suis retrouvée dans les mains d'Andy Jackson.

Bolan l'interrompt :

— Avez-vous entendu parler de Giovanni Minotte et de Ricky Bassano ?

— Comment dites-vous ? Attendez... Giovanni Minotte, ça me dit quelque chose. Je crois bien avoir entendu Giani prononcer ce nom-là. Oui, une fois il en a parlé avec colère au téléphone. Il avait l'air de dire qu'il ne se laisserait pas escroquer par ce type... Quant à l'autre, ça n'évoque rien du tout pour moi.

La remerciant d'un signe de tête, Bolan s'approcha ensuite du téléphone et réclama une nouvelle communication longue distance à la standardiste.

— C'est le numéro de mon père, fit Patricia Moorehead.

— Tout juste. Je pense qu'il est temps de lui donner de vos nouvelles.

Il alluma une cigarette et s'annonça, quand l'ex-général vint en ligne :

— Wayne ? Tout va bien ici. Votre fille est à côté de moi et en bonne santé.

— Je... je vous remercie, Mack, commença Moorehead. Je ne sais pas comment...

Bolan lui trouva une drôle de voix. Patricia voulut s'approcher pour saisir l'écouteur, mais il lui retint le poignet et la força doucement à s'asseoir sur le canapé.

— Ça va comme vous voulez, Wayne ?

— Pas très bien, non. Il y a eu...

— Vous pouvez parler, je suis seul sur la ligne.

— Eh bien... Des types sont venus me voir tout à l'heure. Ils prétendaient m'emmener avec eux pour discuter. Je leur ai répondu qu'on pouvait parfaitement avoir une conversation chez moi, mais ils ont insisté. Dès que je les ai aperçus, je n'ai pas été dupe.

— Des *amici* ?

— Oui. Ceux que j'avais aperçus dans une voiture avec Patricia.

— Et alors ? fit Bolan qui commençait à avoir un mauvais pressentiment.

Wayne Moorehead laissa passer quelques secondes avant de répondre. Son souffle court sifflait dans l'écouteur.

— Ils sont restés avec moi, expliqua-t-il enfin.

J'ai été obligé de les retenir. Définitivement. Vous me comprenez ?

— Je comprends très bien, dit Bolan après une seconde de réflexion. Avez-vous prévenu quelqu'un ?

— Pas encore. Je me préparais à alerter la police pour tout leur expliquer...

— N'en faites rien. Dès que vous aurez raccroché, appelez la personne que je vais vous indiquer. Vous demanderez La Mancha...

Bolan lui égrena un numéro à sept chiffres à Washington. Celui de Léo Turrin. Il précisa :

— Dites-lui que nous venons d'avoir cette conversation et expliquez-lui la situation. Il fera le nécessaire pour vous tirer d'embarras au plus vite. Un bon conseil, Wayne : barricadez-vous en attendant qu'il vous envoie quelqu'un. Les deux personnes qui vous ont rendu visite ne sont certainement pas seules dans les parages. Quand on s'apercevra qu'elles ne reviennent pas, on ira aux nouvelles. Il y a combien de temps que ça s'est passé ?

— Environ vingt minutes. Il est 20 h 15 ici.

— Bon. Je vous passe Patricia une minute. Tenez bon, Wayne, tout sera bientôt fini.

Bolan tendit le combiné à la jeune fille qui se jeta littéralement dessus. Il sourit et quitta silencieusement la pièce.

Blancanales et Schwarz ne dormaient pas. Ils étaient étendus dans la chambre de Schwarz, l'un sur le lit, l'autre sur un canapé. Ils fumaient et buvaient de la bière en discutant.

— Elle t'a parlé de choses intéressantes ? demanda Blancanales en fixant Bolan d'un air amusé.

— Rien de bien concret, seulement quelques confirmations. Je viens d'avoir Moorehead au téléphone.

— Tu lui as demandé de venir pour récupérer son bourgeon ? questionna Schwarz.

— Il faudra attendre un peu pour ça. Il a des ennuis. Il a été obligé de liquider deux *amici* qui le serraient d'un peu trop près.

— Hein ? s'étonna Blancanales. Je croyais que le vieux lion était complètement sur la touche. Comment est-ce qu'il a fait ça ?

Bolan haussa les épaules.

— Je l'ignore. En tout cas, il l'a fait. Léo pourra s'occuper de l'affaire.

Un silence palpable passa lentement dans la pièce. Chacun réfléchissait de son côté. Blancanales souffla un nuage de fumée vers le plafond et demanda :

— Qu'est-ce que tu comptes faire de la petite ?

— Pour l'instant, elle reste avec nous. Pas question de lui faire prendre des risques.

— Et puis, elle risquerait surtout de faire une connerie si on lui achetait simplement un billet de retour pour les *States*, hein ? Comme par exemple d'oublier de prendre l'avion...

— C'est bien possible, dit Bolan. Il faudra la surveiller tant qu'elle sera sous notre responsabilité.

— As-tu compris comme moi, Gadgets ? rigola Blancanales. On va devoir jouer les baby-sitters. Mack est vraiment un pote et il tient bien son idée. Bon, OK ! On va s'occuper de la même. On joue le tour aux cartes ou aux dés ?

— J'ai une petite visite à faire, annonça Bolan. Je ne pense pas être absent longtemps.

— Jackson ? fit Schwarz.

— Ouais. Andy Jackson.

Bolan leur sourit et les laissa. Il retrouva Patricia Moorehead étendue en travers du lit de sa chambre. Elle avait enfoui sa tête dans un oreiller, les bras par-dessus, et sanglotait.

Il s'assit à côté d'elle, la prit par les épaules et la retourna doucement. Elle se raidit d'abord pour finalement céder et se jeta contre sa poitrine.

— Pleurez un bon coup, Patricia, lui dit-il en lui caressant les cheveux. Ça arrive à tout le monde et ça fait du bien.

Elle resta ainsi un long moment, puis releva la tête et se força à le

regarder à travers ses larmes.

— Je suis une sale petite conne. J'ai fait un mal inouï à mon père tout simplement parce que j'ai voulu lui prouver que je ne suis pas une gosse... J'ai quel âge, Mack ? Dites-moi quel âge vous pensez que j'ai. En ce moment, j'ai l'impression d'être une grand-mère vicieuse retournée en enfance...

— L'âge n'a rien à voir avec vos idées. Vos nerfs lâchent un peu, c'est tout. Mais vous êtes une fille splendide, Patricia. C'est ce qui compte. N'essayez pas de vous voir plus noire que vous n'êtes.

Elle se serra de nouveau contre lui.

— Mais je me sens sale. Sale d'avoir été touchée et violée par tous ces types... Salie à l'intérieur par Caravalla qui n'a fait que m'utiliser depuis le début.

— Oublie. Oublie et pense que maintenant tu vas devoir vivre. Serre les dents et regarde devant toi. S'attendrir sur le passé n'a jamais servi à rien.

Pendant quelques instants, le regard de Bolan s'était durci. Des images pénibles avaient défilé en lui. Des images de sang. Des images de mort violente et d'infamie. Puis il baissa les paupières et quand il les releva, ses yeux furent pleins de chaleur. Il serra la tête blonde contre lui et la caressa.

— Mack...

— Oui ?

— Fais-moi l'amour. Ce n'est pas un caprice, j'en ai vraiment besoin.

Elle avait presque chuchoté les derniers mots et ne pleurait plus. Bolan eut un sourire qui passa inaperçu.

— Je ne crois pas que tu sois tellement en état.

Relevant la tête, brusquement, elle renifla comiquement et lui adressa une petite grimace.

— Il paraît que ça ne s'use pas. Et puis, j'ai pris un bain, monsieur Bolan ! Est-ce que vous ne me trouvez pas à votre goût ? Ou suis-je trop jeune ?... Mack, je t'en supplie...

Bolan estima mentalement le temps qui lui restait avant de devoir opérer sa prochaine sortie nocturne. Suffisamment pour une étreinte brève. Pas assez pour ce qu'il aurait voulu donner à Patricia Moorehead. Il lui aurait fallu une éternité. Il en avait besoin autant qu'elle.

Il arriva boulevard de la Villette au volant du Range Rover qu'il gara contre le trottoir une centaine de mètres avant son point de chute. Il accomplit le reste du trajet à pied, jusqu'à un immeuble de bel aspect comportant un concierge automatique. Il déchiffra l'inscription « A. Jackson » sur la plaque et appuya avec insistance sur

le bouton correspondant. Un long moment s'écoula avant qu'une voix ensommeillée filtre dans l'appareil :

— Ouais. Qu'est-ce que c'est ?...

— C'est moi, chuchota Bolan.

— Qui ça, moi ? insista la voix d'un ton mauvais.

— Merde ! On t'a pas prévenu ?

— Je comprends rien à ce que vous voulez dire.

— Nom de Dieu, ne me fais pas poireauter, j'arrive de la côte Est. C'est Jack qui m'envoie.

— Quel Jack ?

— Putain de merde ! grogna Bolan d'une voix vulgaire. Qui veux-tu que ce soit ? Jack Canneti, connard. Tu ouvres ta taule ?...

Il y eut un grognement, puis le déclic de la gâche électrique et la porte s'entrebâilla.

— C'est au second, précisa la voix ensommeillée.

Bolan s'introduisit dans l'entrée de l'immeuble, passa à côté de l'ascenseur et grimpa rapidement les escaliers. Il arriva sur le palier du second étage à temps pour entendre le bruit sec et caractéristique d'une culasse que l'on arme, à travers l'une des deux portes palières. Il se tint la tête légèrement baissée, sachant qu'on devait l'observer à travers un système optique, et pressa le bouton de sonnette. Le battant s'entrouvrit lentement sur un trou sombre.

— T'as l'air d'avoir drôlement les foies, dit Bolan à voix basse sur le ton de la plaisanterie.

— Avance ! rétorqua le type qui se tenait dissimulé derrière la porte.

Bolan avança d'un pas. Il en fit un second puis lança brutalement tout son poids sur la porte, provoquant un cri étouffé, un choc sourd et enfin l'effondrement d'un corps. Il y eut aussi le tintement métallique d'un revolver rebondissant sur le carrelage.

Bolan referma la porte, éloigna l'arme d'un coup de pied et s'accroupit pour enfoncer le canon de son Beretta dans la bouche du type à moitié effondré par terre.

De la lumière filtrait d'une pièce à l'autre bout de l'appartement.

— Lève-toi doucement, Andy, fit Bolan en l'empoignant de son autre main par le col de la chemise qu'il avait enfilée à la hâte par-dessus un pantalon de pyjama.

Jackson s'appuya au mur pour s'aider à reprendre une position Verticale. Bolan lui ôta le Beretta d'entre les dents, le lui plaça contre la nuque et se tint derrière lui.

— Maintenant, avance et fais pas le con, mec.

— Qu'est-ce que vous allez faire ? grogna le truand qui fit un pas prudent devant lui.

— T'as bien un bureau ou une pièce où tu mets tes papiers ?

Conduis-moi.

L'un derrière l'autre, ils avancèrent dans le couloir jusqu'à une porte voisine de la chambre éclairée. Bolan y jeta un coup d'œil au passage et vit qu'il n'y avait personne d'autre.

— C'est là, dit Jackson en indiquant la porte devant lui.

— Ouvre et allume.

Ils se retrouvèrent dans une petite pièce comportant un meuble-bureau en son centre et des étagères derrière, supportant quelques chemises cartonnées et des bibelots.

— Va te coller contre le mur et te retourne pas, Andy. Montre-moi seulement un sourcil et ce sera ta fête.

D'une démarche prudente et raide, le truand alla se coller la face contre le mur et s'y tint en plaçant machinalement les mains sur sa tête.

Bolan ricana.

— Où sont les comptes ?

— Quels comptes ? Je ne suis pas le financier de l'organisation.

— Tu te fous de ma gueule ? J'ai pas de temps à perdre, alors joue pas à ce jeu.

— Dites... C'est pas Jack qui vous envoie. Je peux savoir d'où vient le coup ?

— Tu ne t'en doutes pas un peu ?

— Eh ben... Pas vraiment, non.

— T'as jamais pensé qu'on pouvait se passer de toi et tes copains, hein ? Quand on fait des conneries...

— Quelle connerie ? coassa le mafioso.

— Quelle connerie ? parodia Bolan d'un ton dédaigneux. Pauvre mec. Bon, où sont les comptes ?

— Dans le premier tiroir à gauche. Mais tout est en règle.

— On verra ça, affirma Bolan en ouvrant le tiroir. Continue de sucer le mur et tout ira bien pour toi.

Il s'empara d'un livre noir qu'il feuilleta distraitement et le posa sur le bureau, puis saisit un carnet de poche qu'il examina plus attentivement. Une ébauche de sourire étira un instant ses lèvres. Il avait misé au flanc sur Andy Jackson, parce que celui-ci était le seul responsable local dont il connaissait l'adresse et la mise s'avérait rentable. Un coup dans le mille.

Il s'agissait à présent de jouer en finesse, pour un temps du moins.

Les bras de Jackson s'abaissaient insensiblement et il avait tendance à tourner, la tête.

— Garde la pose, vieux. T'es pas encore mort. Je vais t'expliquer pourquoi je ne t'ai pas encore mis une balle dans la caisse. Il y a des gens très importants qui veulent que vous sortiez du circuit. Ça peut se passer sans douleur ou bien d'une façon plus radicale. Tu piges ? Tu

vas devoir faire passer le mot. Toi et les autres, vous avez vingt-quatre heures. Vingt-quatre heures de délai, pas une minute de plus.

— Mais pourquoi ? gémit le truand. On a toujours joué franc jeu.

— Ça ne se discute pas. Tu comprends d'où vient la décision ?

— Heu... De là-bas, du Conseil ?

— Exactement. Le terrain doit être dégagé complètement. Il y a de gros intérêts en jeu.

— Pourquoi ne pas nous avoir prévenus sans faire d'histoires ?

— Disons que la décision a dû être prise très vite.

— Dites...

— Ouais ?

— Heu... Ça a un rapport avec la liquidation de Freddy l'Antillais et l'opération à la Goutte d'Or ?

— Pleure pas sur le sort de ce métèque, Andy. Ça s'appelle montrer la couleur de ce qu'on peut faire. Une preuve pour convaincre, quoi. T'es convaincu, maintenant ?

Bolan s'était approché d'Andy Jackson.

— Passe bien le mot, bonhomme. Maintenant, je vais te faire une fleur. Et n'oublie pas : vingt-quatre heures...

Faisant brusquement pivoter le Beretta dans sa main, il en asséna un violent coup à la base du crâne du petit mafioso qui chancela et s'effondra mollement. Après quoi, il empocha le carnet d'adresses, rafla le livre de comptes et quitta les lieux.

À présent, l'Exécuteur allait devoir faire de la corde raide. Le moindre faux pas, la moindre parole déplacée risquait de compromettre l'opération et de lui être fatal. Il ne connaissait pas encore toutes les données du problème. Certaines dormaient dans le carnet d'adresses qu'il venait de prendre à la mafia, d'autres devaient lui parvenir dans les quelques heures à venir. La nuit promettait d'être longue.

CHAPITRE IX

— Andy Jackson n'est pas comme on pouvait le croire un petit minable de la filière locale, dit Bolan. On pourrait le comparer à un secrétaire général, s'il s'agissait d'une association légale. Non seulement il était chargé des comptes, mais aussi de la coordination entre tous les membres.

Il jeta sur la table le carnet d'adresses. Rosario Blancanales le prit, le feuilleta quelques instants et siffla doucement.

— Ça devrait nous simplifier sacrément les choses... Comment envisages-tu la suite des événements ?

Bolan éluda la question, réclama une communication téléphonique au standard de nuit. À cet instant, Schwarz fit son apparition dans la chambre.

— La même Moorehead dort toujours, annonça-t-il. J'ai pensé qu'il était plus prudent de ne pas laisser les clés sur sa porte, des fois qu'elle serait somnambule...

Il décapsula une bouteille de Coca-Cola et se laissa tomber dans un fauteuil à l'instant où la liaison avec Washington venait d'être établie.

— Tu as eu La Mancha ? fit Bolan.

La voix de Léo Turrin était surexcitée :

— Ce problème est résolu, Stricker. On a donné un coup de propreté dans l'appartement et j'ai fait déménager ton ami pour quelque temps.

— Il va falloir que tu me l'expédies ici au plus vite. J'ai sur les bras un colis encombrant et je voudrais qu'il le prenne en charge. Il est au courant. Tu peux le faire accompagner ?

— Bien sûr. Lui-même insiste pour se rendre sur place. Où veux-tu exactement ?

— N'importe où à Paris, je te rappellerai pour plus de précision. Attends... Qu'il se tienne plutôt en *stand-by* à proximité d'Orly. Il aura peut-être à se déplacer d'un coup d'aile vers le sud dès que je donnerai le feu vert.

— OK, Stricker, j'ai tes renseignements et même plus que ce que tu m'avais demandé. Le Grand Conseil est en plein émoi, mon contact en a profité pour tendre l'oreille. C'est à cause de ce qui s'est passé ici hier soir et... aussi de ton côté. Tu vois ce que je veux dire ?

Bolan ricana.

— C'est ce que tu escomptais, non ? dit Léo Turrin. Je peux te dire que tu as gagné. C'est la grosse panique. Ils commencent à prendre peur pour leur gâteau en Europe. Ça prouve à quel point c'est

important pour eux. Ils sont déjà en train de téléphoner tous azimuts et certains s'accusent mutuellement de forfaiture.

— Est-ce que je fais partie du débat ?

— Oui, mais indirectement. Ceux qui ont élaboré la petite réception qui t'était destinée se font traiter d'irréductibles crétins. On a même réuni une sorte de tribunal d'exception pour les juger. Les gros bonnets crient à la démente. À priori, ils te croient toujours en train de rôder ici dans le coin et prêt à bouffer des *amici*. Ils te voient comme un vampire aux dents dégoulinant de sang. En bref, ils accusent les auteurs du coup manqué d'avoir attiré ton attention sur eux alors qu'ils voulaient à tout prix rester en sourdine jusqu'à l'aboutissement complet du projet.

— Force Dix ?

— Tout tourne autour de ça pour l'instant. Ils ont mis la plupart des autres opérations en veilleuse. Mais depuis hier, il y a deux clans qui se sont formés, ceux qui se sentent mis en accusation, et les autres, les grosses têtes de la nouvelle combine. Pour l'instant, c'est encore le statu quo...

Bolan entendit le claquement d'un briquet, un petit grésillement, puis un soupir dans l'écouteur.

— Voilà en ce qui concerne la situation ici, poursuivit Turrin. Pour ce qui est de ton côté, j'ai pu recueillir des bribes d'informations relativement intéressantes. Je t'ai dit tout à l'heure qu'il semblait que le tremplin du business se situait dans le midi de la France. En fait, c'est plutôt midi un quart qu'il faudrait dire, en Corse... L'agitation qui règne là-bas se prête à merveille à une action des *amici*. Il y a eu de gros envois de troupe, ainsi que du matériel. Ça a été fait par un canal occulte, mais leur couverture est légale, du moins en surface. Comme s'ils bénéficiaient d'une charte gouvernementale. Je suppose qu'en grattant un peu, tu découvriras de drôles de choses. Ils ont dû acheter des gens haut placés pour y parvenir, à moins qu'il y ait eu des contraintes, je ne sais pas exactement. Mais ce qui est sûr, c'est qu'ils sont bien organisés. Retiens un nom : Casta. J'ai regardé sur une carte, c'est pas très loin de Saint-Florent, dans une espèce de désert rocailleux et plein de maquis. Mon contact a également entendu dire qu'ils ont importé des moustachus de Sicile. Des *malacarni*, des mauvais. Des types qui savent à peine lire et écrire mais qui sont des virtuoses dans une autre discipline. Qu'en penses-tu ?

— C'est intéressant, apprécia Bolan. As-tu des noms en tête ?

— Rien d'autre que ceux que je t'ai déjà cités, Bassano et Minotte. Ils ont la caution inconditionnelle de certaines grosses légumes du Conseil.

— Mais je suppose, pas de tout le Conseil ? intervint Bolan.

— Non. Environ les deux tiers, ce qui est déjà énorme. C'est-à-dire

la majorité absolue. Comment ressens-tu la situation, à présent ?

— Ça me va. Je te rappellerai, Léo...

— J'ai mis mon lit à côté du téléphone, plaisanta Turrin.

— N'oublie pas de faire le nécessaire pour La Mancha.

— N'aie pas d'inquiétude. C'est plutôt moi qui suis inquiet pour toi, Stricker. Fais gaffe où tu mets les pieds, il y a plusieurs *Gradigghia* de moustachus sur place. Ces gars-là ne se posent pas de questions, ils sont presque comme des animaux, dressés pour la vilaine besogne, et ils aiment ça.

— Je sais. J'en tiendrai compte. Bon, ciao...

— Attends !... J'allais oublier un élément important. Ils ont fait une promesse à certains autochtones : l'obtention d'un statut d'indépendance. C'est ce que certains Corses réclament à cor et à cri depuis des années. Seulement une fraction du pays, mais elle est particulièrement agissante.

— C'est sérieux ?

— La promesse ?... Je n'en sais trop rien. Peut-être qu'ils bluffent, qu'ils promettent pour parvenir à leurs fins et qu'ils s'éparpilleront ensuite, quand ils auront ce qu'ils veulent. Mais on pourrait croire volontiers le contraire. Ces gens-là, quand ils tiennent quelque chose, ils ont tendance à ne plus jamais lâcher prise. Il ne faut pas oublier que cette île occupe une position clé en Méditerranée. C'est suffisamment près du continent pour s'y rendre en quelques minutes par avion, et assez éloigné pour y être tranquille. De plus, la configuration géographique est telle qu'on peut facilement planquer toutes les magouilles possibles. À titre indicatif, les gouvernementaux français s'arrachent les cheveux depuis plusieurs années en se demandant comment résoudre le problème corse.

— Peut-on imaginer que les *amici* en fassent une citadelle, une base camouflée de laquelle ils pourraient rayonner sur l'Europe ?

— Hélas, oui. C'est vraisemblable et probable. Tout s'y prête. L'état d'esprit corse est assez semblable à celui de la Sicile. Personne n'ira raconter aux flics qu'il a vu quelque chose pouvant inquiéter le gouvernement. Il faut dire qu'on leur a tellement envoyé de gendarmes et de CRS pour essayer de redresser la situation qu'ils ne les portent pas tellement dans leurs cœurs. C'est assez inextricable.

Bolan réfléchit un instant.

— Si ta seconde hypothèse se trouve être la bonne, ça signifie qu'ils ont des complicités partout et pas des moindres. Ça doit passer par les grosses enveloppes, le chantage et le reste...

— Pour sûr ! affirma Turrin. Et les troupes d'occupation sont forcément couvertes par des documents en règle. Ça paraît énorme, hein ?

— Pas tellement. Ils ont déjà tenté ce genre de coup au Colorado et

en Arizona. Je suis déjà venu une fois en Corse, ça ressemble un peu à certains coins de Californie et d'Arizona, en plus petit.

Turrin acquiesça :

— En effet... Une dernière chose : comme j'imagine que ce n'est pas la peine d'essayer de te dissuader, il serait bon que tu voies quelqu'un sur place qui pourra te tuyauter sur la situation. Il a de sérieuses antennes, là-bas.

— Quelqu'un de sûr ?

— On peut lui accorder une cote de confiance de neuf sur dix, le maxi. Il a rendu de grands services à Hal dans le cadre de la répression antiterroriste et de la filière de drogue. Il s'appelle Antoine Benedetti. Fais-toi connaître sous le nom de Phoenix. Je vais tâcher de le joindre maintenant.

Turrin lui donna les coordonnées de son contact.

— Tu n'as besoin de rien d'autre ?

— Non. Ça va.

— Bonne chance, Stricker.

Bolan raccrocha. Il regarda tour à tour ses amis, leur adressa un bref sourire et annonça :

— On déménage dans trois heures. Essayez de dormir un peu en attendant.

— Ce sera l'aube, commenta Schwarz. Et la fille ?

— Pas moyen de faire autrement, on l'emmène avec nous.

— Merde ! fit Blancales. Tu parles d'un renfort...

Empochant le carnet d'adresses, Bolan quitta sans un mot la chambre. Le Range Rover avec sa cargaison de « matériel technique » se trouvait en lieu sûr dans le garage de l'hôtel. Il s'y rendit pour y prélever un objet noir de la taille d'une boîte d'allumettes, puis grimpa dans une autre voiture de location, une Peugeot 604, mit en route et sortit dans la nuit.

Walter Rosa s'excitait sur le téléphone comme s'il lui vouait une haine fantastique.

— Je te dis qu'on est dans la merde jusqu'aux yeux, glapit-il. Je pensais que tu pouvais comprendre ça, putain de merde !

— Pas la peine de t'énerver comme ça, répliqua d'un ton flegmatique son correspondant à Manhattan. Y a pas le feu pour l'instant, tu devrais...

— Y a pas le feu ! C'est un comble ! Je voudrais te voir à ma place. Ces types...

— Ecoute, Walt, coupa la voix lointaine, on a ici beaucoup plus d'ennuis que tu peux l'imaginer. Nous sommes en pleine conférence pour statuer sur la situation. Alors, le mieux que tu aies à faire, c'est de la mettre en sourdine en attendant qu'on ait trouvé les solutions.

Vu ?

Rosa se cabra, puis tenta de prendre un ton conciliant.

— D'accord, Pitty... Je ne viens pas pleurer. Je voudrais seulement savoir ce qui ne va pas dans l'organisation, vers qui je dois me tourner et ce qui va se passer pour nous. J'ai besoin d'y voir clair et vite.

— Je comprends, Walt. On ne va pas tarder à te donner des nouvelles. Heu... tu penses bien qu'on s'est dit que tu ne peux pas rester comme ça dans l'expectative.

— Je voudrais surtout qu'il n'y ait pas de quiproquos entre nous, Pitty. Ça pourrait être ennuyeux pour tout le monde. Est-ce que je me fais bien comprendre ?

— Parfaitement. Mais pour l'amour du ciel, ne fais rien de regrettable avant d'avoir du nouveau. C'est une question de quelques heures.

— Entendu. Mais fais vite. Ici, on est comme qui dirait sur un foutu barbecue. T'as vraiment rien d'autre à me dire pour l'instant, Pitty ?

— Fais-nous confiance et tout s'arrangera.

— Je voudrais bien t'entendre dire dans combien de temps...

— Vingt-quatre heures au maximum. Tu peux quand même tenir jusque-là sans faire de conneries, non ?

Le visage de Walter Rosa qui s'était empourpré depuis le début de la conversation, devint subitement blême. Sa lèvre inférieure trembla.

Il fit quelques mouvements de bouche, à vide, avant de pouvoir répliquer :

— Bon... Bon, puisque tu le dis, je te fais confiance. Je ne bougerai pas jusque-là.

Un déclic indiqua que Pitty avait raccroché. Il reposa lentement le combiné sur sa fourche, le front brusquement brillant de sueur, et se tourna vers Andy Jackson comme s'il le découvrait pour la première fois, le regard fixe.

— Les enfoirés ! postillonna-t-il. Ils me prennent vraiment pour le dernier des cons ! Andy, répète-moi encore ce qu'a dit ce fumier, tout à l'heure, au sujet du délai.

Jackson se trémoussa sur sa chaise, mal à l'aise, et se passa la main sur sa nuque douloureuse.

— Il a dit vingt-quatre heures, Walt. Il l'a répété plusieurs fois. Qu'est-ce qu'il y a ?

— Il y a que ces pourris sont en train d'essayer de nous le mettre bien profond et sans vaseline. Et Pitty Lighter marche avec eux. Il n'est pas assez fort pour avoir monté le coup tout seul... Il s'est coupé, au téléphone, ce con ! D'un côté, on nous demande de patienter vingt-quatre heures, et de l'autre, ces ordures nous envoient des mecs pour nous assassiner. Après tout le travail qu'on a fait pour eux !

— Je repense à ce que ce salaud m'a raconté, fit Jackson d'un air

concentré. Il a dit qu'il y avait de gros intérêts en jeu et que la décision vient de très haut. C'est après qu'il a parlé du délai qu'on a pour dégager le terrain. Il a commencé par me demander la comptabilité, comme s'il s'agissait seulement de faire le point sur les comptes après que tout sera rentré dans l'ordre. Mais il a embarqué aussi mon carnet d'adresses. Et c'est pas seulement la liste de nos gars, j'y avais également noté les coordonnées des autres. Je veux dire, ceux du sud. Je crois qu'en fait c'était surtout ça que cherchait ce gus...

— Quoi ? rugit Rosa. Il t'a piqué ça et tu ne me disais rien ?...
Pauvre merde !

— Me parle pas comme ça, Walt. J'allais t'en parler, mais tu n'as pas arrêté de me bousculer. Qu'est-ce que je pouvais faire d'autre, pendant qu'il me pointait avec sa saloperie de flingue ? T'aurais eu la même réaction que moi, tu l'aurais laissé prendre tout ce qu'il voulait. Et j'me suis dit aussi que ce serait complètement con de résister devant un type envoyé par le Conseil. Je l'ai pas vu un seul instant, mais je suis sûr que c'est un de ces mecs qui ont le droit d'assassiner n'importe qui, même les chefs, quand ils ont la preuve d'une magouille. Il était vachement sûr de lui.

— Tu parles des As noirs ? Ça fait un bout de temps qu'il n'en existe plus un seul. Enfin... le résultat est le même. Est-ce que tu comprends la situation, au moins ? Tu peux être certain qu'on est condamné. Ça m'étonne même qu'ils ne soient pas déjà ici, un couteau entre les dents. Bordel de merde !...

Rosa commença à tourner en rond dans son salon. Les traits tendus, il s'arrêta brusquement tout contre son comparse.

— C'est comme si on était déjà mort, Andy. Tu saisis ? Je ne sais pas combien ils sont, mais ces tantes du Conseil ont dû en envoyer un paquet. Faut qu'on bouge, et tout de suite ! Descends dans la rue, surveille tes arrières et trouve une cabine téléphonique, ma ligne n'est plus sûre. Préviens les autres qu'il faut calter, qu'ils passent l'avertissement à toute vitesse.

— D'accord, Walt. J'y vais.

Comme Jackson se dirigeait déjà vers la sortie de l'appartement, le téléphone sonna. Il s'immobilisa d'un coup. Rosa avait machinalement tendu la main, mais il avait aussitôt suspendu son geste et regardait à présent l'appareil comme s'il voyait un serpent venimeux. Il décrocha enfin à la cinquième sonnerie, le combiné tenu d'une main moite, et dit d'une voix sourde :

— Ouais...

Quelqu'un lui donna la réplique sur le même ton :

— Je parle bien à Walt ? Walt The Traveller ?

The Traveller – le Voyageur – était le surnom de Rosa.

— Qui le demande ? fit-il, prudent.

— Un ami. Écoute, Walt, il faut qu'on se voie tout de suite. T'as de sérieux problèmes sur les bras.

— Ah bon ? éructa le responsable mafioso d'un ton faussement détaché.

La voix du correspondant avait des intonations confidentielles. Manifestement, il ne désirait pas en dire trop long au téléphone.

— Ça concerne la situation et c'est urgent. Quelqu'un est en train de te faire un enfant dans le dos, Walt, un sacré petit Mongolien qui va te bouffer de l'intérieur. Nous sommes plusieurs à penser que ce n'est pas normal et qu'on a encore besoin de toi. Tu comprends ?

— Admettons... Qu'est-ce que tu proposes ?

— J'ai des informations à te donner et aussi un conseil de la part des vrais amis que tu as encore là-bas. Mais faut qu'on se voie et je ne ferai pas la connerie de monter chez toi. Les autres salauds sont peut-être déjà en planque, pas loin d'ici.

Rosa ne répondit pas tout de suite. Il réfléchissait en se mordillant les lèvres. Puis il lâcha d'une voix soupçonneuse :

— Qu'est-ce qui me prouve que t'es pas en train de m'arranger une sale couille ? On se connaît pas.

— Désolé, Walt, je peux pas me découvrir pour l'instant. Je vais juste te citer un nom pour que tu comprennes mieux de quel côté je suis. Bill Decca.

— Bill n'est plus sur la liste.

— Je suis parfaitement au courant. Ça s'est passé hier, près de Newton Creek. Nous sommes navrés pour lui. Je peux aussi te parler de Jack, qui était avec lui. Je suis de ce côté-là. Disons que c'est l'échelon plus haut qui m'envoie. Ça te suffit ?

Rosa grogna, soupira, puis se racla la gorge et dit :

— Peut-être. T'as une idée ?

— Descends dans la rue et marche en direction de la tour Montparnasse, fit la voix prudente. C'est moi qui te contacterai. Comme ça, je verrai si t'as du monde après les baskets. Tu es seul ?

— Heu, non.

— Alors, fais-toi couvrir. Ça te rassurera peut-être. OK ?

— Oui... Oui, OK. Je vais descendre.

Dès qu'il eut raccroché, Walter Rosa interpella Jackson qui était resté comme statufié au milieu de la pièce.

— Magne-toi de filer en bas. Passe par l'arrière de l'immeuble et fais le tour. Je sortirai deux minutes après toi. Ouvre l'œil, surtout. Il se peut que ce soit un piège, mais je ne veux pas négliger la possibilité d'un coup de main des amis qui nous restent encore... Qu'est-ce que tu attends ? Fonce !...

CHAPITRE X

Walter Rosa s'immobilisa un long moment dans l'ombre du porche de l'immeuble, cherchant à accoutumer ses yeux à la pénombre de la rue. Il n'y avait presque plus de circulation. De temps en temps, une voiture passait doucement sur la chaussée, de rares piétons étaient encore visibles. De place en place, des lampadaires répandaient des halos de lumière blafarde, laissant de larges espaces d'obscurité.

Il chercha à repérer la silhouette d'Andy Jackson qui, normalement, devait se tenir à proximité, mais il y renonça. Jackson avait au moins une qualité : celle de bien connaître son boulot et de savoir passer inaperçu quand il le fallait.

Rosa passa la main sous sa veste, toucha la crosse froide et rassurante de son .38 à canon court, fit une profonde inspiration et s'avança dans la rue après un coup d'œil acéré autour de lui. En direction de la tour Montparnasse, avait dit le type au téléphone. Il marcha lentement, s'efforçant de se décontracter, mais sans parvenir néanmoins à chasser la crispation nerveuse qui avait pris naissance dans sa nuque et courait le long de son dos.

Une centaine de mètres. Il avait parcouru cent mètres et personne ne se manifestait encore. Sa main se releva, prête à saisir le .38, quand un véhicule ralentit imperceptiblement en arrivant à son niveau. Un type était au volant, avec deux filles à côté de lui. Peut-être des partouzards à la recherche d'un quatrième partenaire. Ils le dévisagèrent un instant, puis l'une des filles lança un quolibet et éclata de rire tandis que la voiture redémarrait.

Qu'est-ce que ce mec attendait pour se manifester ? Rosa tourna carrément la tête pour regarder derrière lui. Rien. Rien, à part un couple qui parlait fort et riait, loin derrière lui sur le trottoir opposé. Pas d'Andy non plus. Celui-là, il faisait trop bien son boulot. Rosa aurait été rassuré d'apercevoir, ne fût-ce que quelques instants, sa silhouette de danseur mondain à proximité.

Il se disait que ce rendez-vous prenait une allure salement douteuse quand il perçut un léger chuintement de pneus dans son dos. Il se détourna aussitôt. Une voiture sombre ralentissait doucement, moteur au ralenti, s'arrêtait sans aucun à-coup à sa hauteur. Cette fois, Rosa empoigna carrément la crosse du .38, prêt à faire feu à la moindre anomalie. Il était parvenu dans une zone d'ombre, entre deux lampadaires, mais il pouvait malgré tout discerner la silhouette du conducteur qui se penchait pour ouvrir une portière, côté trottoir.

Prudemment, il s'approcha du véhicule, plongea un regard rapide à

l'intérieur pour s'assurer qu'il n'y avait personne à l'arrière. Malgré l'obscurité, il fut certain que le chauffeur était l'unique occupant du véhicule.

— Je suis seul, Walt, confirma la voix entendue au téléphone. Monte !

Rosa promena un dernier regard circulaire et prit place sur le siège passager à l'avant, sans lâcher son arme. L'autre embraya, fit ronronner son moteur et la voiture repartit lentement, roulant une cinquantaine de mètres avant de bifurquer dans une rue perpendiculaire.

— Où est-ce que vous allez ? fit Rosa nerveusement.

— Te frappe pas, Walt. Je prends seulement un peu de distance.

Bientôt, le type freina et se glissa dans un espace libre le long du trottoir, laissant plusieurs mètres de distance entre son capot et l'arrière du véhicule voisin, les roues braquées vers la chaussée. Walt pensa qu'il avait affaire à un professionnel, un gus prudent, prêt à redémarrer pleins pots si le besoin s'en faisait sentir. Il se dit qu'il aurait fait pareil à sa place.

— Détends-toi. Tu peux lâcher ton flingue, remarqua la voix grave et bien timbrée. Je n'ai pas fait tout ce cirque pour te buter connement ici. J'aurais pu t'abattre à n'importe quel moment pendant que tu déambulais sur le trottoir. Ça aurait été facile.

Rosa chercha à discerner le visage de l'inconnu. Mais il faisait trop sombre. Tout ce qu'il pouvait apercevoir, c'était un vague profil qui pouvait appartenir à n'importe qui. Seules les mains du type, posées en évidence sur le volant, étaient à peu près visibles. Des mains qui semblaient puissantes et dures.

— Bon, je t'écoute. Maintenant qu'on n'est plus au téléphone, tu peux sans doute me dire ton nom ?

L'autre émit un petit rire qui fit froid dans le dos à Rosa.

— Ça servirait à quoi ? C'est pas moi qui suis important, mais ce que j'ai à te dire. Si tu veux, pour la commodité de la conversation, appelle-moi Charlie. D'accord ?

Rosa soupira et dit sans cesser de fixer les sombres contours du visage à moins de soixante centimètres de lui :

— Okay. Tu me disais que certaines personnes ne sont pas d'accord avec ce qui se passe...

— Laisse-moi d'abord te raconter ce qui s'est produit à Newton Creek. Tu comprendras mieux le reste. T'es au courant du coup manqué contre le grand fumier ?

— Tu parles de...

— Du mec Bolan. Qui veux-tu que ce soit d'autre ?

— Vaguement. On m'en a parlé à mots couverts.

— Tout vient de là. En fait, c'est un prétexte qui a permis à certains

de déclencher une opération de nettoyage. Ils n'attendaient qu'une occasion de ce genre. Ils nous ont accusés de mettre en danger le projet Force Dix, et même de vouloir les doubler, en quelque sorte. Bien sûr, il y a eu quelques indiscretions, quelques bavures, mais ce n'était pas tellement grave... Bill et Jack ont voulu rencontrer Bertie pour discuter et mettre la situation à plat. Ils lui faisaient confiance, ils croyaient qu'il pourrait tout arranger en intervenant auprès de la *Commissione*. Seulement, ils n'avaient pas compris que Bertie l'ordure était passé dans l'autre camp.

— C'est ce que j'ai cru comprendre. Heu... J'ai eu Jack au téléphone, en fin de soirée. Il a été obligé de se planquer.

— Après ce qui s'est passé, c'était plutôt indispensable... Suis-moi bien, Walt... La partie était truquée, Bertie a accepté la rencontre après en avoir discuté avec les autres faux culs. C'était une putain d'embuscade. Mais ils y ont quand même laissé des plumes. Jack et Bill sont arrivés sur place avec une petite troupe, et ça a été une partie quasiment nulle, à part que le pauvre Bill y a laissé sa peau. Après...

Un briquet claqua. Walter Rosa vit la petite flamme tenue entre deux mains monter vers le visage proche et l'éclairer fugacement. Il y eut le grésillement d'une cigarette, et ce fut tout. Cela avait été comme une sorte de flash et il n'était pas plus avancé qu'avant.

— Tout de suite après, l'état d'urgence a été décrété. En même temps qu'ils sonnaient le rassemblement pour une conférence extraordinaire, ils décidaient d'envoyer une équipe de chiens de sang ici. Pas pour essayer de remettre de l'ordre... Pour liquider.

— Combien sont-ils ? questionna le mafioso dans un souffle.

— Je ne sais pas exactement, mais au moins cinq ou six à ma connaissance.

— Un commando...

— Pire que ça. Ce sont des As noirs.

— Y a encore de ces types ?

Le ricanement désagréable le fouetta nerveusement.

— Continue à croire au père Noël, Walt, et tu feras pas de vieux os. Une nouvelle équipe de ces mecs a été mise sur pied il y a près d'un an par certaines grosses têtes de la *Commissione*. Ceux qui contrôlent le projet Force Dix et qui veulent nous foutre en l'air.

— Mais pourquoi veulent-ils faire ça ? couina Rosa. Ça ne rime à rien, jamais on ne leur a fait de merde.

— Quand je dis que tu es naïf... Tu serais plutôt du genre con.

— J't'emmerde !

— Te mets pas en rogne, je suis là pour arranger le coup. Si tu le prends mal, je me casse et je te laisse te démerder avec ces gorilles. Tu sais ce qu'ils ont fait à Freddy l'Antillais ?

Rosa haussa les épaules.

— L'Antillais n'était qu'un macaque. On l'utilisait seulement pour la came et pour former les nanas recrutées. Il n'y avait pas de risques pour nous, c'était bien cloisonné.

— Tellement bien qu'ils ont débarqué chez Andy sans crier gare.

Quelques secondes s'écoulèrent avant que Rosa réagisse à l'information.

— Comment tu sais ça ? jeta-t-il d'un ton soudain méfiant.

Le gars tira un petit coup sur sa cigarette tenue au creux de sa main, et rigola :

— J'étais en bas de chez lui quand deux gus se sont pointés. Je voulais le contacter. J'avais essayé de te joindre, mais ton téléphone était sans arrêt occupé. L'un d'eux est resté en planque pendant que l'autre est allé dire bonjour à ton copain.

— Dis, heu... Charlie... À part le renseignement sur les As noirs, tout ce que tu viens de me raconter n'est pas très nouveau. Je ne veux pas te vexer, mais...

— Déconne pas, bon Dieu. T'es-tu seulement demandé pourquoi ils n'ont pas liquidé tout de suite Andy Jackson ?

— J'avoue que je ne pige pas très bien.

— D'abord, ils voulaient des renseignements. Est-ce qu'ils sont repartis les mains vides de chez lui ?

— Non. On lui a piqué la comptabilité et un carnet d'adresses.

— Et voilà ! Il leur manquait tout simplement les coordonnées de la plupart de tes hommes. Et s'ils ont épargné Andy sur le moment, c'est uniquement pour ne pas vous paniquer. Quand on tient un gus au bout d'un pétard et qu'on le laisse en vie, c'est plutôt rassurant, tu ne trouves pas ?

— Oui... admit Rosa.

— Seconde question qui aurait pu te venir à l'esprit : Pourquoi environ les deux tiers de la *Commissione* se braquent-ils contre le reste ?

Rosa chercha une cigarette dans sa poche, la ficha entre ses lèvres sèches et gratta une allumette, prenant le temps de réfléchir.

— Ça paraît évident, assura-t-il en soufflant sa fumée. Cette majorité est composée par des mecs venus de Californie, d'Arizona et de l'Oregon. Ces familles ont toujours fait bloc contre les autres. Ils sont puissants. Ils ont apporté dans les caisses des masses de pognon pour restructurer l'organisation.

— De votre côté, vous n'avez pas une position tellement forte, ajouta l'envoyé de Manhattan. Ça explique la scission en deux clans. Et je dois te dire qu'en ce moment même, c'est pas la joie, dans la grande baraque de Manhattan. Tout le monde se méfie du voisin, tout le monde s'espionne, et chacun a peur de donner un simple coup de téléphone par crainte des tables d'écoute électroniques. Ils en sont

réduits à passer leurs coups de fil dans les cabines publiques... Ça ne veut pourtant pas dire qu'ils se bouffent officiellement la gueule. Au contraire, l'heure est aux salamalecs et aux paroles rassurantes. Pendant ce temps, les peaux de bananes pleuvent, dans le genre de l'équipe de tueurs qu'on t'a envoyée. Les gros ne prennent pas de risques, Walt. Mets-toi bien ça dans la tête, ils règlent leurs comptes par personnes interposées, et t'es pas tout seul concerné, toi et tes gars. La même chose est en train de se dérouler en Floride, au Texas et en Pennsylvanie. Et je ne suis pas non plus le seul à être parti pour prévenir les copains de ce qui se passe. On va essayer de tenir tête à ces gros salopards...

— Je comprends, fit Rosa en tétant sa cigarette. Je comprends. Qu'est-ce que tu me conseilles, maintenant ?

— Tu peux disposer rapidement de combien d'hommes ? questionna l'autre en relançant le moteur de la voiture.

Il se dégagea du trottoir et commença à faire rouler doucement la Peugeot 604.

— Eh bien... Une vingtaine. Peut-être trente, au maximum.

— Des gars efficaces ?

— Pas tous. Ça fait assez longtemps qu'ils ne se sont pas entraînés.

— C'est pas grave. Ce qui compte, c'est le nombre. Pour impressionner. Voilà ce que les amis de Manhattan te conseillent de faire, Walt. Il faut que tu montes une expédition en urgence. Prends-en la tête et file plein sud. C'est là-bas que se trouve la solution à ton problème.

— Quoi ? Tu veux que j'aille me foutre en plein dans le piège ?

Le délégué des amis de Manhattan lâcha un soupir excédé.

— Merde. Je me demande pourquoi je suis en train de m'emmerder avec toi. Tu veux bien pousser un peu plus sur tes neurones, Walt ?

— Bon, vas-y, je t'écoute.

— Si tu restes sur place avec tes gars, même en vous planquant tous, ils finiront par vous avoir. Ce sont des experts et vous n'êtes pas de taille. Il faut décrocher à toute vitesse. Fonce là-bas. Assure-toi que tes hommes partent par petits paquets pour ne pas se faire repérer. Et pas de déplacement en avion, tu peux être sûr que l'aéroport est surveillé. Qu'ils louent des guindés sous des noms bidons...

— D'accord, convint Rosa. Et une fois là-bas ?

— Regroupez-vous tous. Il est indispensable que vous débarquiez en force. Une sorte de délégation parlementaire, quoi. Donnez l'impression que vous venez pour discuter, mais faites bien comprendre que le cas échéant, vous êtes prêts à leur en mettre plein la gueule. Arrange-toi pour rassembler un arsenal.

— Une manœuvre d'intimidation...

— Exactement. Et je te parie tout ce que tu veux qu'ils mettront les

pouces. Ils ne tiennent pas du tout à voir éclater leur grand projet sous leurs pieds. T'as pigé, maintenant ?

— J'ai pigé depuis le début, mentit Rosa, mais je voulais t'entendre aller jusqu'au bout de ton idée.

— Dis, t'es un peu salaud de m'avoir fait marcher ! ricana l'autre. Je pouvais pas croire que t'étais engourdi du cerveau. Bon. On s'est bien compris ?

— Tu parles ! C'est évident qu'ils ne vont pas risquer un affrontement merdique sur leur putain de territoire. Dire que c'est grâce à nous qu'ils ont pu monter toute la combine. On leur a tout facilité depuis le début, on s'est chargé des transports de matériel, des faux papiers et de la bouffe. On leur a même fourni des nanas pour baiser. Bordel, je te jure que ces mecs vont comprendre qu'on peut pas nous avoir comme ça !... J'avais déjà imaginé cette solution, mais je ne savais pas exactement sur quel pied danser, avec la confusion qu'il y a aux *States*. Tu sais, ça fait du bien de savoir qu'on est soutenu. Dis, Charlie...

— Ouais ?

— Remercie-les bien pour moi. Au nom de tous les gars ici. Dis-leur qu'on est vachement reconnaissant.

— Tu peux compter sur moi. Ils sauront que tu marches à fond dans le bon sens. Un conseil... Si tu dois passer un coup de fil à Manhattan, sois prudent. Je t'ai parlé des écoutes électroniques et c'est pas bidon, l'immeuble en est truffé. Dès que tu as ton correspondant en ligne, annonce-toi à mots couverts et donne-lui un numéro sûr où il pourra te rappeler.

Rosa fit un sourire dans l'obscurité.

— Je suis pas con.

— Méfie-toi quand même. À ta place, je ne crois pas que je me risquerais à prendre ce genre de contact.

La 604 s'arrêta silencieusement à proximité d'une station de taxis où deux voitures se tenaient en attente.

— Je vais te laisser ma caisse, annonça le type à côté de Rosa. Tu en auras besoin. Laisse tomber la tienne. Assure-toi que tes hommes en font autant, c'est une question de sécurité. Maintenant, magne-toi de les avertir, dis-leur qu'ils fassent sacrément gaffe à leurs culs en taillant la route, ce serait bête qu'ils entraînent un As noir dans leur sillage.

— T'inquiète pas pour ça, j'ai une huitaine de gars sérieux qui vont surveiller la manœuvre de très près.

— Dès que l'opération aura réussi, on sera en position de force à New York pour rétablir l'équilibre et fermer les grandes gueules. Aie confiance, Walt.

— Encore une fois, je te remercie, Charlie. J'espère qu'on se reverra

un de ces jours.

— Tu peux en être sûr.

— Heu... Je peux te serrer la main ?

— On s'en serrera deux quand tout sera terminé et on se tapera du champagne. Bye, vieux.

L'homme ouvrit sa portière et se coula hors de la voiture. Sa silhouette se découpa deux secondes à contre-jour devant une enseigne de métro, puis disparut aux yeux de Walter Rosa.

L'aube allait bientôt poindre. Charlie-Bolan la Pute l'attendait comme un signal.

CHAPITRE XI

À huit heures du matin, l'autoroute du Sud était relativement dégagée, malgré les vagues successives de Parisiens qui s'échelonnaient sur la route du soleil. Mack Bolan était au volant du Range Rover et conduisait à une allure modérée et régulière. À côté de lui, Herman Schwarz s'était légèrement assoupi. Une sorte de poste à transistors était fixé devant lui sur le tableau de bord, contre le pare-brise. Sur la banquette arrière, Patricia Moorehead paraissait rêver tout éveillée et chantonait doucement un air de *Country*. Rosario Blancanales, assis à côté d'elle, était plongé dans l'étude d'une carte géographique de la Corse.

Ils venaient de dépasser la ville de Dijon quand Bolan tapota l'épaule de Gadgets.

— Fais une vérification de route, conseilla-t-il. Je ne veux pas qu'on se laisse décrocher.

Schwarz se redressa et enclencha une touche sur le boîtier noir contre le pare-brise. Aussitôt, un sifflement aigu envahit l'habitacle. Il le laissa fuser quelques secondes, puis coupa le contact.

— En fait de risquer un décrochage, on est un peu trop près, commenta-t-il.

— À combien estimes-tu la distance ?

— À l'amplitude du signal... environ sept, huit cents mètres.

Bolan relâcha un peu la pression de son pied sur l'accélérateur. Blancanales replia sa carte, bâilla et commenta :

— Fantastique, ton bidule. T'es sûr de la portée, Gadgets ?

L'interpellé fit claquer ses doigts avec désinvolture.

— L'appareil a été testé sur plus de quarante kilomètres avec toute satisfaction. Évidemment, on ne peut pas espérer la même performance en phonie, mais sur terrain dégagé, on peut capter sur six kilomètres au moins. Plus, si c'est en portée directe, surtout la nuit, quand les ondes passent mieux. C'est une question de densité atmosphérique et de charge électrostatique de l'air. Pour une utilisation uniquement en radio-balise, tu peux multiplier la portée par dix ou même vingt dans les conditions idéales, c'est-à-dire par beau temps et avec réfraction sur les couches de l'ionosphère. En fait...

— Écoutez le professeur ! l'interrompt Blancanales, hilare. Dis, tu vas pas nous casser les pieds avec un cours d'électro-machin-bidule pendant tout le trajet, ou je descends et je fais du stop. C'est pas les nanas en bagnoles qui doivent manquer par ici et qui seront certainement ravies que je leur fasse la navigation.

Schwarz leva les yeux au ciel.

— Le voilà qui recommence avec son mythe obsessionnel ! gémit-il. D'accord vas-y. Descends et pointe ton pouce vers la Méditerranée, Don Juan. Avec la tête de satyre que tu te trimbales, c'est pas les nanas que tu vas récupérer, mais toutes les vaches en chaleur du coin. Hé ! Tu t'arrêtes un instant pour débarquer ce mec assoiffé de sexe, Mack ? J'en profiterai pour pisser.

Patricia avait cessé de chanter. Son visage s'éclaira d'un sourire qui découvrit ses dents magnifiques et elle s'accouda au dossier du fauteuil de Bolan.

— Dites, ils sont toujours comme ça, vos copains ? fit-elle en expédiant un clin d'œil à Schwarz qui l'observait avec suspicion.

— La plupart du temps, c'est bien pire, répondit Bolan en se détournant un court instant pour lui rendre son sourire.

Elle demanda, comme si elle s'efforçait d'alimenter la conversation :

— Comment est-ce que ça fonctionne exactement, votre bidule ? Je n'ai pas très bien compris les explications techniques.

— Gadgets va se faire un plaisir de vous raconter ce qu'il y a dans cette petite boîte malicieuse, ricana Blancanales. Avec lui, vous ne risquez pas de mains baladeuses, il est impuissant. C'est pas un scoubidou futé qu'il a, mais un circuit imprimé drôlement tordu. Il m'a affirmé qu'il a déjà réussi à faire ça avec une calculatrice électronique.

Patricia et Schwarz s'esclaffèrent. L'atmosphère se détendait d'un seul coup après une première partie de trajet passée dans une certaine tension nerveuse.

En fait, l'appareil en question était un récepteur FM couplé avec un micro-système goniométrique capable de capter une modulation et d'en déterminer l'axe de provenance. Lorsqu'il avait confié la 604 à Walt Rosa, Bolan l'avait préalablement équipée avec un émetteur miniaturisé possédant une autonomie d'environ vingt-quatre heures. L'appareil sophistiqué était un petit prodige de la technique moderne. Il émettait non seulement sur une fréquence fixe de localisation, en fonctionnant comme une radio-balise, mais aussi il était doté d'un microphone ultrasensible et pouvait capter et retransmettre à distance toute conversation intervenant dans un rayon de quatre à cinq mètres. Ce qui était largement suffisant dans le cas d'une utilisation à l'intérieur d'un véhicule. Le boîtier était fixé sous une garniture de la plage arrière et isolé de la carrosserie par une épaisseur de mousse synthétique neutralisant les vibrations du moteur et de la route.

Au petit matin, ils s'étaient embusqués dans le véhicule tout-terrain, à peu de distance de l'embranchement de l'autoroute. Bolan n'avait eu qu'un seul doute : que Walter Rosa ait eu quelque méfiance et qu'il ait troqué la 604 contre un autre véhicule. Aussi avait-il

observé avec attention toutes les voitures qui s'étaient engagées sur cette voie express. Mais le mafioso était survenu moins d'une heure après qu'ils eussent pris position, en compagnie de quatre mastodontes installés derrière et à côté de lui.

En cours de route, Bolan s'était fait doubler par une dizaine de voitures. Parmi celles-ci, il en avait remarqué deux occupées exclusivement par des hommes, des costauds, alors que la grande majorité des véhicules en partance vers la Riviera comportaient des couples souvent accompagnés d'enfants.

Deux autres voitures semblables s'étaient ensuite signalées.

Le cortège de la mafia s'était formé, conformément aux prévisions de l'Exécuteur.

De temps en temps, Schwarz branchait son appareil d'écoute pour vérifier qu'ils se maintenaient toujours dans une relative proximité de la 604. À d'autres moments, il passait en écoute phonique, mais jusqu'ici, il n'avait entendu que de rares bribes de conversation entrecoupées de longs silences et d'onomatopées.

À dix heures, ils arrivèrent en vue de Lyon.

— Nous sommes dans les temps, annonça Bolan en consultant sa montre. La mafia aussi. Si tout va bien, on pourra prendre le bateau de seize heures à Marseille.

— À condition qu'il y ait de la place, objecta Schwartz. Ça doit pas être évident pendant cette période estivale.

— Je me suis renseigné, dit Politicien. On ne devrait pas avoir de problème, le gros des vacanciers est déjà parti.

Un peu plus tard, Bolan arrêta le Range Rover et céda le volant à Blancanales pour prendre sa place à l'arrière. Il déplia la carte géographique et se plongea dans l'étude de la région concernée.

Une sorti de chaos rocheux et de maquis, avait précisé Léo Turrin au téléphone. L'Exécuteur allait s'y sentir comme chez lui.

Richie Buscetto, dit « Hulk », était en train de rassembler trois hommes pour servir d'équipe d'accompagnement à Giovanni Minotte. Sa chemise à moitié déboutonnée laissait apparaître son immense torse velu qu'il gonflait volontiers pour impressionner ses hommes en les interpellant.

— Magnez-vous le cul, tas d'endormis ! clama-t-il en faisant des gestes avec ses bras aussi gros que des jambons.

Il les apostrophait en corse, bien qu'il estropiât la langue autochtone en y mélangeant du sicilien, sa langue natale. « Hulk » était le responsable des deux *gradigghia* importées de Sicile où il les avait formées selon les principes techniques du combat de maquis. Il était particulièrement fier des résultats obtenus avec ses moustachus et regardait souvent avec dédain les autres soldats de pacotille

constituant les deux autres *gradigghia* placées sous la responsabilité de Max Ricci, ce petit con de calabrais qui n'avait même pas réussi à leur apprendre à se servir correctement d'un pistolet-mitrailleur ou d'un fusil d'assaut. Ses gus s'en servaient comme d'un arrosoir, mitraillant tout sauf les vraies cibles. Ouais, Ricchie Buscetto était fier de sa troupe. Une cinquantaine de gars solides, pas spécialement intelligents, mais rapides, bien entraînés et mauvais comme des teignes.

Minotte se présenta sur le perron de sa villa à la façade blanche. Lui-même était vêtu d'un complet blanc en alpaga passé par-dessus une chemise noire au col ceint par une cravate lavallière en cuir. Un chapeau noir à larges bords lui abritait la tête du soleil encore cuisant en cette fin de journée. S'il n'avait pas eu une belle gueule de jeune premier malgré ses quarante ans, et un corps soigneusement entretenu par des massages quotidiens et un régime diététique, Minotte aurait été tout simplement grotesque dans sa tenue qui se voulait être celle d'un gentleman farmer. Surtout en Corse. Dans un pays rude où l'on respecte avant tout la dignité humaine, la vraie classe, la noblesse, celle de l'âme, et non celle ostensiblement affichée que procure l'aisance d'un compte en banque bien garni.

Giovanni Minotte n'était pas sicilien. Issu d'un père milanais et d'une mère juive émigrés aux USA – à l'inverse de Walter Rosa qui avait eu un père juif, et que Minotte considérait à peine comme une merde lâchée dans un ghetto par une chienne dénaturée – il avait été pris en main très jeune par une *Cosca* de la mafia de Los Angeles. L'équipe de truands l'avait éduqué très vite à tous les crimes mineurs en usage dans les bas quartiers de la Cité des Anges : vol à la tir, casses vite faits, rabattage de clients pour les prostituées en cartes... Mais on s'était très vite aperçu que le petit Minotte avait des dispositions beaucoup plus intéressantes dans le domaine de l'arnaque de grande envergure. Quelque temps plus tard, le même Giovanni, ainsi qu'on l'appelait dans le milieu, fit une découverte : il avait un père. Non seulement, il avait un père, mais celui-ci occupait un rang important dans l'organisation sicilo-américaine, et l'avait tout bonnement mis à l'école de la rue, lui avait fait faire ses classes, en quelque sorte et, jugeant que le rejeton avait brillamment passé son examen de loubard aspirant truand de haute volée, avait décidé de le récupérer pour le lancer dans la vraie vie active. Celle de la grande pègre américaine. Et Minotte junior avait fait son chemin. Il n'avait pas déçu son père. À la mort de ce dernier, assassiné d'odieuse manière par un immense salopard en combinaison noire, il s'était vu confier par la *Commissione* le titre de *soto-capo* avec promesse de devenir *capo* en titre s'il réussissait à mener à bien le projet européen baptisé *Force Dix* par les tacticiens de Manhattan. Ces gens-là étaient

pour la plupart des universitaires ; certains avaient fait Harvard ou d'autres universités équivalentes. Ils appartenaient à la nouvelle génération de la *Cosa Nostra*. Bien qu'approximativement du même âge, Giovanni Minotte, lui, n'avait pas connu les hautes études. Son école avait été celle des caniveaux, des squats infects, des quartiers populaires où l'on gagne sa pitance à coups de couteaux ou de pics à glace et de roublardise. Et il en était particulièrement fier. Il préférait ses lettres de noblesse à celles des jeunes loups endimanchés qui jamais n'avaient éprouvé comme lui la faim ni le besoin de défendre le peu qu'il avait à manger.

Il était un dur. Un type qui sait ce qu'il a à faire et où il va.

Un peu plus tôt, il avait eu un coup de fil de Ricky Bassano, « the Dealer » – l'Arrangeur. Ricky lui avait fait un rapport précis de l'avancement du projet. L'instant de prendre une position ouverte allait bientôt se présenter. Les troupes étaient à présent parfaitement entraînées, les divers leviers de commandes bien en main ; les officiels qui servaient de protection ou de couvertures étaient également bien « graissés » et prêts à les cautionner à tous les échelons intéressants. Ce n'était plus qu'une question de quelques jours. Moins d'un mois, en tout cas.

Minotte avait décidé de faire une inspection de troupe. Il voulait se rendre personnellement compte de l'efficacité de ses hommes et aussi leur montrer qu'il comptait sur eux. Par un traficotage occulte au sein de ministères et de préfectures, Bassano avait réussi à en faire de vrais Corses. C'est-à-dire que chacun des hommes importés de Sicile avait désormais un statut français. Ils possédaient tous des papiers d'identité parfaitement en règle, étaient censés être nés sur l'île ou sur le continent, de parents corses. C'était ça, l'astuce : deux cents types aguerris prêts à être lâchés tous azimuts dans l'île pour y semer la terreur et la dévastation avec des revendications pré-établies à la clé. L'affaire restait corse et le demeurerait officiellement. Rien à voir avec les rigolos „de l'ex-FLNC qui ne comportait plus guère que de petits voyous tout juste capables de plastiquages à la sauvette, avec l'argent et les charges explosives gracieusement offerts par Kadhafi. Vraiment plus rien à voir. Ce serait un professionnalisme hors pair contre lequel les autorités se heurteraient sans aucun résultat tangible. D'autant plus que des hommes payés par Minotte, et bien placés dans la hiérarchie administrative, se chargeraient à la fois d'endiguer les réactions gouvernementales et de promouvoir l'idée de l'indépendance corse tant clamée depuis des années. Ensuite... la Corse, bien qu'officiellement devenue autonome et indépendante, serait confidentiellement propriété de l'*Honorable Société*. Une plate-forme opérationnelle d'où rayonneraient les ramifications du Syndicat vers les points stratégiques de l'Europe déjà bien chancelante et qui ne

comprendrait jamais quels sont ses vrais meneurs de jeu. Kadhafi pourrait aller faire péter son plastic chez les Nègres ou en Israël et se torcher le cul avec l'argent des Russes destinés aux terroristes corses.

« Hulk » l'appela sur le petit parking à côté du garage.

— C'est prêt, monsieur. Nous pouvons y aller.

Minotte se dirigea vers sa voiture, une Mercedes à la carrosserie rutilante, dont le chauffeur portait un costume bleu marine impeccable malgré la chaleur ambiante. Il prit place à l'arrière et se retourna. Le véhicule d'escorte, une Mercedes également, mais d'un modèle moins récent, démarra doucement et dépassa la voiture du patron pour ouvrir la route.

« Dommage que les grosses têtes de la *Commissione* ne soient pas là pour m'accompagner », pensa Minotte. Ils auraient pu juger à quel point il avait fait du bon travail. Mais il savait que les leaders de New York avaient pour l'instant quelques problèmes à résoudre, relatifs à une embrouille intérieure passablement emmerdante. Mais les problèmes, après tout, n'étaient-ils pas faits justement pour être résolus ? Giovanni Minotte avait résolu les siens et il s'estimait en droit de ne pas avoir à s'inquiéter des ennuis des autres.

À chacun sa part de merde.

Vingt minutes après son départ, une Volkswagen Golf GTT décapotable survint dans l'enceinte de la villa et s'arrêta sèchement dans un petit nuage de poussière. Ricky Bassano l'Arrangeur en sortit hâtivement et se dirigea d'une démarche rapide vers la maison d'où sortait nonchalamment Buscetto.

— Il est là ? demanda Bassano.

Hulk lui expédia un sourire navré.

— Non, monsieur. M. Bassano est parti pour le camp il y a à peine une demi-heure. Vous aviez quelque chose de spécial à lui dire ?

— J'ai essayé de l'appeler, mais son téléphone était continuellement occupé.

— M. Bassano a eu beaucoup d'appels cet après-midi.

— Il faut que je le contacte par la radio.

Buscetto fit un signe d'assentiment et rentra dans la maison, l'Arrangeur sur les talons.

— Vous savez vous servir de l'appareil ? fit-il pour la forme en désignant un émetteur-récepteur qui équipait une pièce transformée en bureau et aux murs recouverts de cartes géographiques à grande échelle.

— Ça ira, Richie, acquiesça Bassano en enfonçant la touche d'émission tandis que le gorille en chef se retirait.

Il obtint la liaison avec la Mercedes de Minotte en quelques secondes et s'annonça aussitôt :

— C'est Ricky... Excuse-moi de venir t'ennuyer, mais il fallait absolument que je t'appelle.

— *Qu'est-ce qu'il y a ? s'enquit la voix de Minotte. Où es-tu ?*

— Chez toi. J'ai reçu un coup de fil assez préoccupant, il y a un peu plus d'une heure. Un type qui n'a pas voulu dire son nom. Il prétend qu'il se passe des événements bizarres à Paris. Quelqu'un serait en train de lever une petite armée pour venir ici...

— *Attends... Tu veux parler de...*

— De Walt, bien sûr. Il aurait eu une conversation longue distance avec une autre personne de chez nous. Tu comprends ?

— *Ouais. Continue.*

— Il bénéficierait d'une sorte de caution, d'après ce qu'affirme le type anonyme. J'ai pensé qu'il fallait que tu saches ça au plus vite.

— *Ça me paraît complètement con, grogna Minotte. Ce connard n'a pas assez de couilles pour risquer un coup de force. Et je ne vois pas pourquoi il le ferait. En plus, ses gus ne sont pas précisément des durs. Si tu veux mon avis, ça ne tient pas debout. Ton coup de fil provient de quelqu'un qui veut nous faire chier.*

— Et si ce n'était pas seulement une sale blague ? opposa Bassano. Bien sûr, je pense comme toi, mais on ne sait jamais...

— *Prends des dispositions, Ricky. Fais ce qu'il faut comme s'il y avait vraiment du danger.*

— Tu rentres quand ?

— *J'en sais trop rien. Il y a d'abord une inspection de troupes, puis un briefing et ensuite une petite réception.*

Un rire vulgaire passa sur la fréquence :

— *J'ai promis de leur offrir le champagne. C'est du gaspillage, ces sauvages vont boire ça comme du Coca, mais tu comprends, ça renforce notre image de marque. Bon, peut-être minuit ou une heure du matin. Dépatouille-toi, Ricky. Je peux pas t'en dire plus.*

— Je comprends. D'accord. Bye.

Bassano quitta la pièce et se rendit dans le living-room où Hulk se tenait devant une fenêtre, en train de regarder le parc.

— Combien d'hommes as-tu ici ? questionna l'Arrangeur.

— Quatre dans le jardin et deux dans la maison. Qu'est-ce qui se passe, monsieur Bassano ?

— Peut-être rien, du moins je l'espère, mais on va faire comme si on avait à tenir un siège. Rassemble des gars, tu veux ? Appelle-les tout de suite et dis-leur de prendre de l'artillerie avec eux.

— Dites, heu... S'il y a vraiment des ennuis en perspective, on pourrait peut-être demander au camp qu'on nous envoie une équipe de protection ?

— Pas question ! Ces gus sont des soldats et je ne veux pas que des curieux puissent se demander ce qu'on est en train de magouiller. Il

me faut des civils, rien que des civils. Arrange-toi pour qu'ils passent inaperçus, Richie...

Hulk hocha la tête, posa sa grosse pogne sur le téléphone et commença à composer un numéro.

CHAPITRE XII

Le Range Rover roulait à faible allure à travers le village de Saint-Florent pour l'instant pratiquement désert, à part quelques passants attardés et quelques restaurants qui se préparaient à fermer leurs portes. Il était deux heures du matin. Le navire-ferry, dans lequel ils avaient embarqué, avait accosté sur le coup de minuit et demi à Bastia. Ils n'étaient que trois dans le véhicule tout terrain : Bolan, Schwarz et Patricia Moorehead. Blancanales suivait à distance dans une GS Citroën de location qu'ils avaient fait réserver depuis Marseille sur appel téléphonique.

La carrosserie du Range était agrémentée d'autocollants publicitaires et ressemblait à une caisse de touristes rigolards.

Gadgets avait branché le récepteur sur « phonie ». Ils écoutaient pour l'instant une conversation en provenance de la 604 occupée par Walter Rosa et quatre de ses hommes. Le haut-parleur retransmettait fidèlement le dialogue :

— *Pas question d'aller à l'hôtel. Je veux qu'on débarque chez lui juste avant l'aube.*

C'était la voix du « patron ».

— *Et que tout le monde garde les yeux ouverts. Faut pas oublier qu'ici, c'est leur territoire, il se peut qu'ils aient planqué des gus un peu partout pour surveiller. Alors, tout le monde fait gaffe et se démerde pour passer inaperçu. Jusqu'à ce qu'on soit arrivé près de sa baraque, les bagnoles devront circuler isolément. Vu ?*

— *Pas de problème, fit une voix différente. Est-ce qu'on peut bouffer quelque chose en attendant ?*

— *Quoi ? Tu t'es pas assez rempli l'estomac pendant le trajet ?*

— *Ecoutez, chef, on a mangé que des sandwiches...*

— *Faudra que tu t'en contentes, Jo. Quand on aura réussi l'opération, vous pourrez tous aller vous taper un gueuleton dans le meilleur restaurant du coin. OK ?*

— *Bon, bon... Je fais passer le mot aux autres.*

— *Dis-leur aussi qu'ils n'entassent pas les guindés les unes sur les autres. Ici, c'est pas les States, on pourrait se faire remarquer.*

— *Entendu. Heu, ce serait marrant que ce soient les gars de Jack et de Ricky qui nous invitent, non ?*

— *Fais pas de prévisions trop optimistes ! rigola une autre voix. P't'être bien qu'ils pourraient nous offrir autre chose que de la bouffe. Quelque chose de vachement indigeste.*

Il y eut un gloussement.

— Déconne pas, tu vas nous foutre les glandes. Quand c'est qu'on démarre ?

— Á quatre heures trente précises, fit la voix de Rosa. On devra être sur place à cinq heures. Que tout le monde règle sa montre à la même heure. Vas-y, maintenant.

Un bruit de portière retentit dans le haut-parleur, puis un bruit de pas s'éloignant. Bolan ralentit, incurva la trajectoire du Range sur le parking d'un hôtel à la façade éclairée. Une grande enseigne lumineuse était fixée sur le toit de l'établissement : *Hôtel Bellevue*. Il freina, descendit du 4 x 4 tandis que la GS Citroën s'arrêtait un peu plus loin.

Le bar-salon du *Bellevue* était encore occupé par quelques consommateurs qui discutaient au comptoir et autour des tables. Bolan repéra tout de suite son contact. Celui-ci était assis devant une table à l'écart, un verre contenant un liquide rouge en face de lui, et il lisait l'hebdomadaire *News-week*. Il prit place dans un fauteuil à côté de lui et annonça sans préambule :

— Phoenix. Mon message n'est pas arrivé trop tardivement ?

L'autre lui sourit. C'était un homme d'environ cinquante-cinq ans, bien bâti et au visage ouvert.

— Content de vous voir, colonel, prononça-t-il à voix basse. Je pensais que vous auriez du retard.

— Laissez tomber le colonel, coupa Bolan. Vous savez qui je suis ?

Antoine Benedetti accentua son sourire.

— Je sais exactement qui vous êtes, Mack. Notre ami commun me l'a laissé entendre. J'étais aux Etats-Unis, à Saint-Louis, quand vous êtes passé par cette ville. J'ai assisté aux dégâts que vous avez laissés derrière vous. Léo vous a peut-être dit que j'ai travaillé en accord avec Brognola ?

— Il m'a surtout dit que je pouvais vous faire confiance. Êtes-vous informé de la magouille locale ? Je parle de celle des *amici*.

— Qu'est-ce que vous voulez boire ? fit Benedetti, éludant la question. Pour ma part, j'ai pris une *Tomate*. C'est un mélange de pastis et de sirop de grenadine.

Bolan fit la grimace.

— Un scotch, plutôt.

Benedetti fit signe au barman qui vint prendre la commande et rapporta presque aussitôt la consommation. Le Corse reprit ensuite la conversation interrompue.

— Je suis bien introduit dans le Milieu local. J'ai entendu beaucoup de choses à ce sujet et j'ai personnellement vérifié. Je pense que ce qui vous intéresse, c'est surtout ce camp qui a été installé près du champ de tir militaire ?

— Dans la région de Casta ?

— À environ six kilomètres.

— Si près que ça ?

— Dites-vous bien qu'en Corse tout est possible, sourit Benedetti. Une armée entière pourrait se dissimuler dans le maquis sans que personne ne s'en aperçoive. Mais les gens dont nous parlons n'ont pas besoin de se cacher. C'est un camp tout ce qu'il y a de régulier.

— Quels sont les effectifs ?

— Hum... À peu près deux cents hommes. Ils s'entraînent régulièrement au tir avec des armes automatiques, au mortier et au lancer de grenades. Ils font aussi des simulacres d'attaques de positions, exactement comme une troupe classique. Le terrain sur lequel ils opèrent appartient aux Domaines. Je suppose qu'ils ont des autorisations parfaitement en règle. On ne voit apparemment aucune différence entre ces gens et les soldats de la Légion étrangère qui viennent régulièrement faire des manœuvres dans la région. Mêmes uniformes de combat, des treillis, mêmes insignes pour les gradés ; et ils circulent en jeeps.

Benedetti saisit un petit attaché-case posé sur la moquette à côté de lui et l'ouvrit. Il tendit discrètement quelques photographies à Bolan en commentant :

— Ne croyez pas que les Corses souffrent d'un complexe de ruminants. Nous sommes tous sensibilisés à ce qui se passe dans notre île et certains d'entre nous se préparent à un drôle de chamboulement. La situation est devenue grave... J'ai pris ces clichés la semaine dernière depuis les collines qui surplombent le camp. La vue est intéressante.

Les photos représentaient l'ensemble d'un campement militaire. Six grandes tentes kaki y étaient disposées, à peu de distance d'un baraquement allongé, en matériaux préfabriqués, dont le toit s'ornait d'une grande antenne radio. Plusieurs véhicules, tous des jeeps, sauf une Mercedes en stationnement près du baraquement, étaient garés sur un parking de terre battue. Il y avait aussi une assez longue bande dégagée qui pouvait servir de piste d'atterrissage. Les clichés avaient été pris de divers endroits. Un travail de professionnel. Sur l'un d'eux, on apercevait vaguement la forme d'un petit avion, genre Piper-Cub ou Rallye.

Bolan restitua les documents à Benedetti en lui adressant un signe de tête entendu.

— Du bon boulot, Antoine.

Il tira de sa poche de jean une carte qu'il déplia devant lui, puis pointa son index sur un point précis :

— D'après vous, demanda-t-il, combien de temps faut-il pour se rendre en voiture de ce point au camp camouflé ?

Le Corse se pencha sur la carte.

— La route n'est pas très bonne, commenta-t-il. Mais avec un bon véhicule et en roulant vite, une vingtaine de minutes.

— En Range Rover, par exemple ?

— Il n'y aura pas de problème.

— Banco.

— C'est la propriété de Giovanni Minotte ?

— Tout juste. Ça va être une opération double.

— Vous avez réellement l'intention de vous attaquer à ce camp ?

— C'est pour ça que je suis venu, dit Bolan. Vous pensez que c'est risqué ?

— Plutôt !

Benedetti but une gorgée de son verre et fit un clin d'œil.

— Mais je pense que vous pouvez réussir. Vous avez ce qu'il faut comme matériel ?

— Un bon équipement, oui. Ce qui se fait de mieux actuellement pour une opération individuelle. J'aurai deux personnes en couverture, pour la surveillance et l'appui tactique.

De nouveau, le Corse fit un sourire amusé et puisa dans son attaché-case. Il plaça dans la main de l'Exécuteur une feuille de papier de petit format comportant une dizaine de lignes tapées à la machine à écrire, avec une signature et un tampon officiel.

— Le tampon est authentique, de même que la signature. Je pense que ce document pourra vous être utile. Ça a été, heu... confisqué à un type de ce camp un peu trop soûl pour comprendre ce qui lui arrivait. Parfois, ils descendent au village, pour l'approvisionnement, et ils en profitent pour aller écluser quelques verres. Autre chose : vous trouverez une jeep sur le parking. Elle est rigoureusement semblable à celles que vous avez pu voir sur les photos. On y a même rajouté le sigle de l'armée française. Servez-vous-en comme il vous plaira.

— Vous êtes un type en or, dit Bolan sérieusement, en empochant l'ordre de mission.

— Nous avons envisagé une petite incursion dans cette base, depuis déjà pas mal de temps...

Bolan ne trouva pas utile de lui demander ce qu'il entendait par « nous ». Cela allait de soi. La Corse n'était pas encore aux mains de la racaille internationale. Il existait encore des gens capables d'ouvrir les yeux et de réagir.

— Quand comptez-vous opérer ?

— Cette nuit. Juste avant l'aube.

— C'est en effet le meilleur moment, mais le délai va être sacrément court. Vous voulez leur tomber dessus à la surprise ?

— Ouais.

Bolan, depuis le début de l'entretien, avait gardé sur ses genoux

une grosse enveloppe de papier craft qu'il tendit à Benedetti en expliquant :

— C'est le livre de comptes du clan représentatif de la mafia à Paris. Je l'ai étudié. Il n'y a pas tout, surtout en ce qui concerne les manipulations financières en Corse, mais je crois que ce sera suffisant pour faire tomber quelques têtes corrompues appartenant à l'administration et au gouvernement. Entre autres, ça concerne des pots-de-vin distribués au début de leur implantation en France.

— Le début d'une épuration, fit Benedetti.

— Je l'espère. Tout ce que touche la mafia devient aussitôt dégueulasse. Vous trouverez également dans cette enveloppe un carnet où sont mentionnés les noms, les téléphones et les adresses du réseau continental ainsi que d'une partie de la Corse. Ricky Bassano y figure, de même que Giovanni Minotte et plusieurs autres comparses. À votre place, Antoine, je ferais plusieurs photocopies de ces papiers et j'en expédierais à des gens bien placés et influents, puis à la presse si ça ne suffit pas. J'espère que vous avez ce genre de relations...

Le Corse opina silencieusement. Son visage était soudain devenu grave.

— Je vous remercie pour ce que vous faites. L'île tout entière vous remercie.

— Ma venue ici n'est qu'un incident de parcours. Ça s'est décidé au pied levé aux *States*. Je n'ai aucun mérite à avoir découvert cette combine, c'est comme s'ils me l'avaient écrite sur un tableau noir.

— Vous avez quand même droit à notre reconnaissance, Mack.

— J'essaierai de ne pas vous décevoir.

— Avez-vous prévu un chemin de repli ?

— Il ne devrait pas y avoir un trop grand problème. Sauf si j'envisageais de prendre l'avion.

— Vous risquez de prendre un sale coup dans le dos. En ce moment, nous avons une grosse affluence de touristes, surtout des Italiens et des Allemands. Les continentaux viennent de moins en moins nombreux, ils ont peur des attentats. Dans la foule, un coup de couteau est vite donné. J'ai une meilleure idée... Bassano possède un gros cabin-cruiser ancré à Mafalco. C'est une plage où l'on ne peut accéder que par la mer ou par une piste très difficilement praticable. Avec votre véhicule, vous pourriez y arriver sans histoire, une fois le coup de main terminé.

Il lui indiqua la position sur la carte.

— Le rafiote est gardé ? demanda Bolan.

— Oui. Deux hommes en permanence. Mais c'est sans importance, je m'en charge. Vous me comprenez ?

— C'est moi qui devrais vous remercier.

— Même avec ça, nous serons encore en compte envers vous. Ne

soyez pas modeste. Ce que vous allez faire est inespéré pour nous. Il y a trop longtemps que la racaille nous ronge de l'intérieur. On nous a parfois envoyé des barbouzes qui ont commis les pires actes pour faire croire au public que les Corses sont des êtres sans foi ni loi, des criminels prêts à tout pour des intérêts mesquins. Mais nous avons aussi nos brebis galeuses et nous en sommes très conscients. La mafia n'a pas sa place chez nous.

Pour ma part, j'ai fait deux guerres, l'Indochine et l'Algérie. Je croyais pouvoir retrouver mon pays comme un havre de paix et de belle vie comme cela était autrefois. Quelle déception ! Certains veulent nous diviser pour nous museler, d'autres estiment normal de gagner beaucoup d'argent sur notre dos et d'autres encore ont décidé de faire de notre île un tremplin pour atteindre plus facilement les structures économiques et financières de l'Europe. J'ai bien compris la manœuvre, vous savez. Et je ne suis heureusement pas le seul. Je ne fais pas partie du FLNC ni d'aucun autre mouvement soi-disant révolutionnaire car j'estime que ce n'est pas en se découvrant stupidement qu'on peut faire quelque chose d'efficace pour le pays. Nous avons d'autres méthodes, beaucoup plus radicales, même si elles sont contestées. La Corse a subi toutes les invasions possibles et imaginables. Celles des Arabes, des Vikings, des Espagnols et des Italiens qui nous ont tenu sous leur tutelle pendant des siècles. Nous en sommes toujours sortis grandis et plus forts. Mais à présent, j'ai peur. Je crains que l'unité patriotique n'existe plus que comme un slogan creux et dérisoire. C'est pour cela que je vous dis merci, Mack. Peut-être serez-vous l'étincelle qui déclenchera une véritable prise de conscience...

— À moins que j'y laisse ma peau, sourit Bolan.

— On ne meurt que trois fois, répliqua sérieusement Benedetti. La première fois, quand on naît, ce qui est une sorte de mort spirituelle, la seconde quand on perd son identité patriotique et la dernière à l'instant où l'on se transforme en cadavre. Êtes-vous déjà mort une de ces fois-là ?

— À ma naissance, selon vous. C'est une façon très philosophique de voir les choses de la vie.

— C'est aussi un dicton corse. Bon, je suppose que vous n'avez pas de temps à perdre dans des discussions ésotériques ? Je sais qu'aux États-Unis, on dit que la réflexion tue l'action.

— Antoine... Puis-je vous demander un autre service ?

— Je vous en prie.

— J'ai un civil avec moi. Je devrais dire *une* civile. C'est une jeune femme que j'ai récupérée à Paris dans un très sale endroit. Son père est actuellement en route pour le continent. Il y est sans doute déjà arrivé et n'attend qu'un signal pour venir prendre cette personne en

charge. Pouvez-vous la garder près de vous en attendant et veiller à ce qu'il ne lui arrive rien ?

— Évidemment. Ma fille s'occupera d'elle. Je suis heureux de pouvoir au moins vous aider de cette façon.

— C'est vous, maintenant, qui êtes trop modeste.

Benedetti éclata de rire, se retint brusquement en promenant un regard circulaire dans la salle.

— D'accord, on ne va pas passer notre temps à nous faire mutuellement des compliments... Pour le bateau, je m'en occupe très vite. Il sera disponible dans deux heures, deux heures et demie. En ce qui concerne la jeep, vous n'aurez qu'à pousser le bouton de contact, il n'y a pas de clé. Le plein a été fait.

Bolan se leva sans avoir touché à son verre.

— Montrez-moi votre civile, dit le Corse.

Ils sortirent et se dirigèrent vers le Range Rover tapi dans un coin d'ombre du parking. Herman Schwarz paraissait dormir sur son siège, mais il ouvrit instantanément les yeux à leur approche. Patricia Moorehead s'était allongée sur la banquette arrière et contemplait placidement le plafond du véhicule, un petit sourire sur les lèvres.

— C'est le moment de se quitter, Miss, annonça Bolan.

Elle se redressa subitement.

— Déjà !

— Votre père est en route.

S'approchant de lui, elle passa ses bras autour de son cou et se serra contre lui.

— Je voudrais tant que cet instant dure toujours, dit-elle dans un souffle chaud. Je crois que je suis amoureuse de toi, Mack.

Bolan soupira.

— J'ai les mains pleines de sang.

— Je m'en fiche. Et je ne peux rien à ça.

— Tu en aimeras un autre. Tu découvriras un type bien dont tu seras sûre qu'il rentrera tous les soirs.

— Parce que tu crois que c'est ça que je veux ? Je refuse cette vie médiocre, je n'ai nullement l'intention de me retrouver pour toute la vie dans une cuisine où je ferai la popote toute la journée, ni dans un plumard en compagnie d'un petit gars bien qui s'épanchera et me racontera ensuite toute sa journée d'aventure dans un bureau. Oh, Mack !... Je... je ne voudrais pas te quitter.

Bolan se détacha sans brusquerie de la douce étreinte, la regarda avec tendresse et déposa un baiser rapide sur ses lèvres.

— Souhaite-moi bonne chance, Miss.

Elle lui fit une grimace comique.

— Bonne chance, grand salaud !

— Elle est à vous, Antoine, dit Bolan en se tournant vers le Corse.

Pour la prise de rendez-vous, voyez ça avec Léo.

Benedetti avait la gorge serrée. Il hocha la tête et dit :

— À tout à l'heure au bateau. *Pace e Salute !*

— *Pace e Salute !* renvoya Bolan.

Il se tourna vers Schwarz dans le 4 x 4.

— Prends le volant, Gadgets. Je suivrai dans une boîte de conserve militaire.

En se dirigeant vers la jeep, il vit Benedetti qui conduisait la jeune femme vers une voiture dans laquelle un homme était déjà au volant. Un soldat de la liberté. Il leur adressa un petit signe et se coula au volant de la jeep bâchée tandis que Blancanales faisait démarrer le moteur de la GS.

CHAPITRE XIII

La villa se situait au pied d'une petite colline rocheuse, à environ deux kilomètres de la route départementale qui serpentait dans la plaine d'Oletta. Le parc, bien entretenu malgré la sécheresse, était de plain-pied avec un grand terrain couvert de maquis et séparé en deux parties par une allée de terre battue qui accédait à la propriété.

Il était cinq heures moins dix. Une faible clarté derrière les collines, à l'est, annonçait la proximité de l'aube. L'air était immobile, tiède. Les insectes nocturnes s'étaient tus et quelques oiseaux commençaient à envoyer des trilles, de branche en branche.

À cinq heures moins trois minutes, un cortège de six voitures quitta la route asphaltée et s'engagea sur le chemin de terre. Les phares des véhicules s'éteignirent en cascade. Dans celui qui occupait la troisième position, une 604 Peugeot, Walter Rosa regardait fixement à travers les vitres latérales et le pare-brise, cherchant vainement à sonder le maquis encore noyé dans les ténèbres. Andy Jackson occupait une place voisine sur la banquette arrière et tapotait nerveusement des doigts sur le dossier en face de lui.

— Ce coin ne me plaît pas, déclara-t-il au bout d'un moment. Si on voulait nous tendre un piège, ce serait l'endroit idéal. Je ne verrais même pas mon bras si je le faisais dépasser par cette vitre.

Walt se tourna vers lui et l'observa avec mépris.

— Tu dis n'importe quoi, Jack. C'est vraiment pas le moment. Je t'ai répété qu'il n'y a absolument pas lieu de craindre une entourloupe. C'est nous au contraire qui sommes en position de force. Jamais ils n'oseront engager une bagarre, ce serait le commencement de la fin pour eux. Ils sont tout ce qu'on veut, sauf des imbéciles.

Les deux hommes qui les accompagnaient commençaient à vérifier leurs armes. Celui qui était assis à côté du chauffeur avait dégagé un pistolet-mitrailleur MAT-49 de fabrication française et enquillait un chargeur de cartouches 9 mmsous le boîtier de culasse. L'autre, à gauche de Jackson, faisait doucement tourner le barillet d'un .357 Magnum Highway Patrolman.

— Ne vous excitez surtout pas, conseilla Walt. Logiquement, nous n'aurons pas à tirer un seul coup de feu.

— Et si c'est eux qui commencent à paniquer ? risqua encore le maquereau Trésorier-payeur de Belleville. On devra sans doute rester les bras croisés ?

— Ça va ? cracha Walt. Si tu chies dans ton froc, on peut te déposer. On te reprendra au passage.

Jackson croisa les bras et s'enferma dans le mutisme. Bientôt, la voiture de tête ralentit, obligeant les autres à en faire autant. Puis ce fut l'arrêt complet. Un homme sortit du premier véhicule, repoussa sans bruit sa portière et vint parler devant la vitre de la 604.

— Nous sommes à une centaine de mètres de la grille d'entrée, monsieur Rosa. Tout le monde est prêt.

Le « patron » se pencha par la portière et monta sa tête pour regarder devant lui.

— Je ne vois rien, répliqua-t-il. Tu es sûr que c'est bien ici ?

— Absolument. Mario est venu faire un repérage en douce, tout à l'heure. Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ?

— As-tu aperçu des sentinelles ?

— Aucune, mais on a vraisemblablement été déjà signalés. Ce ne sont sûrement pas des amateurs.

— Bon. Envoie quelqu'un en délégation à la grille, un gus qui ne risque pas de s'affoler inutilement. Qu'il dise que je veux parler à Minotte et à Bassano.

— Bien, monsieur.

Le mafioso s'éclipsa dans la nuit.

Il y avait une chose que Richie « Hulk » Buscetto détestait par-dessus tout : c'était d'être réveillé en pleine nuit, surtout pendant ses dernières heures de sommeil, celles où il lui arrivait de rêver avec une acuité assez extraordinaire. Hulk, en effet, faisait parfois d'étranges rêves. Souvent, il se voyait dans une grande prairie fleurie et plantée d'arbres peuplés d'oiseaux paradisiaques. Des filles à peine vêtues dansaient autour de lui et lui prodiguaient des paroles agréables. Elles ressemblaient à de toutes jeunes filles, presque des nymphettes, mais leur vocabulaire était paradoxalement celui des mères maquereelles des bas-fonds de Brooklyn ou de Battery Street. Hulk s'amusait à leur lancer des fruits qu'elles tentaient d'attraper au vol, la plupart du temps sans y réussir. Quand une d'elles réussissait l'exploit, elle mangeait le fruit et alors s'opérait une stupéfiante métamorphose. Elle devenait moitié animal, moitié femme et commençait à s'enfuir. Hulk lui courait après et la rejoignait invariablement dans un décor totalement différent et qui représentait un immense matelas de nuages s'étendant à l'infini.

À l'état de veille, il n'avait jamais cherché à analyser ses délires oniriques. Il s'y prélassait avec délectation et cela était suffisant pour lui. Mais il lui arrivait de penser que c'était peut-être là une vision du paradis ou de tout autre lieu où il aboutirait après sa mort.

À présent, il avait presque rejoint une nymphette à moitié transformée en chèvre, avec une queue frétilante, une épaisse toison de poils blancs sur les jambes et qui bêlait en l'attendant, quand une

force invisible l'attira en arrière. Il tenta de résister, mais subitement le matelas nuageux qui constituait le sol céda sous ses pieds et l'engloutit. Il tomba dans un trou sans fin, eut une atroce sensation de vertige et s'éveilla d'un coup, ses jambes tressautant spasmodiquement dans le vide.

Buscetto ouvrit un œil, puis l'autre.

— Pourquoi tu viens m'emmerder ? grogna-t-il en fixant hargneusement l'homme qui continuait à le secouer. T'es pas dingue ?...

Le type balbutia une excuse et prit un ton déferent :

— Je suis désolé, monsieur Richie... Il fallait que je vous réveille, il se passe quelque chose d'anormal dehors.

— Quoi ? rugit Hulk en se redressant sur son lit.

— Des bagnoles viennent de s'arrêter devant la maison.

— Des bagnoles ? Comment ça ?...

— Ben, oui ! Y a six guindés en attente avec plein de mecs dedans.

Du coup, Buscetto se réveilla complètement. Il sauta du lit, enfila un pantalon et glissa ses pieds dans des espadrilles. Avant de sortir de la maison, il prit soin de glisser dans sa ceinture un gros Colt .45 et se dirigea tout de suite vers le garage où il savait pouvoir trouver un des chefs d'équipe. Un gars trapu se dégagea de l'ombre en l'apercevant et s'approcha de lui.

— Qu'est-ce que c'est que ce cirque ?

— On sait pas encore, répliqua l'homme. Ça sent mauvais, en tout cas. J'ai fait placer des soldats près des grilles et le long du mur.

— Tout le monde est réveillé ?

— Dick est parti secouer les huit qui se reposent. On avait fait un tour de garde...

À cet instant, une silhouette courut dans leur direction. L'homme stoppa devant eux en dérapant sur les talons et lâcha :

— Un mec approche de la grille. Enfin, je crois que c'est un mec.

Un soldat tapi dans l'ombre ricana :

— T'es sûr que c'est pas une nana, Fred ? Des fois qu'on nous aurait envoyé un convoi de putes...

— Ta gueule ! cracha sourdement Buscetto. Il est seul ?

— Apparemment, ouais.

— Bon. Vous deux, toi et toi, venez avec moi et soyez prêts.

Ils marchèrent jusqu'à l'entrée de la propriété, distante d'une soixantaine de mètres.

Effectivement, quelqu'un était en approche. On commençait à le distinguer à peu près nettement. La silhouette s'arrêta contre les grilles et lança un appel :

— Hé ! Faites pas les cons, les gars ! On est là seulement pour discuter. Montrez-vous !

Buscetto resta dans l'ombre. Sa voix rocailleuse retentit comme avec de l'écho :

— Qu'est-ce que tu veux exactement, et qu'est-ce que c'est que ces merdes de bagnoles ?

— Walt voudrait causer avec Bassano et Minotte.

— Quel Walt ?

— Walt Rosa, évidemment.

Buscetto réfléchit et répondit avec un temps de retard :

— Y sont pas là. Personne n'est là. Dis à Walt qu'il a qu'à revenir plus tard et quand il fera jour.

— Dites... Vous me racontez pas des salades, des fois ? fit-l'homme venu avec un drapeau blanc.

— Personne ici ne fait de salades, coassa Buscetto, la voix mauvaise. J'ai dit qu'ils ne sont pas là et c'est tout. Je te conseille de te tirer avant que mes gars commencent à perdre patience.

— OK, OK ! fit le visiteur en levant les bras devant lui. C'est pas la peine de s'échauffer le cerveau pour si peu. D'accord, je vais dire à Walt qu'il pourra revenir un peu plus tard.

Il pivota lentement sur les talons et s'éloigna, se fondant rapidement dans l'obscurité. L'instinct de fauve de Buscetto dut lui donner la prescience d'un danger car il passa brusquement un ordre :

— Bouclez-moi tout le périmètre de la propriété. Que personne ne reste en groupe ! Les autres sont réveillés ?

— Ils viennent d'arriver, annonça quelqu'un près de lui en désignant plusieurs hommes qui finissaient de s'habiller hâtivement.

— Envoies-en deux en reconnaissance, je veux savoir ce qui se fabrique, nom de Dieu ! Est-ce qu'il faut que je vous aide à enfiler vos fringues ? Magnez-vous ! Magnez-vous !

Et dire que ni Bassano, ni Minotte n'étaient là pour prendre la situation en main. Bassano avait fini par s'impatienter et rejoindre Minotte au camp de Force Dix. Quelle merde !

Il gonfla son torse monstrueux et continua d'apostropher les hommes qui commençaient à courir en tous sens autour de lui. Puis, brusquement, il eut conscience qu'une chose phénoménale était en train de se produire. Il y avait eu quelque part un gros chuintement accompagné d'un sifflement ténu. Il n'eut pas le temps de se retourner. Une explosion titanesque lui meurtrit les tympans et une lueur aveuglante découpa durant une fraction de seconde des ombres dures dans le parc. Un souffle puissant l'atteignit dans le dos, le projetant au sol où il s'aplatit, le nez dans la poussière. Lorsqu'il put se relever, il s'aperçut qu'une importante partie du toit n'existait plus. L'antenne radio s'était également volatilisée. Incrédule, il fixa bêtement le trou béant, incapable d'une réaction immédiate. C'est alors qu'il perçut une seconde déflagration qui lui parut plus lointaine ; du moins était-ce la

sensation auditive que lui avaient communiquée ses tympans douloureux. Il promena un regard halluciné autour de lui, s'attendant à voir une nouvelle partie de la belle demeure réduite en décombres. Mais rien. Sauf des cris qui à présent jaillissaient de toutes parts.

— Répondez à ces salauds ! hurla un chef, d'équipe. Ne les laissez pas continuer leur saloperie.

Des coups de feu claquèrent, éparpillés et tirés à l'aveuglette. Buscetto voulut lancer un avertissement. Sa cervelle épaisse venait de comprendre qu'il y avait une anomalie dans la situation. De toute évidence, on leur avait tiré un obus ou quelque chose d'aussi puissant, mais ça n'avait pas l'air de venir du convoi de voitures à l'arrêt.

— Attendez ! clama-t-il en manquant s'étrangler avec la poussière qui volait de partout.

Il n'eut pas le temps d'ajouter autre chose. Une rafale de mitraillette crépita en dehors du parc. Et cette fois, ça provenait bien du convoi de ces pourris.

Aucun doute là-dessus.

Blancanales s'était placé derrière un monticule rocheux, à trois cents mètres de la villa et légèrement en surplomb. Un casque léger d'écoute était fixé sur sa tête, relié à un transceiver placé dans la poche de son blouson. Il avait un Colt .45 pendu à la ceinture, des chargeurs de rechange dans les poches arrière de son jean, et il tenait en main le gros tube en plastique d'un LAW – Light Anti-tank Weapon. L'arme antichar était chargée avec une roquette à poudre propulsive spéciale qui ne produisait aucune flamme sur la trajectoire. L'ogive contenait cinq cents grammes d'un mélange chimique à haut pouvoir explosif et à effet brisant.

Il fit une dernière évaluation dans le viseur de nuit, ajusta confortablement le tube meurtrier sur son épaule et demeura en attenté. Le LAW était prévu pour tirer un seul coup. C'était un engin « consommable » et pratique étant donné son faible poids et son encombrement réduit. Un second tube était posé contre le rocher, à portée de sa main.

— *Attention, fit subitement une voix métallique dans son casque. Les bandits sont en approche. Ils viennent de tourner vers l'objectif.*

Blancanales appuya sur le bouton d'émission de son transceiver et répondit :

— Je suis prêt, Gadgets. Est-ce que Stricker est en position ?

Ce fut Bolan qui lui répondit directement :

— *Affirmatif, Politicien. Comment ça se présente pour toi ?*

— Parfaitement. Je vois très bien la zone de pilonnage.

— *Les deux bidules sont prêts ?*

— Armés tous les deux. Il suffira que je les titille un tout petit peu pour qu'ils commencent à rigoler salement. Je vois aussi... attends

Stricker... Ça y est, je vois les bandits. Trois... cinq... six. Six caisses qui avancent lentement et sans lumière... Je mate un peu vers la baraque... Je n'arrive pas à distinguer s'il y a des gus à proximité, mais il y en a sûrement.

— OK. *C'est toi qui ouvres le bal. Attends le moment psychologique.*

— T'inquiète pas. Ils vont danser en mesure.

— *Silence radio pour l'instant. N'oublie pas le compte à rebours. Over.*

— Over ! fit Blancanales en réponse.

Il dut attendre encore une minute avant l'arrêt total des véhicules. Ensuite, il observa la démarche prudente d'un homme qui se dirigeait vers l'entrée de la propriété. Il y eut quelques palabres dont il devina à peu près les termes et le type rebroussa chemin.

Maintenant ! murmura-t-il entre ses dents en caressant la détente du LAW.

Le *Wooff* du départ de la roquette retentit comme un aboiement rauque près de son oreille. L'engin fila vers sa première cible.

Mack Bolan avait trouvé une position intéressante à proximité du sentier de terre. Il avait laissé passer les véhicules de la mafia et s'en était ensuite approché à une cinquantaine de mètres, restant sous le couvert d'un maquis haut et dense. Son oreille tendue perçut le léger grondement de la fusée filant sur sa trajectoire. Il ferma les yeux pour éviter l'éblouissement de l'éclair, à l'impact, les rouvrit et entendit presque immédiatement des cris et des appels. Six secondes plus tard, le second engin prit son essor et il baissa de nouveau les paupières. Devant lui, à portée de tir, la voiture qui fermait le convoi venait d'être brutalement projetée en dehors du chemin par une énorme déflagration. Elle roula sur le côté, retomba sur le toit et explosa, projetant des matières incandescentes de tous côtés.

Ceux qui occupaient les autres véhicules s'en éjectèrent à toute vitesse, fuyant le périmètre de danger et se repliant vers l'arrière. Bolan vit une demi-douzaine de silhouettes qui se découpaient devant les flammes jaillies de la caisse délabrée. Il se releva, pointa vers eux le canon d'un Colt Commando et commença à les arroser méthodiquement. Quatre d'entre eux s'écroulèrent presque en même temps. Les deux autres refluèrent mais n'eurent pas le temps de se jeter à l'écart. Une nuée de balles les cueillit en pleine déroute.

Maintenant, de nombreux coups de feu de diverses provenances avaient pris le relais du Colt Commando. Des beuglements et des cris d'agonie s'élevaient du maquis et du parc.

Le carnage battait son plein.

Bolan changea de position et décrivit un arc de cercle pour bloquer plusieurs silhouettes qu'il avait vues se faufiler derrière des massifs touffus. Un nouveau chargeur engagé, il le vida dans les taillis et reçut en réponse quelques hurlements qui se transformèrent l'instant suivant

en des râles et des gémissements lugubres.

Un dernier chargeur lâché en direction de la villa, il se mit ensuite à courir, se repéra par rapport au chemin et un amoncellement rocheux qu'il avait noté en arrivant sur place, et changea de direction pour plonger dans le maquis. Quatre cents mètres plus loin, les taillis faisaient place à une sorte de prairie au sol accidenté. Il devina la forme sombre du Range Rover qui avançait dans sa direction, puis le vit nettement et continua de courir à sa rencontre.

La portière côté passager s'ouvrit. Le fauteuil avant était basculé contre le tableau de bord. Bolan sauta dans l'habitacle, prit place à l'arrière et releva le dossier. Au volant, Gadgets exultait.

— Fantastique, Stricker ! Bon Dieu, quel *timing* !... On pouvait pas rêver mieux. Au fait, t'es passé complètement au travers des gouttes ?

— Je suis entier, dit Bolan avec un sourire sans joie.

Il posa le Colt Commando à côté de lui sur la banquette.

Une minute plus tard, ils récupérèrent Politicien qui dévalait une pente caillouteuse.

— Ça t'a plu ? fit-il en se jetant à côté de Schwarz.

— Chacun a bien tenu sa place, dit Bolan. Tout était correct.

Blancanales se tourna vers Bolan.

— T'as pas l'air tellement réjoui, Stricker, fit-il remarquer.

— Je me réjouirai quand on aura terminé la seconde opération, répliqua l'Exécuteur. Mets le capot de cette bagnole sur le bon axe, Gadgets. Et pédale dur, on a juste vingt minutes avant l'aube.

Rosa fixa Andy Jackson d'un regard horrifié. Le petit mafioso venait de prendre une rafale qui lui avait ouvert entièrement le ventre. Ses viscères s'échappaient de son pantalon déchiqueté, un râle atroce fusait de ses lèvres tordues par la douleur. Deux hommes tombèrent à côté de lui, mortellement touchés.

Combien en restait-il ? Partout autour d'eux, des corps jonchaient le sol.

— Eparpillez-vous, nom de Dieu ! cria-t-il soudain hystériquement. On va tous y rester !

Une balle l'attrapa sous la mâchoire, lui transformant la gorge en une plaie béante par où jaillit un flot de sang.

Les fumiers avaient voulu empêcher toute communication radio. Ils avaient visé l'antenne et à présent la maison que Buscetto croyait avoir transformée en place forte était devenue un piège à rats. Les assaillants avaient bien joué. Ils étaient venus avec de l'artillerie lourde.

Buscetto visa un type qui courait vers lui en lâchant une interminable rafale de son PM. Il le rata au premier coup, mais le

second le stoppa dans son élan. Malheureusement, l'arme, automatique continua pendant encore un instant à cracher la mort. Les dernières balles s'enfoncèrent avec un martèlement sourd dans la poitrine d'orang-outan de Buscetto qui grogna sous les impacts, se secoua comme s'il avait été simplement piqué par des guêpes et fit quelques pas chancelants, continuant de viser des silhouettes mouvantes. Son .45 aboya. Un voile rouge s'abattit devant ses yeux et le percuteur frappa à vide, lui laissant une affreuse sensation d'impuissance. Il voulut crier, mais ne réussit qu'à émettre des borborygmes et à cracher du sang.

Lentement, très lentement, « Hulk » Buscetto s'abattit sur le cadavre d'un de ses hommes en débitant un chapelet d'obscénités. Il lui sembla tomber dans un trou noir qui l'aspirait vertigineusement. Il accomplissait son dernier voyage vers une vision cauchemardesque dans laquelle des gnomes grimaçants tendaient vers lui des mains griffues. Aucune de ses nymphettes favorites n'était là pour l'accueillir. Il s'était trompé de sens, il descendait vers l'enfer.

CHAPITRE XIV

Le camp dormait. La lueur blafarde de l'aube commençait à nimer les cimes rocheuses. L'air était devenu frais et un grand calme s'étendait sur les lieux. Puis il y eut un ronronnement ténu dans le maquis, à une distance inappréciable ; un bruit de moteur régulier qui allait en augmentant doucement. La sentinelle qui sommeillait à l'entrée se redressa avec effort, se passant une main sale sur les yeux et s'emplissant les poumons de l'air matinal.

Mack Bolan maintenait une allure régulière au volant de la jeep. Il avait mis les phares en veilleuse et luttait avec la piste pour éviter les gros morceaux de roches qui affleuraient et faisaient parfois gémir la suspension. Il déboucha tranquillement devant l'entrée du campement, barré par une chaîne tendue entre deux gros piquets de bois et gardée par un type en treillis de combat qui se tenait debout, les jambes écartées comme pour mieux assurer son équilibre, et qui tendait un pistolet-mitrailleur dans la direction du véhicule inattendu.

Bolan lui fit un signe amical de la main, freina doucement à sa hauteur et lui plaça sous le nez l'ordre de mission remis par Benedetti, en se demandant si le soldat au visage raviné par le sommeil était capable d'en déchiffrer le texte.

— Est-ce que les invités sont encore là ? s'enquit-il en anglais.

— Pardon ? lui renvoya le type en fronçant les sourcils et restituant le document.

Bolan répéta calmement sa question.

— Les invités ? Quels ? grommela le Sicilien.

L'accent était épouvantable et la syntaxe pire encore. L'Exécuteur lui sourit gentiment et articula :

— Bassano et Minote.

— Ah ! Si... Le monsieur Minotte il est encore là. Monsieur Bascano venu rejoindre lui.

— Où ?

La sentinelle trouva plus pratique et surtout moins risqué de désigner de la main le baraquement en préfabriqué au milieu du camp.

— OK, vieux. Dommage que tu sois complètement abruti, mais ça m'arrange plutôt.

Le garde lui fit un sourire radieux et hocha la tête. Évidemment, il ne possédait qu'un vocabulaire purement fonctionnel.

— Vous pourvoir, maintenant.

Il alla défaire une extrémité de la chaîne qu'il laissa traîner par

terre. Bolan embraya, le remercia d'un clin d'œil et dirigea la jeep vers le bâtiment. À moins de cinquante mètres, il débraya, coupa le contact et laissa le véhicule continuer sans bruit sur son élan.

Les premières lueurs du jour avaient du mal à repousser l'obscurité de la nuit. Les contours des tentes et le relief du terrain étaient encore vagues, noyés dans une grisaille incertaine dont l'effet était renforcé par l'humidité de l'air.

Dès qu'il fut à l'arrêt, sur le côté opposé du baraquement, Bolan examina les alentours d'un bref regard, constata qu'il ne risquait pas d'être dérangé, et commença par suspendre un P.M. Mini-Uzi à son épaule. Pour un affrontement rapproché, l'Uzi était très pratique. Il préleva un sac en toile à l'arrière de la jeep, fixa par un crochet à sa ceinture une boîte métallique comportant une dizaine de boutons rouges, et s'en fut d'un pas tranquille en direction de la première tente. Le sac contenait des charges de TNT dans des containers de cinq cents grammes chacun et pré-équipés de détonateurs à commande radio-électrique. Il disposa le premier au pied d'une grande tente kaki, poursuivit son chemin jusqu'au plus proche dortoir de campagne, se baissa juste le temps de disposer sa seconde charge explosive et continua de truffer le camp sans être autrement inquiété. Ça lui semblait beaucoup trop facile.

À la dernière tente, il se heurta presque à un type vêtu seulement d'un slip qui venait d'écarter un pan de toile et s'avancait nus pieds sur l'herbe rabougrie de l'esplanade. Il lui lança une plaisanterie à laquelle l'autre, s'il n'en comprit pas un traître mot, répondit cependant d'un ton égrillard par une longue tirade. Il manipula son slip et urina dans un grand bruit de cataracte.

Bolan attendit patiemment qu'il ait fini pour placer le dernier container de TNT. Puis il retourna à la jeep, fourragea encore à l'arrière et en retira un transeiver qu'il empocha, ainsi qu'un lance-grenades M-203 qu'il se passa en bandoulière sur la poitrine. Une double ceinture de grenades et de chargeurs à laquelle était fixé l'AutoMag vint compléter son équipement.

Il n'avait pas revêtu sa combinaison noire. Il avait tenu à garder son jean délavé, sa chemisette et son blouson en toile pour passer plus commodément le poste de garde.

Un coup d'œil à sa montre lui apprit qu'il était cinq heures vingt-huit. Plus que deux minutes avant de passer à l'action.

Marchant lentement vers une extrémité du camp, il sortit le petit émetteur et le plaça près de sa bouche en chuchotant :

— Gadgets, Politicien ? Attention, plus que cent cinq secondes.

Ni l'un ni l'autre de ses compagnons ne lui répondit. Ils avaient pour consigne de respecter le silence radio durant toute la phase préliminaire. Bolan rempocha le talkie-walkie et continua de marcher

d'un pas égal. Il était parvenu au niveau de l'arrière du baraquement quand un type en treillis et portant un revolver bas sur la hanche sortit du local en jetant des regards méfiants autour de lui. Il finit par apercevoir la longue silhouette harnachée d'armes et de munitions, lança un appel et partit au pas de course dans sa direction tout en entreprenant de sortir son flingue. Bolan s'immobilisa. L'autre n'était plus qu'à quinze mètres de lui. Il levait son arme et gueulait une nouvelle sommation.

Quatre-vingts secondes. Tant pis, le *timing* ne pouvait plus être respecté. En un geste fulgurant, l'AutoMag nickelé apparut dans la paume de Bolan et vomit un coup de tonnerre qui se répercuta à l'infini dans les collines environnantes. Le soldat trop confiant fut violemment rejeté en arrière comme s'il avait reçu un coup de bélier en pleine poitrine et fit un vol plané avant de retomber à plat sur le sol.

Puis le silence se réinstalla. L'Exécuteur n'avait plus le choix. Décrochant la boîte métallique de sa ceinture, il fit sauter une sécurité et sélectionna un bouton qu'il enfonça immédiatement.

Une grande tente située à environ cent cinquante mètres se souleva et monta à l'assaut du ciel, propulsée par une boule de feu insoutenable. Dans le bruit de l'explosion, Bolan eut la vision de corps projetés dans toutes les directions, déjà réduits à l'état de cadavres et retombant puis rebondissant ou roulant sur le sol.

Il s'élança pour prendre de la distance, appuya sur un second bouton, puis un troisième... Un autre encore...

Trois maisons de toile se volatilisèrent dans un fracas épouvantable à quelques dixièmes de seconde d'intervalle les unes des autres. Les mêmes scènes d'horreur se reproduisirent, corps déchiquetés jaillissant sous la poussée diabolique du trinitrotoluène, fragments de matériaux divers s'envolant d'une manière grotesque dans l'atmosphère, vêtements tourbillonnant comme des fantômes pour venir ensuite atterrir mollement à plusieurs dizaines de mètres de là.

Mais déjà, des hommes jaillissaient des tentes encore intactes, hurlant, vociférant et s'agitant comme des diables en folie. Une nouvelle déflagration ébranla l'atmosphère, anéantissant une dizaine d'entre eux et couchant au sol ceux qui étaient trop proches.

Curieusement, personne n'avait encore repéré la forme élancée qui se tenait immobile, légèrement en retrait de l'esplanade centrale, et qui continuait froidement de déclencher le chaos par petites pressions sur une boîte diabolique.

C'était le classique état de choc.

La sixième et dernière tente se désintégra avec le même bruit épouvantable, la même boule de feu dévastatrice, mais elle n'abritait plus que quelques hommes qui n'avaient pas su sortir suffisamment

vite de leur sommeil. Les autres s'étaient éparpillés un peu partout dans un désordre indescriptible. Certains boitaient, d'autres gémissaient en regardant leurs blessures d'un air affolé. D'autres encore brandissaient des armes en vociférant, cherchant quelque chose ou quelqu'un sur qui tirer.

Un groupe d'une douzaine d'hommes s'était également précipité hors du baraquement, observant la scène cataclysmique avec incrédulité et horreur. Parmi eux, il y avait deux civils. Deux types dont un portait un costume clair froissé et l'autre un ensemble sport bleu. Ils étaient de stature et d'âge différents, mais un point commun les caractérisait : leur mine défaite et ahurie, leurs yeux hagards roulant dans tous les sens, s'accrochant par à-coups aux silhouettes fugitives qui apparaissaient devant eux, les bousculant parfois et courant dans un désordre indescriptible.

Bolan monta le transeiver près de son visage et lança en élevant la voix pour se faire entendre au-dessus du tumulte :

— Stricker à Politicien !

— *Je t'entends, Stricker !* répondit Blancanales.

— As-tu une bonne vision globale de ce qui se passe.

— *Pas tellement ! Il y a tellement de poussière que ça fait comme un dôme au-dessus du camp.*

— Bon. Reste en stand-by pour l'instant. Je te donnerai le top quand je commencerai à me replier. *Over.*

Effectivement, une poussière dense avait envahi les lieux et ça devait être impressionnant vu à quatre ou cinq cents mètres de distance. Un homme passa près de Bolan en toussant comme un damné et en marmonnant des imprécations. Une odeur piquante de cordite prenait à la gorge et aux narines, ajoutant une horripilante touche à la panique ambiante.

Bolan se coula entre un groupe de rescapés à peine vêtus ou en haillons, armés ou les mains vides et décrivant force gestes en braillant des questions qui demeuraient sans réponse. Pas un d'entre eux ne s'aperçut de la présence étrangère qui s'infiltrait dans leurs rangs désorganisés avec un calme et une efficacité glaciale.

L'Exécuteur devait parachever son œuvre de mort.

Giovanni Minotte venait d'attraper un chef de groupe par les revers de son treillis et le secouait méchamment.

— Mais qu'est-ce qui s'est passé, bordel de merde ? glapit-il, les yeux fous. Tu vas répondre, hein ? Tu vas répondre, connard ?

L'homme se dégagea d'une secousse et regarda son interlocuteur avec mépris.

— Je n'en sais pas plus que vous, monsieur.

Tout ce que je peux dire, c'est que c'est une vraie catastrophe. Au

lieu de vous lamenter, et sauf le respect que je vous dois, vous feriez mieux d'aider à secourir les blessés.

— Les blessés ! Les blessés ! Je t'en foutrai ! Je ne vois que des cadavres autour de nous et les types qui sont debout ne sont même pas capables de faire face à... à...

Il s'étrangla à moitié, cracha un jet de salive plein de poussière et jura quand il s'aperçut que le chef de groupe avait disparu. À côté de lui, Bassano était au bord de la crise de nerfs.

— C'est pas possible ! se lamentait-il avec un tremblement dans la voix. Bon Dieu, c'est pas possible...

Ça l'était pourtant. Le camp ressemblait à un charnier. Dix mois d'efforts venaient brutalement d'être anéantis en quelques instants et personne ne savait pourquoi ni comment.

Minotte entendit un bruit haché qui le fit tressaillir soudain. Quelqu'un tirait avec une arme automatique. De courtes rafales crépitaient, cessaient brusquement puis reprenaient avec une affreuse régularité de métronome. Des détonations isolées donnèrent la réplique. Tout près de lui, un soldat en pantalon de treillis et portant une MAT-49 braqua le canon de son arme dans la direction présumée des coups de feu et expédia une longue giclée de balles de 9 mm. Bientôt, une nouvelle forme de chaos s'installa sur la zone déjà sinistrée. Des fusillades partaient en tous sens, les soldats se canardaient mutuellement, leurs nerfs aussi tendus que des cordes de violon.

— Arrêtez, bande de cons ! claironna Minotte. Vous ne vous rendez pas compte que vous êtes en train de vous entre-tuer ?...

Il eut l'impression que son avertissement n'avait pas produit plus d'effet qu'un pet de vieillard agonisant pendant le final d'un requiem. Il agrippa la manche de Bassano, la secoua.

— Viens ! On se barre d'ici...

Il entraîna l'Arrangeur en direction du parking où étaient stationnées les jeeps.

— Inutile d'essayer de prendre la Mercedes, marmonna-t-il en repoussant violemment une silhouette couverte de terre qui était venue se jeter aveuglément contre lui.

Le visage du gars était en sang et un bras déchiqueté pendait misérablement le long, de son corps.

Au terme d'une course à travers les clameurs, le staccato abominable des armes automatiques et la poussière dont l'air était toujours chargé, ils atteignirent enfin une jeep garée en tête de file. Minotte sauta au volant et Bassano prit place à côté de lui comme un somnambule. Le moteur partit au premier coup de démarreur.

— Je me demande quelle est la bande d'enfants de salauds qui a bien pu faire ça ! ragea-t-il en martelant le volant de coups de poing.

Ce fut tout ce qu'il put dire. Il se raidit subitement sur son siège et un flot de sang s'écoula de sa bouche tandis qu'il s'effondrait en avant. L'Arrangeur vit que le dos de son veston jadis immaculé était à présent constellé de petites déchirures rouges.

— Putain ! cracha-t-il en paraissant soudain reprendre conscience de la triste réalité de la situation.

Il repoussa le corps de son compare, l'éjecta en dehors du véhicule et prit sa place au volant souillé d'un sang épais. Puis il fit ronfler le moteur et embraya rageusement en prenant la direction de la sortie du camp. Bassano venait de faire une constatation qui ne lui avait jamais paru aussi évidente : il tenait avant tout à sa vie. Il allait s'employer à la sauver ; tant pis pour les crétins analphabètes qui continuaient de se canarder comme des machines détraquées. Le projet était à l'eau, tout était foutu, mais il y avait toujours l'espoir de recommencer plus tard et ailleurs. Ouais, l'Arrangeur tenait bien plus que tout à sa vie.

Il déboucha comme une fusée sur la piste et enfonça encore l'accélérateur.

L'atmosphère était devenue intenable. Ceux qui tenaient encore debout avaient les yeux injectés de sang, le visage transformé en un masque bestial sur lequel on ne pouvait lire que la terreur, et tous réagissaient comme des sortes d'automates. Leurs gestes étaient saccadés, leur démarche pesante et mal assurée. On eût dit qu'ils menaient une bataille depuis plusieurs jours sans discontinuer alors que celle-ci n'avait débuté que depuis trois minutes à peine.

Bolan cisaila deux combattants à l'allure de clochards en déroute qui commençaient à pointer leurs armes dans sa direction sans pourtant l'avoir repéré. Ils cherchaient tout bonnement une cible possible.

Combien d'adversaires avait-il liquidés depuis qu'il était entré en action ? Vingt, trente ? Peut-être. Il n'avait pas compté. Et il ne comptait pas non plus ceux qui avaient péri dans les explosions des charges de TNT.

Combien en restait-il ? Cela seulement était important. En tout cas, il en voyait de moins en moins surgir devant lui à mesure qu'il effectuait sa progression sinueuse. Les rangs ennemis s'étaient éclaircis au point qu'il devait maintenant chercher l'adversaire avec une difficulté croissante. Il en aperçut un qui tentait de se réfugier dans le baraquement d'une démarche hésitante. Le gars était dans un état tellement piteux que Bolan en eut un instant pitié. Il tenait à bout de bras un riot-gun dont le canon était pointé vers le sol. Son épaule gauche était rouge de sang et il devait avoir pris une balle dans le genou car il crispait une main dessus en grimaçant. Oui, Bolan éprouva en le voyant un sentiment de compassion qui céda pourtant

aussitôt la place à une froide résolution. Ce type était une vermine. Il était de ceux qui sont capables de tuer, de piller, de violer et de torturer sans que leur conscience leur en fasse le moindre reproche. Et c'était précisément ce que celui-là s'apprêtait à faire dans quelque temps.

Le Mini-Uzi se redressa et cracha un bref chant de mort qui expédia la vermine à visage humain dans l'éternité.

Un peu plus loin, il s'arrêta à une vingtaine de mètres d'un groupe de six soldats de pacotille qui avaient entrepris de faire bloc et cherchaient un objectif pour donner l'assaut. Une volée de plomb brûlant les attrapa alors qu'ils pivotaient vers lui et les fit valser comme des pantins animés d'incoercibles trépidations.

Bolan s'apprêtait à partir à la recherche d'éventuels survivants, mais la voix nasillarde venue de sa poche l'immobilisa.

— *Stricker ! grésillait la radio. Stricker ! Une bagnole a pris la tangente et fonce pleins pots sur la piste.*

— Tu peux l'atteindre avec un LAW ? questionna Bolan.

— *Négatif. Elle est déjà sous le couvert du maquis et elle roule vachement vite. Avec toute cette poussière, je ne l'ai vue qu'au dernier moment.*

— Laisse tomber la guindé ! Envoie-moi deux ou trois tirs de protection, je me replie immédiatement.

— *Quel axe ?*

— Extrémités gauche et droite, et en plein centre. Je passe au milieu vers la sortie... Gadgets, tu as entendu ?

— *OK, Stricker, fit Schwarz. Où je te récupère ?*

— Sur la piste, dès que tu pourras déboucher dessus. Tu es prêt, Politicien ?

— *Paré, barre-toi vite, je vais balancer les bestioles.*

— Replie-toi aussitôt après et fonce au point de contact. Go !

Bolan s'élança à travers la poussière, sinuant pour éviter les multiples cadavres qui encombraient le terrain sur son passage. Derrière lui, quelques armes crachotaient encore sporadiquement.

Sans cesser de courir, il braqua le M-203 et expédia coup sur coup quatre grenades sur les jeeps encore en état de rouler. Les véhicules explosèrent à quelques secondes d'intervalle. Il en avait épargné un dans lequel il sauta, fit démarrer le moteur et le lança vers la sortie.

— De Stricker à Politicien ! jeta-t-il dans son transceiver. Gaffe, je quitte le terrain à bord d'une jeep. Te trompe pas de cible.

Il eut à peine le temps de terminer sa phrase. Un projectile passa en sifflant au-dessus de sa tête et atterrit derrière lui en provoquant une grosse déflagration. Une seconde fusée explosive fit voler un énorme bloc de rocher à l'extrémité opposée du camp et il avait parcouru environ trois cents mètres sur la piste cahoteuse quand le

baraquement central partit en fumée dans un grondement infernal. L'écho des explosions se répercuta longuement sur les flancs des collines et de la montagne.

Encore quatre cents mètres entrecoupés de soubresauts et de gémissements des amortisseurs. Le Range Rover apparut soudain, débouchant du maquis. Bolan freina, quitta la jeep en voltige pour s'introduire dans l'habitacle du 4 x 4.

Sans un mot, Schwarz embraya et força le moteur vers le point où était prévue la récupération de Blancanales. Ils le trouvèrent quelques secondes plus tard, en train de courir et de sauter par-dessus des touffes rabougries d'épineux en poussant des cris de sioux. Il s'installa sur la banquette arrière, respira bruyamment en reprenant son souffle.

— Tu devrais moins fumer, plaisanta Schwarz. Tu dois avoir les éponges complètement racornies.

— J'aurais voulu te voir piquer un sprint à travers ces rochers et ces épineux !... Que fait-on, maintenant, Mack ? On rentre à la maison ?

Gadgets entreprit d'allumer une cigarette malgré les secousses occasionnées par le mauvais terrain.

— Je t'ai entendu dire qu'une bagnole avait mis les bouts, grogna-t-il en aspirant une bouffée de fumée.

— On ne va quand même pas essayer de la retrouver dans toute cette verdure ? C'est de la folie.

— On va à Mafalco, intervint Bolan.

— Banco, c'est parti ! s'excita Gadgets en appuyant un peu plus sur le champignon.

Il faisait pratiquement jour, à présent. Des rayons de soleil encore parcimonieux accrochaient les sommets montagneux et les irradiaient en une curieuse féerie scintillante.

Le Range Rover déboucha bientôt sur la route longeant Casta et qui traverse ensuite le massif des Agriates. Il roula pendant trois kilomètres, puis Schwarz l'engagea sur un chemin de terre qui s'enfonçait sur une légère pente en direction de la mer. Très vite, la piste devint franchement infecte. De larges ornières sinueuses apparurent, puis des zones rocheuses et des bandes de sable mou, mais le véhicule tout terrain se comportait d'une façon remarquable. Après avoir parcouru environ trois kilomètres, ils virent l'arrière d'une jeep de l'armée qui roulait bon train sur le sol devenu complètement rocailleux.

— Merde ! lâcha Schwarz. On dirait la guindé qui...

Le conducteur avait dû les apercevoir dans son rétroviseur. Il se retourna vivement et porta la main droite sous son veston.

— C'est bien lui, annonça Bolan.

— Bassano ou Minotte ?

— Ça n'a pas d'importance, commenta Blancanales. On se le fait ?

Pour une fois, dans la longue histoire de sa croisade sanglante contre la mafia, Bolan n'avait pas encore vu en face et de près ses deux principaux adversaires. Il savait seulement que l'un d'eux était mort, il avait entrevu son cadavre près des jeeps qu'il avait ensuite fait sauter. Qui pouvait être le fuyard ?

— Bassano l'Arrangeur, dit-il entre ses dents.

— Comment en es-tu sûr ? s'enquit Schwarz.

— Il va où nous allons. Vers sa planche de survie.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Son bateau.

— Bon Dieu, c'est vrai ! souffla Politicien. Hé, gaffe ! On va se faire plomber...

Bassano avait sorti un revolver et le braquait en se retournant, conduisant d'une seule main :

— Comment est-ce qu'il a su qu'on lui en veut ? ricana Gadgets. Il n'a jamais vu le Range !

— Tu vois une autre bagnole se promener aussi vite que la nôtre dans les environs ? rigola Blancanales.

Bolan avait baissé sa vitre et pointait le tube ventilé du M-203 dans le prolongement du capot. Il attendit un instant que la trajectoire se stabilise et appuya sur la détente, provoquant un petit éclatement qui lui secoua le poignet. La grenade traversa l'espace entre les deux véhicules, toucha sa cible à l'instant précis où Bassano tirait son premier coup de feu. Il y eut une grande flamme sphérique qui enveloppa instantanément la jeep dont la trajectoire s'incurva comme si un géant avait soufflé dessus. L'onde de choc leur parvint un quart de seconde après la vision enflammée. Ensuite, ce fut le renversement, puis une succession de tonneaux et une dernière explosion qui expédia des pièces métalliques dans tous les sens.

Bolan rangea le M-203 sous son siège. Blancanales le regarda et vit que son visage avait soudain pris une rigidité granitique. Son regard était fixe, ses yeux bleus étaient devenus d'une couleur extrêmement pâle. Il ne s'en étonna pas. Il savait que c'était toujours la même chose après chaque mission. L'Exécuteur, le grand assassin glacial, réintégrait sa peau d'humain et la métamorphose ne s'opérait pas sans douleur.

Combien en avait-il tué, aujourd'hui ? se demanda Rosario Blancanales. Combien de vies avait-il froidement ôtées à l'Honorable Société ? Trop, sans doute ?

Pas assez, aurait répondu l'Exécuteur. Sans aucune hésitation.

EPILOGUE

Un petit homme nerveux aidait Schwarz et Blancanales à charger le matériel dans un Dinghy tiré sur la plage. Plus loin, un campeur réveillé par le bruit d'un moteur était sorti de sa tente et observait d'un air étonné la scène en se passant une main dans les cheveux. Il finit par réintégrer son abri de toile sans plus se soucier de ces étranges promeneurs matinaux.

Bolan était assis sur un rocher qui émergeait du sable, à côté d'Antoine Benedetti accroupi et l'air songeur.

Il regardait la mer qui venait lentement mourir à quelques centimètres de ses pieds, en de douces ondulations successives. Ses débris de corail constituaient une frange sinueuse et rose s'étendant aussi loin que pouvait porter le regard. Après la fraîcheur et l'humidité de l'aube, il faisait bon, le soleil commençait à réchauffer la Corse.

— Wayne Moorehead arrive par l'avion de 10 h 30, annonça Benedetti.

— Vous ferez mes amitiés à sa fille, répondit Bolan d'une voix sombre.

— Je crois qu'il faudrait lui faire plus que des amitiés, n'est-ce pas ?

Le visage de l'Exécuteur s'éclaira d'un mince sourire.

— Alors, embrassez-la pour moi et dites-lui que je ne l'oublie pas. C'est une sacrée gosse.

— Elle a des problèmes.

— Elle s'en sortira. J'en suis certain.

Benedetti se leva. D'autres paroles eussent été inutiles. Bolan se redressa à son tour. Le Corse prit un ton très professionnel pour expliquer :

— Le bateau est bon.

Il fit un geste vague pour désigner le gros cabin-cruiser à l'ancre, à environ deux cents mètres de la plage.

— Je l'ai examiné. Il pourra facilement rejoindre le continent, sauf s'il y avait un gros temps. Mais à votre place, je ne ferais pas ça tout de suite. Prenez seulement du champ, rejoignez un port quelconque et attendez deux ou trois jours que l'excitation se soit calmée. En ce moment, le maquis doit commencer à être envahi par des gendarmes et des CRS dépêchés par Bastia. Peut-être la troupe, aussi. Bien... Je crois que le moment est venu de se dire au revoir.

Il tendit une main franche et ferme que Bolan serra avec plaisir.

— *Pace e Salute*, ami, fit Benedetti.

— *So long, fellow !* lui renvoya Bolan. À bientôt, peut-être.

Il se détourna lentement et alla prendre place dans le Dinghy que ses compagnons avaient déjà mis à l'eau. Deux minutes plus tard, ils embarquaient tous trois dans le cabin-cruiser. Blancanales jeta un rapide coup d'œil sur le tableau de bord, lança le moteur qui démarra avec un grondement puissant.

Bolan s'était adossé contre le bastingage arrière et fumait silencieusement une cigarette. En lui défilait une succession d'images rapides issues des deux derniers jours écoulés. Le film d'une action ensanglantée et hallucinante.

Il avait éliminé un nombre à peine croyable d'individus dont la seule motivation était la violence et la soif insatiable de puissance et d'argent. Il était passé comme la foudre sur une partie de cette île qui avait failli devenir un enfer afin que la mafia puisse y installer son paradis personnel.

Encore une fois, il avait réussi dans sa tâche. À présent, il n'éprouvait plus qu'une envie : se reposer quelques heures avant de repartir. Et surtout, il avait besoin de la chaleureuse amitié de ses compagnons de combat.

Après... Il verrait bien. Il avait des noms et des adresses en tête.
De futures cibles.